

**Lauren  
Haney**

# **Le sang de Thot**

GRANDS DÉTECTIVES

**10  
18**

LAUREN HANEY

# LE SANG DE THOT

*(A Cruel Deceit)*

Traduit de l'américain par Corine Derblum



10 18

## Remerciements

Je désire remercier Dennis Forbes, rédacteur en chef de *KMT : A Modern Journal of Ancient Egypt*, pour la générosité avec laquelle il me prodigue son temps et ses connaissances. Je remercie également Tavo Serina pour ses suggestions, résultant d'un mûr travail de réflexion sur le premier jet du manuscrit.

Je dois en outre maints remerciements à mon agent, Nancy Yost, et à mon éditrice, Lyssa Keusch, qui nous guident, le lieutenant Bak et moi, dans les méandres du monde de l'édition.

Enfin, je suis tout particulièrement reconnaissante au Dr W. Raymond Johnson, directeur d'Epigraphic Survey, l'institut oriental de l'université de Chicago à Louxor, pour ses réponses à mes innombrables questions sur la Belle Fête d'Opet, les temples où elle se déroulait, et Ouaset telle qu'elle était vraisemblablement sous le règne conjoint de Maakarê Hatchepsout et de Menkheperê Touthmosis. Toute erreur éventuelle m'incombe.

## Personnages

### Ceux venus de la forteresse de Bouhen

Bak : lieutenant égyptien, chef d'une compagnie de policiers medjai.

Imriba : sergent medjai, son second.

Pachenouro et Psouro : sergents medjai.

Thouti : ancien commandant de la garnison de Bouhen.

Neboua : capitaine, son second.

Kasaya : jeune policier medjai.

Hori : jeune scribe de la police.

### Membres de la maison du gouverneur de This

Pentou : gouverneur de This.

Taharet : son épouse.

Meret : sœur de Taharet.

Sitepehou : grand prêtre du dieu Inheret.

Netermosé : secrétaire.

Pahourê : intendant.

### Ceux qui sont attachés au temple d'Amon

Amonked : cousin de la reine, gardien des greniers d'Amon.

Hapouseneb : grand prêtre.

Ptahmès : son assistant.

Ouser : contrôleur des contrôleurs des entrepôts d'Amon.

Nebamon : contrôleur d'un groupe d'entrepôts.

Ouserhet : scribe-inspecteur.

Achayet : son épouse.

Tati : son scribe.

Meri-amon : prêtre chargé des objets rituels.

## D'autres à Ouaset

Djehouti : grand trésorier.

Marouwa : marchand hittite, importateur de chevaux.

Irenena : sa concubine.

Maï : capitaine du port.

Antef : capitaine de navire.

Karoya : lieutenant medjai, chef de la patrouille du port.

Minnakht : maître des écuries royales.

Khereouf : dresseur aux écuries royales.

Thanouni : scribe-inspecteur, attaché au palais.

Ptahhotep : père de Bak.

## Ceux qui marchent dans les couloirs du pouvoir à Kemet

Maakarê Hatchepsout : souveraine de Kemet.

Menkheperre Touthmosis : neveu de la reine, avec qui il partage officiellement le trône.

## Dieux et déesses

Amon : dieu prééminent durant la majeure partie de l'histoire égyptienne, et surtout au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, époque où se situe ce roman. Il revêt une apparence humaine. Le bélier est son symbole.

Mout : son épouse. Déesse-mère, toujours représentée sous une forme humaine.

Khonsou : leur fils. Dieu lunaire, dépeint tel un jeune homme enveloppé dans des bandelettes.

Amon-Kamoutef : Amon sous sa forme ithyphallique, littéralement « taureau de sa mère ».

Osiris : dieu de la mort, de la résurrection et de la fertilité, figuré telle une momie entourée de bandelettes.

Maât : déesse de l'ordre, de la vérité et de la justice, symbolisée par une plume.

Hathor : dotée de nombreux attributs, telles la maternité, la joie, la danse, la musique et la guerre ; souvent dépeinte sous l'aspect d'une vache.

Hapy : personnification du Nil.

Rê : le dieu-soleil.

Kheprê : le soleil levant, représenté par un scarabée.

Thot : patron des scribes, ayant pour animal emblématique l'ibis ou le babouin.

Min : dieu de la fertilité, de la génération, figuré sous la forme d'un homme ithyphallique, tenant un fouet.

Inheret : dieu associé à la guerre et à la chasse, représenté par un homme armé d'une lance et d'une corde, et coiffé de quatre grandes plumes.

Seth : dieu ambivalent, qui symbolise en général la violence et le chaos ; habituellement dépeint avec un corps d'homme et une tête de chien.

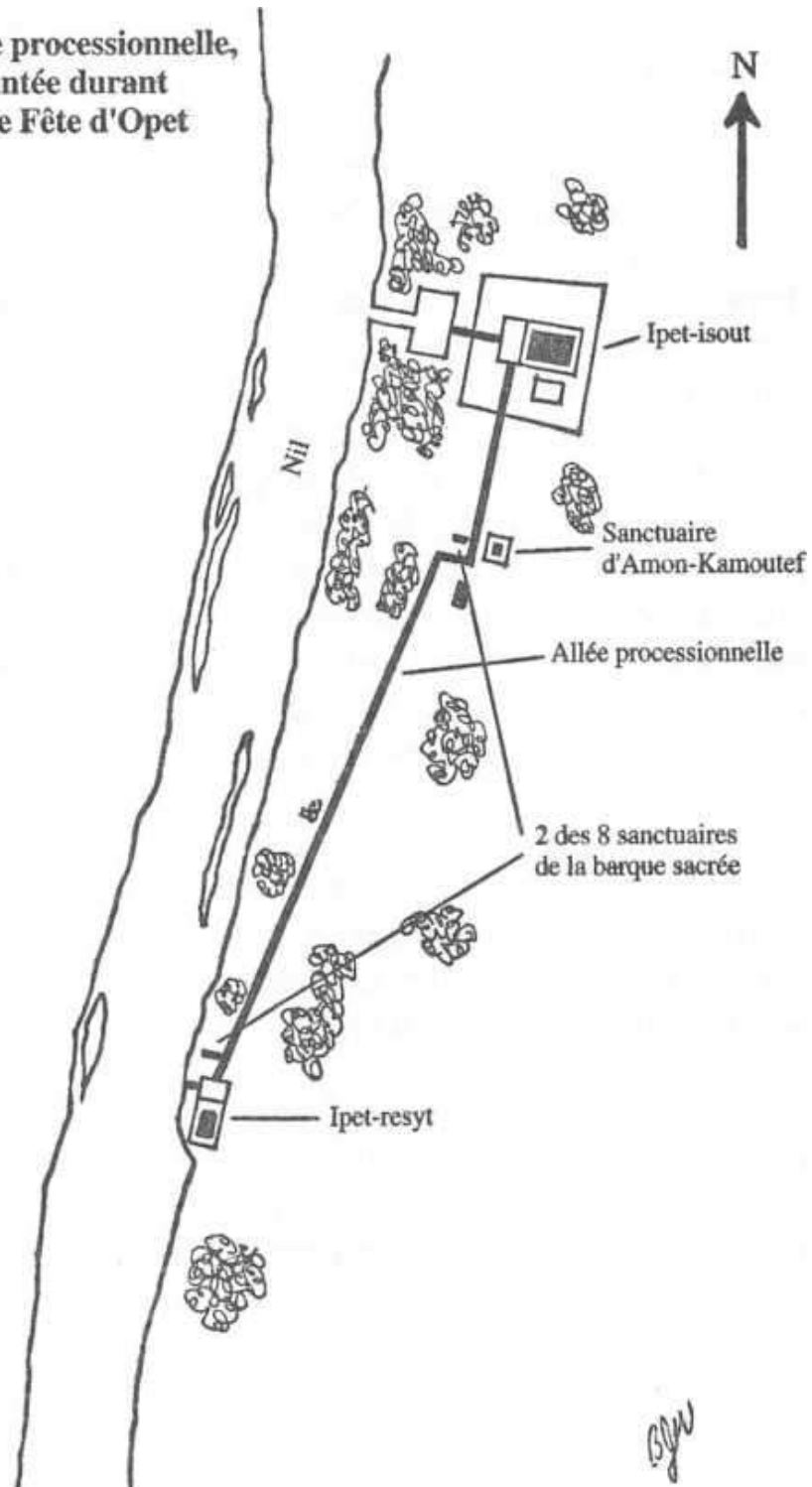
## Les temples d'Amon

Ipet-isout : le grand sanctuaire nord, connu de nos jours comme le temple de Karnak.

Ipet-resyt : le sanctuaire sud, de taille plus modeste, aujourd'hui dénommé « temple de Louxor ».

*Sous le règne de Maakarê Hatchepsout et de Menkheperê Touthmosis, ces deux temples, ainsi que l'enceinte sacrée dans laquelle ils se trouvaient, étaient beaucoup plus petits qu'à présent*

**L'allée processionnelle,  
empruntée durant  
la Belle Fête d'Opet**



# 1

— Arrête ! Voleur !

Deux hommes couraient dans la rue animée en évitant les nombreux flâneurs qui regardaient tranquillement les marchandises entassées par terre ou exposées sur les étals découverts. Le premier serrait sous son bras une oie qui criaillait, affolée ; le second brandissait un bâton.

— Au secours ! Il va me tuer ! hurla l'homme chargé du volatile.

— Arrêtez-le ! Il m'a dupé ! vociféra l'autre.

— C'est mon oie. Je l'ai achetée au prix juste !

— Oui ! Avec du blé moisi !

— Tu y as ajouté du grain pourri dès que j'ai eu le dos tourné !

La réponse se perdit sous les cris furieux de l'oiseau.

Les marchands derrière leurs étals ou près de leurs produits amoncelés, la foule de gens dont beaucoup étaient là pour se promener plus que pour faire des emplettes, tous les observaient, ébahis. Des têtes apparurent aux fenêtres des bâtiments blancs à un étage, derrière le marché. Les matelots des navires amarrés au port accoururent, suivis d'un flot de curieux, pour ne rien manquer de la rixe si d'aventure le poursuivant rattrapait le fuyard.

Au premier cri, le lieutenant Bak s'était précipité à la rambarde de la grande barge de transport sur laquelle il se tenait. Bien que la cargaison fût lourde et la ligne de flottaison haute, le pont spacieux s'élevait bien au-dessus de l'escarpement bourbeux, grâce aux eaux de la crue qui léchaient les racines des herbes dures et des rares buissons échappés à l'inondation. De là, l'officier put suivre par intermittence la course des deux hommes à travers la foule grouillante. La brise du nord rafraîchissait son torse et ses larges épaules moites ; elle ébouriffait ses courts cheveux foncés et soulevait l'ourlet de son pagne. Il fut tenté de leur donner la chasse, d'éviter un échange de coups et de veiller au triomphe de la justice. Mais la



criminalité qui sévissait le long du fleuve n'était pas de son ressort. Il incombait à la patrouille du port de s'en charger. Néanmoins...

D'un coup d'œil, il consulta le sergent Imsiba à sa droite, puis le capitaine Neboua à sa gauche. Tous deux hochèrent la tête. Alors, comme un seul homme, le trio s'élança vers la large passerelle de bois qui reliait le pont à la terre ferme.

Une stridulation aiguë perça l'air, les arrêtant net. Ce signal leur était familier, car c'était celui qu'utilisait souvent la compagnie de Bak, formée de policiers medjai. Quelques instants plus tard, une unité d'hommes armés surgissait d'une allée perpendiculaire et descendait en courant la rue encombrée.

Tous étaient medjai et arboraient le bouclier noir et blanc en peau de vache de la patrouille du port. Ils encerclèrent rapidement l'homme à l'oie et son poursuivant, désarmèrent l'un, confisquèrent à l'autre l'objet bruyant du litige, puis les emmenèrent. Le chef de la patrouille – un Medjai lui aussi – passa le long des étals en quête de témoins.

Bak, Imsiba et Neboua échangèrent des sourires penauds. Ils n'étaient plus à la forteresse de Bouhen, sur la lointaine frontière sud où il leur appartenait de régler de tels différends. Ici, dans la capitale, d'autres se chargeaient de faire respecter les lois du pays pour la plus grande satisfaction de Maât, déesse de l'ordre, de la vérité et de la justice.

Le sourire d'Imsiba s'élargit. Il étreignit Bak par les épaules, non en simple second, mais avec l'affection d'un frère.

— Tu m'as manqué, mon ami.

Le grand Medjai le dépassait d'une demi-paume et comptait quelques années de plus que lui. Ses yeux au regard vif, perçant, brillaient dans son visage à la peau foncée, et ses mouvements possédaient la grâce souple et musclée du léopard.

Très ému, Bak lui rendit son accolade.

— Si tu savais combien je suis heureux de te revoir ! Pas un jour n'a passé sans que je pense à chacun d'entre vous, ajouta-t-il, souriant à tous ceux qui se pressaient autour de lui sur le pont.

Sitamon, la belle épouse d'Imsiba, s'avança pour le saluer affectueusement, puis il se baissa et serra le fils de la jeune femme contre son cœur. Il prit dans ses bras l'épouse de Neboua, toute menue, brune et timide, avec entre eux son petit enfant Noferi, son informatrice obèse dont la jeunesse n'était plus qu'un lointain souvenir, vint les yeux humides, lui affirmer qu'il ne lui avait pas manqué du tout en s'accrochant à Bak comme à un fils prodigue. Les Medjai se pressèrent autour de leur chef, serrant ses mains et lui témoignant, à grand renfort de claques dans le dos, leur attachement et leur respect, tandis que le commandant Thouti se frayait un passage à travers le cercle pour se mêler aux retrouvailles.

Après ces effusions, les Medjai et les femmes rassemblèrent leurs affaires, pressés de quitter le pont encombré où s'entassaient le matériel et les réserves. Bak avait déniché une maison que ses hommes pourraient occuper tant qu'ils resteraient à Ouaset<sup>1</sup>, et il s'était arrangé avec le contremaître de la garnison locale pour obtenir de la nourriture et d'autres denrées périssables. L'épouse de Thouti, arrivée avant eux, avait préparé des logements pour Neboua, Imsiba et leur famille, ainsi que pour les quatre autres Medjai mariés.

— On craignait que tu nous aies oubliés, dit Neboua, le sourire taquin, en posant la main sur l'épaule de Bak. Cela fait combien de temps, déjà, que tu nous as abandonnés à Bouhen ? Deux mois ? Beaucoup plus qu'il n'en faut pour s'habituer à la belle vie et tourner le dos à ses anciens amis.

Le capitaine d'infanterie, aux muscles durs et aux traits épais, avait un peu plus de trente ans. Son pagne froissé, son large collier de perles tout de travers et sa chevelure hirsute donnaient une image trompeuse. S'il lui arrivait de manquer de doigté ou de finesse, Neboua était un officier compétent et expérimenté.

Le commandant Thouti qui, le premier, avait accueilli Bak à bord, attira le trio vers la proue, à l'écart de l'agitation qui régnait sur le pont.

---

<sup>1</sup> Thèbes. (*N.d.T.*)

Devant eux était amarré un gracieux navire d'agrément. L'équipage et les passagers s'affairaient tout autant. Les marins préparaient leur vaisseau en vue d'un long séjour ; un homme aux cheveux blancs ainsi que deux jeunes femmes donnaient des ordres aux serviteurs et vérifiaient paniers et coffres pendant que les portefaix attendaient. « Un noble et les membres de sa maison », songea Bak. À en juger par les quatre plumes peintes sur la proue, symboles d'Inheret, dieu de la guerre et de la chasse, ils venaient de la capitale provinciale de This<sup>2</sup>. Tous bavardaient gaiement, heureux d'avoir atteint Ouaset et les mille plaisirs qu'elle avait à offrir.

Grimpant sur le château avant, Thouti contempla la longue file de vaisseaux amarrés l'un derrière l'autre sur le front de l'eau et, plus loin, sur quatre, voire cinq rangs. Des mâts débarrassés de leur voile s'élevaient au-dessus de bateaux de toutes tailles où, pour la plupart, le pont était vide. Les gréements grinçaient, les cordages claquaient, un marin occupé à pêcher sifflotait un petit air joyeux, sous l'œil des corbeaux perchés sur les vergues dans l'espoir d'un repas facile.

— Je n'ai jamais vu autant de monde dans ce port, remarqua Thouti. On dirait qu'il y aura plus d'affluence que d'ordinaire pour la Belle Fête d'Opet.

Large d'épaules et musclé, quoique de petite taille, le commandant avait les sourcils épais et le menton ferme. Le long voyage, exempt de responsabilités, avait adouci le pli habituellement dur de sa bouche.

— C'est vrai, répondit Bak. L'espoir de voir Maakarê Hatchepsout et Menkheperê Touthmosis<sup>3</sup> marcher, ensemble, aux côtés d'Amon attire beaucoup de gens dans la capitale.

Il était rare de trouver les deux souverains réunis en un même lieu ; l'événement permettait de mesurer l'importance de la fête d'Opet et des rites grâce auxquels ils réaffirmeraient leur statut divin.

---

<sup>2</sup> Ou Thinis, berceau des 1<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> dynasties, dites « thinites ». (N.d.T.)

<sup>3</sup> Touthmosis III. (N.d.T.)

— Ils ont surtout envie de participer aux festivités ! souligna Imsiba, qui observait le marché populeux avec amusement.

— Onze jours de réjouissances, gloussa Neboua. Je parie qu'il y aura plus d'un crâne douloureux et d'un estomac barbouillé !

Des rires féminins rappelèrent à Bak le beau navire amarré devant eux. Des visiteurs de marque ne cessaient d'arriver dans la capitale.

— Quant aux notables, ils auront tout le loisir de marquer leur allégeance au cours des audiences qui seront accordées du deuxième au dixième jour. Peu voudront compter au nombre des absents, ajouta-t-il, narquois.

— Ne sois pas railleur, lieutenant, répliqua Thouti d'un air faussement bourru. Comme eux, j'irai me prosterner devant les souverains.

— Toi ?

— Ma nouvelle fonction de commandant de garnison à Mennoufer<sup>4</sup> me confère un statut important. Désormais, je fraierai avec d'éminents personnages.

Bak décela une pointe de dérision dans ses paroles – comme, d'ailleurs, il était censé le faire. Il sourit.

— Et nous ? Allons-nous rester à Ouaset pendant toute la fête, ou devons-nous continuer vers Mennoufer ?

Thouti fronça les sourcils, feignant l'indignation.

— Tu me crois donc capable de vous priver de ces joyeuses célébrations ?

— Je ne crois rien, chef, répondit Bak. Toutefois, par précaution, j'ai trouvé un cantonnement pour mes Medjai, où ils pourront rester jusqu'après la fête.

Le commandant tenta de prendre un air sévère, mais un petit rire lui échappa, gâchant l'effet qu'il voulait produire.

— Thouti ? Est-ce toi ?

Un homme d'âge mûr, corpulent et chauve, se hâta de descendre la passerelle du navire immobilisé devant eux. Il portait le pagne long des scribes, et son plastron, les anneaux sur ses bras et sur ses poignets dénotaient l'opulence et le

---

<sup>4</sup> Memphis. (N.d.T.)

pouvoir. Passant devant son jeune scribe et quatre serviteurs qui attendaient près d'une chaise à porteurs, il s'approcha bien vite de la barge de transport.

Le commandant, ravi, sauta du château avant et se pencha au-dessus de la rambarde.

— Djehouti ? Par la grâce d'Amon ! Jamais je n'aurais cru te voir hors du palais.

L'homme répondit en riant :

— Je ne suis pas l'époux de notre reine, mais un simple serviteur.

— Un serviteur d'une importance incommensurable.

Thouti se tourna vers ses compagnons pour leur présenter le nouveau venu :

— Djehouti détient toute la richesse de Kemet entre ses mains. C'est le grand trésorier de notre pays.

Sur l'ordre impatient d'un contremaître, des porteurs pliés sous la charge descendirent l'un derrière l'autre la passerelle du navire d'agrément. L'homme aux cheveux blancs traversa rapidement le pont pour les surveiller, tandis que les deux femmes – ses filles, supposait Bak – continuaient à s'affairer autour des bagages. L'élégance exquise de leurs vêtements et de leurs bijoux, le nombre imposant de serviteurs confortèrent le lieutenant dans l'idée qu'il s'agissait de nobles.

L'homme suivit le dernier porteur jusqu'à la berge, puis vint rejoindre Djehouti. Il était aussi maigre que le grand trésorier était gras, et de taille moyenne. Un début de calvitie s'était creusé dans ses cheveux épais ; ses yeux, d'un bleu étonnant, semblaient des morceaux de ciel.

Djehouti lui présenta le commandant, expliquant d'où il venait et où il se rendait.

— Thouti, voici mon ami Pentou, gouverneur de la province de This.

C'était une cité très ancienne, à plusieurs jours de voyage au nord. Bien qu'elle eût perdu son importance d'antan, elle demeurait la capitale de la province où se trouvait Abdou<sup>5</sup>,

---

<sup>5</sup> Abydos. (N.d.T.)

centre du culte d'Osiris, et abritait maints tombeaux anciens et vénérés.

— Je le connais, comme toi, depuis des années, poursuivit Djehouti. Depuis notre arrivée dans la capitale. Nous n'étions guère que des enfants, arrachés à nos foyers pour apprendre à lire et à écrire dans la maison royale. Nous nous raccrochions l'un à l'autre dans notre solitude. À présent, nous sommes des hommes de haut rang, toujours proches bien que nos chemins aient divergé.

Thouti présenta à son tour ses compagnons, puis demanda à Pentou :

— Tu viens à l'occasion de la fête ?

— En effet. Cette année promet d'être exceptionnelle. La crue n'a été ni trop haute ni trop basse ; les récoltes seront abondantes. Maakarê Hatchepsout a de grands motifs de se réjouir. Elle...

Attiré par le bruit léger de sandales de cuir sur le bois, il se retourna vers les deux jeunes femmes qui empruntaient la passerelle.

Alors qu'elles approchaient, Bak vit que toutes deux avaient une vingtaine d'années, proches de lui par l'âge. Leurs cheveux foncés frôlaient leurs épaules, leur peau avait la finesse et la nuance délicate de l'ivoire précieux. L'une était plus élancée, cependant elles se ressemblaient beaucoup et leurs traits, sans être beaux, possédaient une indéniable séduction.

Pentou oublia ce qu'il voulait dire, comme si leur vue avait chassé toute pensée de son cœur. Il s'avança à leur rencontre et prit la main de la plus grande, qu'il contempla avec adoration.

— Es-tu prête, ma chérie ?

— Plus que prête, mon bien-aimé, répondit-elle avec un gracieux sourire. Tu sais comme ces voyages en bateau m'ennuient.

Elle était donc son épouse, et non sa fille. Bak resta imperturbable, dissimulant sa surprise.

— J'ai réclamé une chaise à porteurs, indiqua Pentou. Veux-tu y monter ou préfères-tu marcher ?

Bak échangea un rapide coup d'œil avec Neboua et Imsiba. Comme lui, ces derniers avaient supposé que c'était celle du grand trésorier.

— Nous irons à pied, du moins pendant une partie du chemin.

Elle regarda sa sœur, qui l'approuva d'un sourire, puis elle se tourna vers Djehouti d'un air radieux.

— Ce fut un plaisir de te revoir. Trop brièvement, il est vrai, toutefois nous espérons y remédier. Notre demeure sera prête à accueillir des invités d'ici un ou deux jours. Je t'en prie, amène ta chère épouse.

— Pentou m'a déjà invité et j'ai accepté, répondit aimablement le grand trésorier.

Des servantes et des serviteurs chargés de paniers et de paquets se hâtèrent de descendre à terre et se rassemblèrent autour de la chaise à porteurs. La jeune femme dit à son époux :

— Tu ne tarderas pas, n'est-ce pas, très cher ?

— Je te rattraperai avant que tu n'arrives à la maison.

Après un bref sourire, elle se détourna pour emprunter la rue qui traversait le marché. Sans qu'elle ait à faire un signe, serviteurs et porteurs lui emboîtèrent le pas. La foule de clients et de flâneurs s'ouvrit pour les laisser passer, puis se referma derrière eux, les dissimulant à la vue. Ce fut seulement lorsque sa femme eut disparu que Pentou se rappela la présence des hommes avec qui il avait conversé.

Se sentant peu à leur place en compagnie de ces trois hauts personnages, Bak, Neboua et Imsiba s'éclipsèrent dès qu'ils le purent sans être incorrects. Ils déambulèrent à travers le marché, se frayant un chemin parmi les chalands et les tas de marchandises, observant les étals, savourant sans réserve le plaisir d'être réunis et insoucients.

Le nombre de marchands avait doublé ces derniers jours, et la foule était grossie par des centaines de visiteurs venus de loin pour assister à la fête d'Opet. La procession qui en marquerait l'ouverture n'aurait pas lieu avant une semaine, toutefois, à cause des incertitudes du voyage, mais aussi pour le marché plus important que de coutume, beaucoup étaient venus très en avance.

Autour d'eux, le monde résonnait de voix et de rires. Le caquètement aigu des singes répondait au craquement des gréements, des vergues et des mâts le long du port. La lente cadence des tambours, marquant la progression des navires au fil de l'eau, faisait écho au jeu des musiciens de rue. L'odeur du fleuve, l'âcre relent des corps, des animaux et de leurs excréments se mêlaient aux arômes d'épices et d'herbes, aux effluves d'huiles aromatiques, au fumet des viandes braisées ou rôties. Les habitants de Kemet, vêtus de lin fin ou de toile rude, coudoyaient des visiteurs portant les tuniques de laine colorées en usage dans le Nord, ou les pagnes de cuir répandus dans le Sud.

En pères affectueux, Neboua et Imsiba s'arrêtèrent devant l'étal d'un sculpteur sur bois, pour voir des oiseaux multicolores dont les ailes battaient sous la brise. Bak les attendit sur le côté en observant les passants.

Peu à peu, il prit conscience d'un bruit insolite dans un marché animé. Des hennissements à peine audibles, trop lointains pour que des gens distraits par dance environnante y prennent garde. Il leva la tête, tendit l'oreille. Quelquefois le bruit disparaissait dans le brouhaha, par moments il le distinguait avec acuité. Les chevaux étaient troublés. Leurs appels et leurs renâclements d'inquiétude parlaient clairement à l'ancien conducteur de char qu'il était. Il fallait leur porter secours.

— Neboua, Imsiba, je continue d'avancer, lança-t-il à travers l'étal. J'entends des chevaux en danger.

Neboua cessa un instant d'observer d'un œil intéressé Imsiba qui négociait le prix d'un oiseau.

— De quel côté ?

— Quelque part au nord.

— On te rejoint tout de suite.

Bak se fraya un chemin jusqu'au bord de l'eau, où la foule était plus clairsemée. Il évita des marins et des portefaix, sauta par-dessus des marchandises et des cordages, et se mit à courir dès que la voie fut libre. Les hennissements devenaient de plus en plus bruyants et affolés. D'autres gens commençaient à les remarquer. La majorité d'entre eux se borna à relever la tête



pour voir ce qui se passait, quelques-uns commencèrent à avancer en direction du bruit, une poignée d'hommes se mit à courir derrière Bak.

Il dépassa les derniers étals. Au-delà, la rue était presque vide. La plupart de ceux qui quittaient le marché rentraient chez eux, à l'est de la cité. Cependant, quelques personnes attroupées au bord de l'eau fixaient le dernier bateau de la file en parlant avec nervosité. Des paniers débordants, des sacs à provisions et des balluchons bosselés gisaient à leurs pieds. Deux garçons de huit ou neuf ans, dont l'un avait un chiot dans les bras, se tenaient à côté des adultes. En entendant les pas précipités de Bak et de ses compagnons, tous se retournèrent.

— Quelqu'un parmi vous s'y connaît-il en chevaux ? demanda l'un des hommes.

Il tendit le doigt vers le pont avant de la grande barge de transport maritime, dotée d'une coque large, d'un haut mât et d'une voile massive roulée contre la basse vergue.

— Regardez-les ! Si on ne les calme pas très vite, ils risquent de se tuer.

— J'étais autrefois dans les chars, répondit Bak, concentrant son attention sur les animaux.

Seize chevaux noirs et bais étaient attachés dans des stalles contiguës, devant la cabine. Fous de terreur, ils agitaient leur crinière, tentaient de se cabrer pour se libérer des longes qui les retenaient. Leurs sabots martelaient le pont, leurs flancs heurtaient les planches des stalles. Quelque chose à bord les effrayait, et leur panique ne faisait que croître.

— Qu'est-ce qu'il y a sur ce navire ? interrogea Neboua, se glissant à côté de Bak.

Imsiba remarqua d'un air sombre :

— Ils sentent un danger, mon ami. Un serpent, à ton avis ?

— Les chevaux sont des animaux précieux, maugréa Neboua. On n'aurait pas dû les laisser sans surveillance.

— Si l'équipage a eu quartier libre et que seuls deux ou trois marins sont restés, une vipère a pu les mettre en fuite, suggéra Imsiba.

— Alerte la patrouille du port, dit Bak aux enfants. Demandez des hommes habitués aux chevaux. Il va falloir les

éloigner de ce navire au plus vite, et nous aurons bien besoin d'aide.

Le premier gamin fourra le chiot dans les bras de sa mère et, les yeux brillant d'excitation, son ami et lui partirent en courant.

Bak bondit sur la planche qui, grâce aux dieux, était restée en place ; Neboua et Imsiba le talonnaient de près. En haut, ils cherchèrent des yeux la cause de l'affolement. On ne voyait pas âme qui vive. Pas de marin, pas de garde, pas de quartier-maître. Seulement des monceaux de marchandises arrimées au pont, où aucun désordre ne révélait le passage d'un voleur, mais où le moindre recoin pouvait dissimuler un reptile.

Le refuge le plus attirant pour un serpent était la proue, où une douzaine de sacs de céréales étaient empilés près d'un amoncellement de paille et de foin réunis en faisceaux. Un tas de sacs vides, ainsi que des fétus de paille, des épis et du fourrage éparpillés sur le sol évoquaient un long voyage.

Neboua exprima à haute voix ce qu'ils pensaient tous :

— Au nom d'Amon, qui abandonnerait ces chevaux avec un serpent à bord ? Ils auraient au moins pu laisser un homme de garde sur la passerelle le temps d'aller chercher du secours !

— Commençons par les faire descendre, résolut Bak. Une fois qu'ils seront en sûreté, nous tâcherons d'éclaircir cette question.

Explorant le pont du regard, il remarqua une tunique abandonnée sur la rambarde, à l'avant. Il s'en munit, puis donna des instructions à ses deux compagnons, dont aucun n'avait l'habitude des chevaux.

— Imsiba, trouve une impasse où nous pourrons les retenir.

— Bien, mon ami, répondit le Medjai avant de s'éloigner au pas de course.

— Neboua, si je les calme un par un, pourras-tu les mener jusqu'à Imsiba ?

— Oui, à condition que tu me montres comment faire, marmonna le capitaine en observant les animaux sans dissimuler sa méfiance.

Il avait toujours vécu sur la frontière sud et n'avait jamais approché un cheval de sa vie.

Le remerciant d'un sourire, Bak s'avança d'un pas lent vers la première stalle en parlant tout bas à la jument retenue à

l'intérieur, baie avec une étoile blanche entre les yeux. Elle semblait gravide. Neboua scrutait le pont, prêt à assener un coup de son bâton de commandement si un serpent se faufilait dans la paille qui jonchait le plancher.

Bak ne savait si la jument et ses congénères étaient dressés. Le navire était gréé comme ceux de Kemet, mais, vu que les chevaux étaient le plus souvent importés, ils venaient sans doute d'un pays lointain. Cela signifiait que la jument se trouvait à bord depuis un certain temps. Aucun homme sensé n'aurait embarqué un cheval sauvage. Bak en conclut donc qu'elle était apprivoisée, un tant soit peu dressée et se fiait aux humains.

Il jeta la tunique qui empestait la sueur sur son épaule et se força à ne plus penser au serpent, se concentrant uniquement sur la jument, faisant abstraction du bruit et de la terreur des autres. Il tendit la main. La jument s'écarta, hennit de frayeur. Il continua à parler doucement, sans laisser transparaître sa hâte à la faire sortir de cette stalle, sa peur que les autres animaux, dans leur affolement, renversent une paroi et se blessent.

Lentement – oh ! si lentement ! –, la jument se calma. Le cheval voisin s'apaisait lui aussi, signe qu'aucun serpent ne se trouvait à proximité. À nouveau, Bak tendit la main, offrant son amitié. La jument hennit mais ne se déroba pas. Avec circonspection, il se pencha au-dessus de la cloison et tenta d'attraper sa longe. Elle recula. Il demeura comme il était, penché vers elle, la paume ouverte. Enfin, elle tourna la tête et, méfiante encore, renifla ses doigts. En murmurant des mots doux, il s'empara de la longe, attira la jument et lui flatta le museau.

Aussitôt elle le laissa entrer. Il répugnait à lui masquer les yeux, mais il ne pouvait être sûr de ses réactions hors de l'enclos, et à plus forte raison sur la passerelle. Sans cesser de la rassurer de la voix, il lui jeta la tunique sur la tête et la guida, toute tremblante, sur le pont. Elle renâcla et tira sur la longe lorsqu'elle sentit la planche oblique sous ses sabots, mais finit par obéir.

Neboua, qui n'avait pas prononcé un mot, les suivit de loin. Une unité de la patrouille du port les attendait au pied de la

passerelle. Le commandant ordonna aux hommes de reculer afin d'épargner à la jument tout motif de crainte. Sentant la terre ferme sous ses pas et la voix apaisante de Bak à ses oreilles, elle cessa de trembler. Il la débarrassa de la tunique et confia la longe à Neboua qui, avec la même douceur, la conduisit vers la petite impasse où Imsiba les attendait.

L'officier de la patrouille s'avança et se présenta. Le lieutenant Karoya était un jeune Medjai, grand et mince, dont le bras gauche s'ornait d'un tatouage tribal.

— Bien joué, lieutenant ! dit-il à Bak.

— J'espère que certains de tes hommes savent s'y prendre avec les chevaux, lieutenant Karoya. Nous en avons quinze autres à faire descendre de ce bateau.

— Trois d'entre eux pourront t'aider. Ils ont servi comme archers dans le régiment d'Amon, auprès des conducteurs de char.

Faisant signe au trio d'approcher, il regarda le navire et sa cargaison apeurée.

— As-tu la moindre idée de ce qui les effraie ?

— Nous pensons qu'il s'agit d'un serpent. Il nous faudra trois ou quatre hommes armés de triques pour monter la garde.

Une demi-heure plus tard, Bak faisait descendre le dernier animal.

— Maintenant, dit-il à Karoya, voyons ce qui les terrorisait à ce point. Amon seul sait ce que nous allons trouver.

Le jeune officier hocha la tête.

— J'ai remarqué ce navire à son arrivée, ce matin, une ou deux heures avant ton appel, puis je n'y ai plus prêté attention. Avec tous les visiteurs attirés par les festivités, et cette affluence au marché... Enfin, tu imagines ! dit-il avec un sourire désolé. Ce sont des proies faciles pour bien des individus sans scrupules.

Un Medjai de la patrouille se chargea de conduire le cheval à l'entrée de l'impasse. Là, plusieurs autres policiers du port s'apprêtaient à amener les animaux enfin apaisés et dociles dans les écuries de la garnison, où l'on en prendrait soin le temps de retrouver leur propriétaire. Neboua, dont le grade élevé

couperait court à toute opposition des fonctionnaires, les accompagnerait.

Bak proposa que Karoya, Imsiba et lui-même, secondés par une demi-douzaine de membres de la patrouille, effectuent une fouille systématique du pont à partir de la proue. Tandis que les autres retournaient surveiller le marché, ils gravirent la passerelle et s'attelèrent à leur tâche.

Pendant que ses compagnons, sur le qui-vive, brandissaient leur trique, l'un des hommes ramassa la longue perche utilisée pour sonder la profondeur du fleuve et l'enfonça dans le foin, près du château avant. Un faible gémissement se fit entendre. Bak et les autres se regardèrent, stupéfaits. L'homme écarta la paille avec précaution. Quelques instants plus tard apparurent deux marins ligotés l'un à l'autre. L'un était encore inconscient, mais l'autre commençait à revenir à lui.

Bak échangea un coup d'œil inquiet avec Imsiba et Karoya. Il n'était plus question de serpent. On avait assommé ces deux hommes, sans doute restés à bord pour monter la garde. Si l'on n'avait pas volé les chevaux en dépit de leur valeur, quel autre objet précieux avait-on dérobé ?

Bak laissa à Imsiba le soin de ranimer les matelots pendant que les policiers reprenaient leur fouille, et il s'approcha de la poupe. L'odeur de crottin s'atténuait, près de la cabine légère dont les nattes colorées en jonc tressé formaient un motif de chevrons. Dans l'air moins âcre, Bak décela une odeur métallique, bien trop familière. Mû par un sombre pressentiment, il écarta le pan qui tenait lieu de porte. L'intérieur était plongé dans l'ombre, mais la longue bande de lumière dessinée par l'ouverture tombait sur un homme gisant par terre. On lui avait tranché la gorge. Sa tête et le haut de son corps baignaient dans une mare de sang qui commençait à sécher. C'était l'odeur de la mort qui avait semé l'effroi parmi les chevaux.

— Karoya ! appela Bak.

Prenant garde à éviter la flaque rougeâtre, il s'agenouilla près du cadavre. L'arme avait disparu, toutefois elle avait dû être longue, effilée et maniée avec force.

Les pas de Karoya résonnèrent sur le pont. Il passa la tête à l'intérieur, marmonna un juron et arracha aussitôt plusieurs nattes afin de voir la scène à la lumière. Le corps était celui d'un homme d'environ quarante ans. Ses cheveux châtain clair dégageaient son visage large et glabre en une natte épaisse qui s'enroulait dans le sang. Sa tunique à manches longues était maintenue aux épaules par des fibules en bronze ciselé. Un anneau d'or, surmonté d'un sceau, ornait son médius droit ; plusieurs bracelets d'or paraient son poignet gauche et une amulette était accrochée à son cou.

— Un Hittite, conclut Bak.

— Il s'appelait Marouwa, dit Karoya, qui détourna les yeux, luttant pour refouler sa nausée. J'aurais dû deviner, en voyant les chevaux, qu'il était de retour à Kemet.

Bak feignit de ne pas remarquer le malaise du jeune officier.

— Tu le connaissais donc ?

— Je ne le voyais qu'au port. À peu près tous les six mois, il amenait des chevaux du Hatti<sup>6</sup> pour les écuries royales.

Soudain, une ombre tomba sur le corps et une voix masculine demanda d'un ton impérieux :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? Mais, c'est Marouwa ! Qu'est-il arrivé ? Où sont ses chevaux ? Où sont les marins qui gardaient le navire ?

Karoya saisit l'homme par le bras et le força à reculer de la cabine. Puis, il expliqua à Bak :

— C'est Antef, le commandant de bord. Que faisais-tu, capitaine ? Où est passé ton équipage ? interrogea-t-il d'une voix dure.

Le capitaine, naguère séduisant mais gagné par l'embonpoint, releva le menton et se redressa de toute sa taille.

— Comme toujours, et conformément au règlement, je suis allé aux douanes signaler notre arrivée, remettre un exemplaire du manifeste et demander la visite d'un inspecteur à bord dans les plus brefs délais. Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il à Bak en le foudroyant du regard. Que s'est-il passé, ici ? A-t-on tué Marouwa pour lui voler ses chevaux ?

---

<sup>6</sup> Région d'Anatolie conquise par les Hittites. (N.d.T.)

Pendant ce temps, les Medjai qui fouillaient le bateau avaient compris qu'aucun serpent n'était en cause et s'étaient approchés eux aussi de la cabine.

— Où sont tes membres d'équipage ? répliqua Bak.

— Pourquoi devrais-je te le dire ? Je ne te connais pas. Pour autant que je sache, tu n'as rien à faire ici.

— Réponds ! ordonna Karoya d'un ton sec.

Antef obtempéra à contrecœur :

— J'ai désigné deux hommes de garde et j'ai autorisé les autres à descendre à terre. Rien ne justifiait de les retenir. Marouwa restait pour s'occuper de ses chevaux, et ma propre cargaison n'était pas d'une valeur exceptionnelle.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Je lui ai dit au revoir en quittant le navire. Il se trouvait près des stalles.

— C'était il y a combien de temps ?

— Deux heures au plus. Probablement moins.

— Les hommes ont été assommés par-derrière ; après, ils ne se souviennent plus de rien, résuma Bak. Ils n'ont aucune notion du temps qui a pu s'écouler jusqu'à ce qu'on les découvre, mais les marins d'un bateau voisin les avaient remarqués, Marouwa et eux, une demi-heure avant que les chevaux ne s'emballent.

Maï, le capitaine du port, cessa de faire les cent pas dans son bureau du premier étage pour regarder par la large baie qui dominait le fleuve. Il contempla les navires, le marché grouillant d'animation, mais son expression sombre révélait que toutes ses pensées allaient vers le défunt.

— Ce meurtre ne pourrait-il résulter d'une tentative de vol qui aurait mal tourné ?

Karoya secoua la tête.

— C'étaient les chevaux qui avaient le plus de prix. En outre, d'après le capitaine Antef, dit le jeune officier en désignant ce dernier, debout entre Bak et lui, Marouwa n'avait à bord que les bijoux qu'il portait. Tous étaient en or. Il aurait été facile de s'en emparer.

— Mais on ne les a pas pris.

Le capitaine du port était grand et vigoureux. Des rides soucieuses barraient son front, sous sa frange de cheveux blancs bouclés.

— Le reste aussi était intact ?

— Rien n'indique qu'on ait fouillé la marchandise dans l'espoir futile d'y trouver des objets de valeur, déclara Antef.

Maï le considérait, pensif.

— Je ne t'ai jamais vu transporter une cargaison peu rentable.

Antef se crispa et répliqua sur le ton de l'indignation :

— Dans la cale, à part les pierres qui constituent le lest, nous avons des lingots de cuivre. Sur le pont, des céréales, du foin et de la paille pour les chevaux. Nous transportons aussi des articles en cuir et des étoffes de laine, très appréciées de ceux qui viennent de terres moins tempérées. Tout était assez précieux pour dégager un bénéfice, rien ne valait la peine qu'on tue pour se l'approprier.

Maï s'assit sur une chaise basse, de sorte à observer le port et, en même temps, ses interlocuteurs.

— Si ce n'est pour voler, pourquoi aurait-on tué Marouwa ? Je n'ai jamais rencontré d'homme plus diligent et industrieux que lui.

— La politique, affirma aussitôt Antef avec assurance. Il a dû se trouver impliqué dans la politique hittite, et nul n'ignore que cela peut se révéler dangereux.

— Il est fort possible qu'Antef ait raison, remarqua Maï après le départ du capitaine.

Il s'interrompit pour boire une longue gorgée de bière, puis reposa la cruche sur une table basse, près de son siège.

— La politique hittite ressemble aux sables mouvants : d'un calme trompeur tant qu'on l'évite, un piège mortel qui engloutit celui qui s'y aventure.

Bak, installé sur un tabouret en face du capitaine du port, avec lequel il avait lié connaissance quelques semaines plus tôt<sup>7</sup>, sirotait sa propre bière. Il lécha l'écume épaisse, un peu granuleuse, sur ses lèvres.

---

<sup>7</sup> Voir *Le Souffle de Seth*, 10/18, n° 3687. (N.d.T.)



— Le connaissais-tu bien ?

— À l'évidence, moins que je ne le croyais.

Maï, qui avait écarté toute formalité, sourit comme un gamin pris en train de plonger les doigts dans un pot de miel.

— Il avait découvert mon faible pour les olives, les noires bien mûres, préparées en saumure. Chaque fois qu'il amenait des chevaux, il m'en offrait plusieurs jarres.

Il ajouta, après une hésitation :

— On n'en aurait pas trouvé à bord, par hasard ?

— Non, capitaine, répondit Karoya avec un petit sourire. Mes hommes vérifieront. S'ils en voient, ils te les apporteront.

— Je l'apprécierais au plus haut point.

Maï but à nouveau, puis posa la cruche entre ses cuisses.

— Je croyais que Marouwa ne s'intéressait pas à la politique de son pays, mais peut-être me suis-je trompé.

— Il n'abordait jamais ce sujet ?

— Non.

Attristé, Maï détourna la tête.

— J'ai entendu dire par des voyageurs revenus de cette terre lointaine que la situation politique y est toujours instable. La discorde règne entre différentes factions, certaines loyales envers le roi précédent, d'autre envers le souverain en titre, et d'autres encore envers un troisième prétendant. Peu de monarques restent longtemps sur le trône et, lorsqu'ils sont renversés, tous ceux qui partageaient leur pouvoir sont aussi déposés. Du moins, s'ils ont de la chance ! précisa-t-il avec un rire dur. Nombre d'entre eux sont assassinés, avec leur famille.

— Une terre rude et cruelle, dit Karoya en frissonnant.

Un long silence s'ensuivit tandis que les trois hommes remerciaient les dieux de vivre dans un pays où le meurtre constituait une offense envers Maât et, quoique la chose ne fût pas inconnue dans les plus hautes instances du pouvoir, n'était pas aussi fréquent que dans des nations moins éclairées.

— Les chevaux se trouvent pour l'instant à la garnison, observa Bak. Il faudra les mener aux écuries royales. J'en parlerai au capitaine Neboua, et nous veillerons à ce que ce soit exécuté.

— Bien ! approuva Maï. Lieutenant Karoya, Marouwa a été assassiné dans notre port, aussi ce crime tombe sous ta juridiction. N'épargne aucun effort pour capturer le coupable.

— Je m'y efforcerai de mon mieux, mon capitaine.

Le regard de Maï revint se poser sur Bak.

— Combien de temps restes-tu à Ouaset, lieutenant ?

— Nous ne repartirons pas avant la fin de la fête.

— Je sais que je ne devrais pas te le demander sans l'accord préalable de ton commandant, mais serais-tu prêt à aider Karoya, le cas échéant ?

— Avec joie, capitaine.

Plus tard, marchant seul le long du fleuve, Bak dut s'avouer qu'il se sentait déçu de ne pas avoir à traquer l'assassin du marchand hittite. À coup sûr, il aurait été désavantagé en enquêtant au sein d'une communauté étrangère, et dans une cité qu'il ne connaissait plus. Cependant, le défi l'aurait bien tenté.

## 2

L'allée processionnelle était bordée d'hommes, de femmes et d'enfants venus parfois de loin pour assister à la Belle Fête d'Opet. La plus grandiose des nombreuses festivités ponctuant l'année célébrait la renaissance des deux souverains, divine progéniture d'Amon. On attendait le premier cortège, qui cheminerait bientôt d'Ipet-isout, le sanctuaire situé au nord, jusqu'au sanctuaire sud, Ipet-resyt. Durant ces onze jours, c'était la longue parade de dieux, de personnages royaux, de prêtres et de hauts dignitaires qui offrait la meilleure occasion d'adorer de près Amon, son épouse Mout et leur fils Khonsou, mais aussi d'apercevoir les grands parmi les grands.

L'atmosphère ouatée de la nuit avait été déchirée par les soldats en marche, apparus au point du jour pour se déployer le long du parcours. Les rires étouffés de quelques personnes encore mal réveillées, cherchant le coin idéal afin d'admirer le défilé, se muèrent en un brouhaha excité. Alors que Kheprê, le soleil levant, atteignait sa deuxième heure dans le ciel du matin, la multitude jouait des coudes pour prendre place le long de la chaussée large, pavée de fragments de calcaire, qui montait en pente douce. Vêtus de leurs plus beaux atours et de leurs bijoux les plus élégants, riches et pauvres se coudoyaient, animés par le même désir de vivre cette occasion extraordinaire.

Les acrobates et les musiciens exprimaient les diverses facettes de leur talent, les amuseurs chantaient en virevoltant au milieu des baraques provisoires, sur un sol encore humide après le retrait de la crue. Des marchands ambulants vantaient leur marchandise : viande et poisson séchés, fruits et légumes, gâteaux au miel, bière et eau, parfums, huiles de massage, fleurs à glisser dans la chevelure ou à jeter sous les pas des dieux, petits souvenirs pour marquer l'occasion – sans oublier les amulettes protectrices. Les arômes succulents et les douces fragrances ne pouvaient toutefois masquer une odeur de

crottin : dans une palmeraie toute proche, les chevaux des chars attendaient de se joindre à la procession, sous la conduite de leurs nobles maîtres. Pendant que les soldats écartaient la foule du passage, des policiers passaient parmi les spectateurs. À l'affût des voleurs et des fauteurs de troubles, ils rendaient les enfants égarés à leurs parents, emmenaient les mendiants et les ivrognes.

Le souffle chaud de Kheprê et les eaux de l'inondation, qui s'attardaient en d'immenses bassins naturels au fond de la vallée, emplissaient l'air d'une moiteur désagréable. Aucune brise, même ténue, ne passait. La sueur s'accumulait sous les plastrons et les ceintures, alourdissait les boucles des perruques et des cheveux, dessinait des auréoles sur les robes et les pagnes. Les colporteurs gagneraient davantage en un seul jour qu'en un mois grâce à leurs fleurs aux senteurs suaves pour les narines délicates, à leur eau et à leur bière pour les gorges altérées.

Les spectateurs se sentaient d'humeur légère et indulgente. Chacun avait hâte de savourer à sa façon ces onze jours de piété et de liesse.

— Lieutenant Bak !

Amonked, gardien des greniers d'Amon et cousin de la reine, posa une main amicale sur l'épaule de l'officier et inspecta avec approbation la compagnie medjai, qui se tenait à côté du premier reposoir de la barque sacrée.

— Magnifique unité, qui fait honneur au pays de Kemet !

Le sourire de Bak exprima son plaisir.

— Intendant, je tiens à te remercier. Jamais je n'aurais rêvé d'occuper cette place de choix sur l'allée processionnelle.

Le sanctuaire, long et étroit, se dressait sur un espace surélevé. Un portique à piliers carrés, ouvert sur trois côtés, précédait une petite chapelle fermée. Quand la procession y parviendrait, la barque d'Amon serait placée sur un socle de pierre à l'intérieur du portique, exposée au regard de tous. C'était le premier de huit édifices similaires, où la divine triade ferait halte au cours de son voyage d'une journée.

Les Medjai, quoique détendus, se tenaient droit, grands et fiers. Ils arboraient des pagnes immaculés et des boucliers en peau de vache noire, luisants tant ils avaient été brossés. Ils avaient aussi astiqué les pointes de leurs lances, les pendentifs à leur cou, les larges cercles de métal qui ornaient leurs bras et leurs chevilles, et tout ce bronze rutilait.

Amonked répondit sans la moindre prétention :

— Si un homme possède un peu d'influence et peut l'exercer pour une bonne cause, pourquoi ne le ferait-il pas ?

Plutôt replet et de taille moyenne, il devait avoir environ trente-cinq ans, mais paraissait plus âgé. Il portait un long pagne de lin fin, un élégant plastron de perles et des bracelets assortis. La perruque courte qui couvrait sa chevelure clairsemée luisait au soleil, attestant qu'elle était composée de cheveux naturels.

— Ne devrais-tu pas être dans le temple d'Amon, intendant ? s'enquit Pachenouro. Tu feras partie de la procession.

Comme ses compagnons, le sergent, second d'Imsiba, avait noué connaissance avec Amonked quelques mois plus tôt<sup>8</sup>.

— Je me rends en effet à Ipet-isout, mais rien ne presse. Je n'assure aucun service de prêtre, cette saison, aussi je ne puis entrer dans les chambres intérieures ni aider à transporter les barques divines.

Amonked tira un carré d'étoffe de sa ceinture et tapota la sueur qui perlait sur ses tempes, en évitant le trait de galène noire peint autour de ses yeux.

— Je ne vois pas pourquoi je resterais debout plus d'une heure dans la cour extérieure, pendant que nos souverains présentent leurs offrandes et jurent obéissance à leur père divin.

Bak se félicita que, même en une occasion d'une pareille importance, les simples soldats et les policiers ne soient pas obligés de porter perruque et bijoux. La chaleur, déjà presque insupportable, s'accentuerait encore au long de la journée.

— Faut-il que tu te joignes à la procession dès son départ ? Tu pourrais tout simplement attendre ici, et te mêler à tes nobles pairs lorsqu'ils arriveront à ce sanctuaire...

---

<sup>8</sup> Voir *Sous l'œil d'Horus*, 10/18, n° 3557. (N.d.T.)

— Une suggestion des plus sages et que j'accepte avec gratitude, lieutenant ! approuva Amonked en souriant.

Sur un coup d'œil de Bak, Pachenouro courut vers l'arrière du temple et revint avec l'un des tabourets pliants qu'utiliseraient Maakarê Hatchepsout, Menkheperrê Touthmosis et les prêtres de haut rang pendant que les divinités se reposeraient.

Ignorant les regards curieux des spectateurs d'en face, Amonked s'installa. Après s'être enquis de la santé du père de Bak, médecin qui résidait sur la rive occidentale de Ouaset, il évoqua la frontière sud et les forteresses du Ventre de Pierres, s'informa des gens qu'il y avait rencontrés. Il ne montrait aucune condescendance, s'adressant aux officiers, aux sergents et aux simples policiers avec une bonne humeur et un respect identiques.

Quand la conversation languit, Bak lui demanda :

— As-tu appris quoi que ce soit à propos de Marouwa ? Le Hittite assassiné au port, la semaine passée...

Amonked n'avait aucune raison officielle de s'y intéresser, mais, comme Bak le savait, le gardien des greniers d'Amon était un des hommes les mieux informés de la capitale du Sud.

— Absolument rien.

Amonked souleva le bord de sa perruque et passa dessous le carré de lin.

— Pourtant, selon le capitaine du port, le lieutenant Karoya n'a pas ménagé sa peine : il a interrogé l'équipage du capitaine Antef, ainsi que tous les témoins éventuels. C'est à croire que seuls des sourds et des aveugles se trouvaient près de la barge, ou que l'assassin avait pris ses précautions afin de ne pas être remarqué.

— Plus le temps passe, et moins Karoya a de chances de capturer ce misérable. Peut-être est-il déjà trop tard. Si le meurtrier est hittite, il pourrait avoir fui vers son pays.

— C'est aussi ce que craint Karoya. Il ne s'est jamais trouvé dans une telle impasse dès le début d'une enquête.

— Croit-il que Marouwa ait été assassiné pour des raisons politiques ?

— Jusqu'à présent, rien n'indique que le marchand se soit intéressé à ce domaine. Mais quoi de plus naturel, s'il était un espion ?

— Un espion ? répéta Bak en plissant les yeux. Qui a émis cette hypothèse ?

Amonked haussa les épaules.

— Je ne sais plus. Karoya, peut-être ?

— Je doute qu'il soit du genre à lancer ce genre d'accusation sans en avoir la preuve. Je ne le connais pas bien, mais il me semble trop sérieux et avisé pour agir ainsi. Maï aussi. Non, pour ma part, je chercherais ailleurs la source de cette fable.

Au loin le timbre cuivré d'une trompette annonça le départ d'Amon de sa demeure terrestre. Tous les regards se tournèrent vers Ipet-isout, et les voix multiples se confondirent en un murmure d'espoir. On perçut un mouvement à la porte du grand pylône sud, construit par Maakarê Hatchepsout dans le haut mur crénelé entourant l'enceinte sacrée. À moitié terminées, deux tours dépassaient de peu le linteau récemment posé au-dessus de l'entrée. Leur façade était dissimulée derrière de longues rampes, faites de brique crue et de gravats, sur lesquelles on hissait les matériaux.

Soudain, des gardes franchirent les battants de la porte lointaine, élevant bien haut les étendards royaux. Des musiciens suivirent. Le battement des tambours et le son métallique des sistres et des claquoirs réglaient le pas lent, mesuré de la procession. Douze prêtres venaient ensuite ; certains parfumaient l'air d'encens, les autres purifiaient le chemin en répandant des gouttes de lait ou d'eau. Un souffle d'air agita les longues oriflammes rouges, en haut des grandes hampes fixées au fronton du pylône. Brisant le silence, les voix s'élevèrent, impatientes.

Maakarê Hatchepsout et Menkheperê Touthmosis apparurent côte à côte. L'éclat du soleil se refléta sur l'or, sur les vêtements d'une blancheur de héron. Les prêtres aspergèrent d'huiles aromatiques l'allée devant eux, tandis que des serviteurs honorés agitaient des éventails en plumes d'autruche au-dessus de leur tête. La foule, prise de frénésie, acclama le

couple royal à qui il incombait de repousser le chaos et de préserver la stabilité du pays.

— Eh voilà ! soupira Amonked. Maintenant, cette longue journée a vraiment commencé.

La musique se fit plus forte, alimentant l'ardeur des spectateurs. Douze prêtres suivaient les corégentes ; les brûle-parfums dorés luisaient à travers un nuage d'encens, des gouttes d'eau lustrale jaillissaient d'ustensiles rutilants pour purifier le sol sur lequel passerait le plus grand des dieux.

Amon parut sur le seuil, à l'intérieur de sa châsse reposant sur une barque portative, toutes deux dorées. Les doigts de Rê les effleurèrent, aveuglant tous ceux qui avaient entrevu sa splendeur.

La procession approchait lentement de sa première halte. Amonked se leva et, prenant le tabouret, alla s'installer à l'écart. Bak ordonna à ses hommes de se mettre au garde-à-vous, s'assura qu'ils présentaient une apparence irréprochable, puis se tourna vers l'allée processionnelle, talons joints, les bras le long du corps.

Maakarê Hatchepsout et Menkheperê Touthmosis avançaient dans toute leur majesté. La régente qui s'était faite souveraine portait une longue tunique blanche, un large collier et des bracelets multicolores. Elle était coiffée d'une haute couronne conique dont des plumes s'élevaient de part et d'autre, au-dessus de cornes de bélier horizontales ; le cobra sacré ornait son front. Elle tenait la crosse et le fouet dans une main, le signe de vie dans l'autre. Elle ne regardait ni à droite ni à gauche. Trop loin pour bien la distinguer, Bak imagina son visage figé tel un masque, dénué d'émotion.

À côté d'elle marchait Touthmosis, dont le pas alerte trahissait une énergie juvénile. Il s'était ceint du pagne court du soldat qui révélait à la perfection les muscles durs de son corps bien découplé. Ses bijoux étaient semblables à ceux de la corégente. Sa couronne bleue pareille à un casque s'ornait de disques d'or. Le cobra royal se dressait sur son front. Lui aussi portait la crosse, le fouet et le signe de vie. Bak imagina des yeux



toujours en alerte ; un jeune Horus, doté d'une perception aiguë de ce qui l'entourait.

Derrière, nimbée d'un mince nuage d'encens, la barque dorée d'Amon oscillait entre de longues perches sur l'épaule de vingt prêtres – dix de part et d'autre. Un prêtre de rang supérieur allait juste devant elle, un autre immédiatement derrière. Des têtes de bélier en or, couronnées d'orbes, l'uraeus sur le front et des colliers raffinés au cou, surmontaient la proue et la poupe. Sur la barque, une châsse recouverte d'or s'ouvrait de chaque côté pour en révéler une seconde, plus petite, sur une estrade. Celle-ci renfermait Amon, abrité des regards par ses murs dorés.

Les spectateurs poussaient des cris de joie et lançaient des fleurs, qui retombaient sur l'allée en pluie colorée et odorante. Bak, la gorge nouée, ressentait la même crainte respectueuse qu'autrefois, lorsqu'il était enfant et que son père l'avait emmené à une procession. Ptahhotep l'avait porté sur ses épaules afin qu'il puisse distinguer le souverain et son dieu.

Plus loin sur le chemin venaient d'autres prêtres munis d'encensoirs et de vases contenant l'eau lustrale, puis les barques dorées de Mout et de Khonsou, plus petites que celle d'Amon, mais néanmoins imposantes.

Des joueurs de tambour, de claquoirs, de sistres et de luths suivaient les vaisseaux étincelant au soleil. Des chanteuses accompagnaient leur mélodie en frappant des mains. Des danseurs et des acrobates, rivalisant d'agilité, tourbillonnaient, exécutaient des sauts périlleux, arquaient le dos jusqu'à toucher du front le sol derrière eux.

Les porte-étendards – des nobles choisis tout spécialement – approchaient du reposoir de la barque sacrée. Bak salua en élevant son bâton de commandement, et un léger bruissement lui indiqua que ses Medjai, derrière lui, adoptaient la position de combat, jambe droite devant, bouclier contre la poitrine, lance inclinée en avant.

— Intendant ! dit une voix à côté d'Amonked. Un prêtre est mort à l'intérieur de l'enceinte sacrée. Il a été assassiné. Il faut venir, intendant !

Bak tourna légèrement la tête et vit le messager, un jeune garçon de douze ou treize ans, qui ajouta d'une petite voix hésitante :

— Enfin, si tu le peux...

— Pas dans la demeure du dieu, j'espère ! répondit Amonked, atterré.

— Oh, non ! Dans un entrepôt. J'ai d'abord essayé de trouver Ouser, le contrôleur des contrôleurs, mais je n'ai pas eu de chance, expliqua-t-il d'un ton d'excuse. Alors, en voyant que tu n'étais pas dans la procession... Alors, j'ai pensé...

Les musiciens bifurquaient vers le petit sanctuaire ; les deux souverains et la divinité allaient entrer dans leur premier lieu de repos. Amonked jeta un coup d'œil vers sa cousine. L'incertitude se lisait sur son visage. Puis sa bouche prit un pli résolu et, d'un signe de la main, il coupa court aux bredouillements du jeune garçon.

— Fort bien. Lieutenant Bak, tu viens avec moi.

Bak considéra Hatchepsout et Touthmosis qui avançaient, avec une auguste splendeur, à moins de vingt pas d'eux.

— Mais, intendant... Et la reine ? Ne s'offusquera-t-elle pas de ton absence ?

— Avec de la chance et par la grâce des dieux, nous découvrirons qu'il s'agit effectivement d'un meurtre, et que le rang de la victime justifiait notre départ.

Bak fit signe à Imsiba de le remplacer et, à regret, pressa le pas derrière Amonked et le messager. Il n'aurait peut-être jamais plus la chance de se tenir devant ses hommes lors d'une occasion aussi mémorable. Mais il devrait se contenter de retourner près de la procession plus tard – à temps, espérait-il, pour voir les deux souverains présenter leurs offrandes avant de pénétrer dans le temple d'Ipet-resyt.

Ils se hâtèrent vers le nord, passèrent derrière les baraques presque désertes et l'assemblée qui admirait le spectacle à grand renfort de « oh ! » et de « ah ! ». Le jeune garçon les entraîna dans un passage entre une rampe de construction et le quartier résidentiel qui s'étendait sur leur gauche, évitant les matériaux bruts entassés à l'écart du défilé. Ils tournèrent, longèrent

rapidement le mur massif en brique crue tour à tour concave ou convexe, qui cernait le domaine d'Amon. Et peu à peu, les cris de liesse s'estompèrent derrière eux.

— Par ici ! indiqua le garçon en empruntant une petite porte d'aspect banal.

Ils avancèrent en hésitant dans un couloir obscur, qui leur fit traverser l'épaisse muraille. Au-delà s'étendaient, baignés de soleil, l'enceinte sacrée et ses édifices revêtus de plâtre. Autour d'Ipet-isout, dont les ornements et les inscriptions de couleurs vives rendaient la blancheur plus éclatante, se trouvaient de nombreuses habitations, ainsi que des bureaux et des rangées d'entrepôts. Alors que ceux bâtis hors de l'enceinte, tout près du fleuve, renfermaient des céréales, des peaux, des lingots de cuivre – marchandises trop lourdes et volumineuses pour être transportées sur une longue distance –, ceux-ci contenaient des biens de taille réduite, mais infiniment précieux.

Le jeune garçon les fit passer dans une ruelle, entre deux rangées de bâtiments mitoyens en brique crue, longs et étroits. Leurs voûtes en berceau formaient une série d'arêtes adjacentes. Les portes, fermées par des scellés, se faisaient face le long de la ruelle. Presque tout au bout, une dizaine d'hommes était attroupée autour du portail ouvert d'un entrepôt, sur la droite. Parmi eux se trouvaient des prêtres au crâne ras, des scribes vêtus de longs pagnes, et trois gardes munis de lances et de boucliers. L'un de ces derniers les remarqua, et le groupe s'écarta pour leur céder la place. En s'approchant, Bak sentit une forte odeur de brûlé et vit que les hommes étaient maculés de traces de suie.

— D'après ce jeune garçon, un homme aurait été assassiné, déclara Amonked en parcourant le groupe des yeux.

Tous les regards convergèrent vers un prêtre de haute taille, à l'ossature fine, qui n'avait pas plus de vingt ans. Couvert de traînées noires et visiblement hébété, il frottait entre le pouce et l'index une amulette en faïence bleu vif, accrochée à son cou, qui représentait un babouin assis : le dieu Thot.

— Oui, intendant, répondit-il à Amonked. Cela ne fait aucun doute.

Il respira un grand coup et ses doigts se crispèrent sur l'amulette, comme si sa vie en dépendait.

— Je finissais ma tâche avant d'aller regarder la procession, quand j'ai senti de la fumée. J'ai cherché d'où cela venait. Dès que j'ai ouvert la porte, je l'ai vu... couché par terre, entouré de flammes.

— Et vous avez tous accouru pour éteindre l'incendie ? demanda Bak aux autres.

— Oui, pour prêter main-forte, répondit un des gardes, plus âgé. Meri-amon appelait à l'aide. Par chance, le feu n'avait pris que dans la petite pièce et était encore maîtrisable. Par terre, des papyrus brûlaient et...

Il s'humecta les lèvres, incapable de poursuivre, troublé à ce souvenir.

— On a tout fait pour qu'il ne se communique pas au toit, de crainte qu'il se propage ensuite aux entrepôts voisins. C'est qu'on y conserve des huiles aromatiques. Si jamais elles s'enflammaient...

Il n'eut pas besoin d'en dire plus. Une telle explosion aurait dévasté toute cette partie du domaine sacré.

— Vous avez agi à bon escient, les félicita Amonked, regardant chacun d'eux tour à tour. Vous méritez des éloges pour votre célérité.

Par la porte, Bak découvrit qu'une petite pièce avait été séparée du reste de l'entrepôt. Éclairé par la seule lumière naturelle provenant de la porte, l'intérieur était trop sombre pour bien y voir. Le corps gisait dans l'ombre. Le sol, autour de lui, était jonché de rouleaux de papyrus calcinés et d'éclats de jarres en terre cuite. Les vêtements du défunt étaient mouillés ; des papyrus baignaient dans une flaque. L'odeur était encore plus forte, ici.

— Il nous faut de la lumière. Une torche.

Le jeune garçon partit en courant dans la ruelle. En un clin d'œil, il était de retour avec une torche à hampe courte. La flamme était irrégulière, mais ne fumait pas.

Bak la lui prit des mains et entra dans la pièce. Il retint son souffle, mais les relents nauséabonds de sang, de cendres, d'excréments, d'huile et de chair brûlées lui serrèrent la gorge.

Si accoutumé qu'il fût à la mort, il se sentit mal. Ravalant sa bile, endurecissant son cœur, il s'agenouilla auprès du défunt.

Celui-ci était un homme aux traits anguleux, d'environ trente-cinq ans, petit, sec et musclé. Le feu, qui avait détruit nombre des rouleaux épars autour de lui, avait consumé un côté de son pagne, noirci et boursouflé la partie droite de son corps. Une lampe à huile, peut-être à l'origine de l'incendie, était brisée à ses pieds. On l'avait égorgé, et la blessure béait, sombre, effrayante. L'eau avait dilué la mare de sang autour de sa tête et de ses épaules. Bak supposait qu'il était inconscient quand le feu avait pris. Du moins, il l'espérait avec ferveur.

Amonked entra derrière lui et étouffa un cri.

— Le connaissais-tu ? lui demanda Bak.

— C'est Ouserhet.

L'intendant s'éclaircit la gorge avant de préciser :

— Un scribe de haut rang. Il devait officier en tant que prêtre tout au long de la fête d'Opet. Cette année, on lui avait confié la responsabilité de la redistribution des offrandes.

Durant cette cérémonie quotidienne, les offrandes de nourriture étaient réparties sous forme de rations supplémentaires entre tout le personnel du temple et quiconque le demandait. Pourquoi avait-on assassiné un homme qui occupait un poste important, certes, mais temporaire, et dont nul ne pouvait pâtir ?

— À mon avis, le tueur s'est approché derrière lui, un poignard à la main, et lui a tranché la gorge d'un geste précis. À peu près comme dans le cas du marchand hittite que nous avons découvert la semaine dernière.

Avec un sourire distrait, Bak accepta la cruche de bière offerte par le jeune garçon qui les avait guidés jusque-là, plus d'une heure auparavant. Celui-ci, les yeux agrandis par la curiosité, tout ému qu'on lui permette de se rendre utile, tendit une cruche à Amonked et une autre à Meri-amon. Prenant celle qui restait, il se laissa tomber sur le sol en terre battue, sous le portique qui ombrageait trois côtés de la cour. Après que le défunt eut été emporté à la Maison de Vie, l'enfant les avait conduits dans ce havre de paix, à l'intérieur d'un édifice qui

abritait les bureaux des fonctionnaires responsables des entrepôts.

— Tu crois que Marouwa et Ouserhet ont été assassinés par le même homme ? interrogea Amonked, sceptique, en poussant un tabouret bas afin de s’asseoir à l’ombre. Qu’auraient-ils eu en commun ?

— Je remarque qu’on les a assassinés de manière similaire, voilà tout. Affirmer qu’il existe un lien entre les deux serait un peu excessif.

— L’un a été brûlé, l’autre non, objecta le gardien des greniers d’Amon. Cela ne devrait-il pas suggérer qu’il y a deux meurtriers différents ?

— Si, probablement.

Bak appuya son épaule contre une colonne en bois sculpté, figurant un faisceau de papyrus.

— Dis-moi, Meri-amon, quelle tâche au juste te retenait dans le domaine sacré ?

Le jeune prêtre s’assit par terre près d’Amonked. Ses yeux revenaient sans cesse sur le portail, par lequel on apercevait, dans la ruelle, des passants pressés d’aller voir la procession. Son désir de les suivre était manifeste.

— Je distribue aux officiants tout ce qui est nécessaire à l’accomplissement des rites sacrés : encensoirs, vases pour l’eau lustrale, huiles aromatiques... C’est une fonction que je remplis non seulement pendant la Belle Fête d’Opet, mais aussi durant les rituels quotidiens et les diverses autres célébrations, précisa-t-il, rayonnant de fierté.

— Un poste de confiance, approuva Amonked.

Le jeune homme esquissa un sourire.

— Je remercie chaque jour le dieu Thot de m’avoir aidé à être zélé dans mes études et à apprendre très tôt la lecture et l’écriture.

Les feuilles frissonnèrent dans le grand sycomore, au centre de la cour, et Bak remarqua un petit singe gris qui se balançait en haut des branches.

— Ainsi, tu ne sers pas Amon de manière occasionnelle, mais tu gagnes ton pain au sein même du domaine sacré.

— Oui, lieutenant. Et j'y habite aussi. Je partage mon logis avec plusieurs autres prêtres qui, comme moi, sont encore célibataires.

Bak regarda Amonked, pensant lui laisser la parole, mais l'intendant d'Amon l'encouragea à continuer d'un hochement de tête.

— Parle-moi des hommes qui t'ont aidé à maîtriser l'incendie. Pourquoi se trouvaient-ils ici ?

— La plupart étaient des passants qui se rendaient à la procession. Les trois gardes étaient de faction. Ce n'est pas de chance, d'être obligés de rester alors que leurs camarades sont libres de s'amuser, compatit-il avec un léger sourire.

Bak avait l'impression de pêcher en eaux troubles et d'enfoncer son harpon à l'aveuglette.

— La pièce où l'on a trouvé Ouserhet... À quoi servait-elle ?

— À l'archivage. Nous y conservons les rouleaux où sont consignées les activités relatives à ce groupe d'entrepôts. Chaque objet y est suivi, de sa livraison à sa sortie. Comme le veut ma tâche, j'inscris le détail de mes propres opérations. Mes inventaires sont classés ici. Du moins, se reprit le prêtre, ils l'étaient.

— La pièce a subi peu de dégâts, toutefois des quantités de papyrus gisent par terre. As-tu une idée du nombre de rapports qui ont été perdus ?

— J'ai remarqué quinze ou vingt espaces vides sur les étagères, et quelques jarres cassées. Elles devaient contenir un nombre important de rouleaux, toutefois, grâce à Amon, dans leur immense majorité ils ont été sauvés.

Amonked rompit son silence :

— Connaissais-tu bien Ouserhet ?

— Non, intendant, pas du tout. Je le voyais parfois et je connaissais son nom, cependant j'ignorais qu'il était responsable de la redistribution des offrandes.

Amonked parut dubitatif.

— N'est-ce pas toi qui fournis les ustensiles et l'encens requis pour cette cérémonie ?

— Si, convint Meri-amon, visiblement embarrassé. Néanmoins c'est à Ptahmès, l'assistant du grand prêtre, que j'ai

affaire, et non à l'officiant. Je n'avais nul besoin de savoir de qui il s'agissait.

— Voilà un garçon singulièrement peu curieux ! commenta plus tard Amonked tandis qu'ils regardaient le prêtre s'éloigner d'un pas pressé.

Bak et Amonked sortirent dans la cour en calcaire située devant la porte majestueuse du pylône. La queue du cortège était passée, laissant l'allée processionnelle vide et silencieuse. Les bannières frémissaient paresseusement sur leurs hampes. Une légère senteur fleurie montait d'une petite flaque d'huile répandue à terre.

Bâtie une quinzaine d'années auparavant par Aakheperenrê Touthmosis<sup>9</sup>, défunt époux d'Hatchepsout et père de Menkheperê Touthmosis, la cour renfermait deux petites chapelles blanches. Au centre de chacune, un socle de pierre supportait une statue de Min, dieu de la fertilité souvent associé à Amon. L'une avait été construite maintes générations plus tôt par Kheperkarê Senousret<sup>10</sup>, l'autre il y avait à peine cinquante ans, par Djeserkarê Amenhotep<sup>11</sup>, grand-père d'Hatchepsout.

— A-t-on mis le feu aux rouleaux afin de brûler le corps ? demanda Bak, réfléchissant tout haut. Ou bien voulait-on détruire des informations ? Mais peut-être le tueur – voire Ouserhet lui-même – a-t-il trébuché sur la lampe à huile, déclenchant l'incendie...

Il n'attendait pas de réponse et n'en reçut aucune. Au bout de quelques instants, Amonked déclara d'un air grave :

— Je n'avais jamais fait sa connaissance. Je l'avais simplement vu de loin, à plusieurs reprises. Mais selon Hapouseneb, le grand prêtre, il était très compétent. Un véritable expert, capable de régler les situations les plus délicates.

— Pas assez, toutefois, semble-t-il.

---

<sup>9</sup> Touthmosis II (*N.d.T.*)

<sup>10</sup> Sésostris I<sup>er</sup>. (*N.d.T.*)

<sup>11</sup> Aménophis I<sup>er</sup>. (*N.d.T.*)



Ignorant ce léger sarcasme, Amonked s'adossa contre la balustrade de l'envolée de marches qui donnait accès à la plus ancienne des chapelles.

— Par malheur, je ne t'ai pas tout dit lorsque nous bavardions, ce matin. J'avais reçu un message troublant de la part d'Ouserhet et je comptais te demander de m'accompagner auprès de lui. Hélas, avec cette procession qui occupe la première place dans tous les esprits, je n'ai vu aucun besoin de me hâter.

— Tu ne l'avais jamais rencontré, et pourtant il t'a écrit ? interrogea Bak, le regard pénétrant.

— Hapouseneb doit assumer de nombreuses tâches tout au long de la Belle Fête d'Opet. Par conséquent, la plupart du temps il ne sera pas disponible. Il avait confié une mission particulière à Ouserhet et m'avait demandé de le recevoir en cas d'urgence. J'ai accepté, puis je n'y ai plus pensé. À mon vif regret, depuis qu'on l'a trouvé mort.

Bak s'appuya contre le muret extérieur du bel édifice symétrique, indifférent aux splendides bas-reliefs représentant l'ancien roi et le dieu Min. Les couleurs, quoique un peu altérées, étaient encore assez vibrantes pour enchanter l'œil et alléger le cœur d'un homme beaucoup moins préoccupé que lui.

— Quelle était la teneur de ce message ?

Amonked poussa un soupir de tristesse.

— Il était bref et direct, et ne fait qu'accroître le mystère. Ouserhet disait avoir découvert des faits abominables et requerrait un entretien privé avant ce soir.

— C'est tout ?

— Oui.

Amonked se leva et indiqua d'un signe qu'ils devaient partir.

— J'ai le sentiment d'avoir failli envers Hapouseneb, or je déteste manquer à ma promesse.

Il s'interrompit, et n'ajouta qu'à contrecœur :

— J'hésite à te le demander car, comme tout le monde, tu attends la fête avec impatience. Mais je souhaite que tu découvres à quels faits le message faisait allusion, et que tu arrêtes le meurtrier d'Ouserhet. Tu devras y parvenir avant la

fin de la fête et le retour d'Amon à Ipet-isout, car alors il te faudra poursuivre ton voyage vers Mennoufer.

### 3

— Le prêtre l'a dit : la plupart allaient sortir de l'enceinte sacrée. Tous se pressaient pour ne pas manquer le début de la procession.

Le plus âgé des gardes, Tetynefer, jeta un coup d'œil à ses deux camarades, qui acquiescèrent.

— Comme nous, ils ont entendu ses cris et sont accourus. On n'a pas perdu de temps à discuter. Il fallait éteindre le feu.

Bak regarda le mur qui encerclait un large orifice taillé dans le sol. À l'intérieur, un escalier en spirale descendait jusqu'à une plate-forme, autour du conduit étroit où l'on tirait de l'eau.

— Je vois que le puits est tout près. Néanmoins, il faut disposer d'une grande quantité d'eau pour venir à bout d'un feu, et vite la faire passer.

— Tu as saisi tout le problème, dit Tetynefer avec respect. On n'était pas assez pour former une chaîne.

Un jeune garde, grand et solide, qui parlait avec l'accent du Nord, précisa en souriant :

— Tetynefer m'a envoyé chercher quelque chose pour étouffer les flammes. Amon m'a été propice : j'ai tout de suite trouvé un manteau de laine.

— J'ai emmené les autres au puits, reprit Tetynefer. Le temps qu'on revienne avec des jarres pleines, il avait écarté tous les rouleaux qui se consumaient et éteint ceux que les flammes commençaient à attaquer.

Il montra, d'un geste empreint de fierté, les sandales du jeune homme, noircies et en partie calcinées. Une brûlure rouge marquait l'extérieur de sa cheville droite.

— Regarde ses pieds ! Ce garçon n'a pas le moindre bon sens, mais il possède le courage d'un lion.

S'efforçant sans succès de prendre un air modeste, le jeune garde ajouta :

— Dès qu'ils ont apporté l'eau, on a pu finir de maîtriser l'incendie.

— Ce n'est qu'ensuite qu'on s'est approchés du défunt, expliqua le troisième garde, plus trapu, qui posa son bouclier contre le mur et s'assit à côté, sur ses talons. On a vu son cou, et aussitôt on a dit au petit de prévenir le contrôleur des contrôleurs. Mais c'est toi qu'il a ramené, avec l'intendant d'Amon.

Bak prit place sur un banc en brique crue, ombragé par un bouquet de dattiers. Au-dessus de sa tête, le feuillage bruissait sous la brise, et le doux chant d'une huppe se faisait entendre.

— Beaucoup d'hommes auraient cédé leur plus beau pagne pour voir la procession, aussi je présume qu'on vous a donné l'ordre de rester.

— Oui, mon lieutenant, confirma Tetynefer en s'accroupissant dans l'herbe embroussaillée. Moi, j'ai vu assez de processions pour l'éternité entière, et ces deux-là ont grandi à Ouaset. Notre sergent a préféré fournir à des nouveaux dans la capitale l'occasion d'admirer le spectacle.

Le garde trapu, qui dessinait machinalement dans la poussière, releva la tête pour préciser :

— Il a promis de nous poster dans la cour antérieure d'Ipet-isout quand Amon reviendra de sa demeure du Sud. Nous verrons de près les divinités et nos souverains, mieux encore que depuis l'allée processionnelle.

« Un arrangement équitable », convint Bak en son for intérieur.

— Amonked et moi n'avons vu aucune sentinelle aux portes. Ne sont-elles pas gardées ?

— Si, mon lieutenant. Du moins, en principe, répondit le jeune garde, qui s'adossa contre le mur du puits en plantant avec vigueur sa lance dans le sol. Nous avons pour mission de surveiller les portes, mais, en même temps, de patrouiller dans les rues de ce secteur afin d'empêcher toute intrusion.

Son compagnon trapu hocha la tête.

— Avec ce monde qui afflue de partout, on ne sait jamais ! Certains pourraient être tentés d'explorer le domaine d'Amon, par simple curiosité.

— Ou de s'emparer d'un objet de valeur, ajouta Tetynefer.

Bak n'était pas spécialement surpris par cette nonchalance dans l'organisation de la garde. Qui aurait osé offenser le plus grand des dieux ?

— L'un d'entre vous aurait-il vu Ouserhet arriver, par hasard ?

— Moi ! s'exclama Tetynefer. Il semblait venir du sanctuaire. Il y avait beaucoup de mouvement dans le coin, et je ne l'aurais pas remarqué s'il n'avait trébuché sur un chien aveugle, qui s'allonge là tous les matins pour réchauffer ses vieux os. Ouserhet en a eu tant de peine qu'il m'a confié un jeton à échanger contre de la viande pour le chien. Après, il est entré dans l'entrepôt où Meri-amon l'a découvert.

— Et tu es aussitôt allé chercher la viande ? demanda Bak.

— Je n'en ai pas eu le temps.

Tetynefer plissa les yeux, craignant que Bak ne s'interroge sur son honnêteté plutôt que sur ses faits et gestes.

— N'aie pas d'inquiétude, lieutenant. Je n'irais pas voler la nourriture d'un chien.

L'officier le rassura d'un sourire.

— Donc, aucun de vous trois n'a quitté ce secteur après l'arrivée d'Ouserhet ?

— Non, lieutenant, dirent-ils à l'unisson.

— Une fois qu'il est entré dans l'entrepôt, combien de temps s'est écoulé avant que Meri-amon ne sente la fumée ?

— Une demi-heure. Je t'ai raconté tout de suite l'histoire du jeton, dit-il au jeune garde. Une demi-heure, c'est une estimation exacte, à ton avis ?

Le garde trapu acquiesça ; l'autre parut dubitatif.

— Plutôt une heure, je dirais.

— Avez-vous remarqué si des inconnus rôdaient par ici ?

Les trois gardes s'esclaffèrent.

— Un homme sur quatre, ou même un sur trois, nous était inconnu, expliqua le plus grand. Pendant cette période d'effervescence, les prêtres ordinaires ont besoin de nombreux assistants.

Le pépiement des oiseaux résonnait dans le silence de l'enceinte sacrée. Bak imagina l'animation qui devait y régner si

peu de temps auparavant La demeure du dieu et les nombreux bâtiments serrés tout autour, qui formaient une cité intérieure, avaient été fourmillants d'activité. Puis la foule avait disparu, laissant les rues et les ruelles désertes, les édifices vides, les rouleaux et les récipients sacrés abandonnés. Le tueur avait pu frapper n'importe quand, mais le moment le plus propice aurait été les derniers instants de confusion où chacun se préparait à partir, trop affairé et trop pressé pour remarquer quoi que ce soit.

— Il n'est pas mort ! Ce n'est pas possible !

— Je suis navré, dame Achayet, mais tu dois me croire. Son *ka*<sup>12</sup> s'est envolé vers le monde souterrain.

De tous les devoirs nombreux et variés qui incombaient à Bak en tant qu'officier de police, celui qu'il détestait le plus était d'informer les familles de la disparition d'un être cher.

La femme, menue et fragile, s'agenouilla pour enlacer les trois jeunes enfants qui s'accrochaient à sa jupe et les serrer contre elle.

— Nous l'attendons. Il va arriver d'un instant à l'autre pour nous emmener à Ipet-resyt voir la fin de la procession.

— Dame Achayet...

Elle lâcha les enfants et les envoya vers le fond de la maison, d'une tape affectueuse sur le postérieur nu du plus grand. Elle adressa à Bak un sourire lumineux.

— À quoi est-ce que je pense, à te laisser debout sur le seuil ? Entre ! Autant que tu t'installas confortablement pour attendre mon époux.

Regrettant de ne pouvoir s'enfuir à toutes jambes, Bak traversa derrière elle la première pièce, encombrée par la paille destinée à l'âne de la famille, de grosses gargoulettes et des jarres pour conserver des aliments, des fuseaux et un métier à tisser vertical, et, enfin, quatre canards nichés sur de grands plats. Dans la salle principale, le plafond haut était soutenu par

---

12 Le double spirituel qui poursuit dans la tombe la vie menée sur terre. (*N.d.T.*)

un pilier rouge, et les murs percés de fenêtres qui versaient une lumière généreuse. Deux tabourets, un coffre en jonc tressé et une petite table occupaient l'espace avec l'estrade, en brique crue, où toute la famille s'asseyait dans la journée et où, la nuit venue, couchaient les adultes.

— Prends le tabouret de mon mari, lieutenant. Aimerais-tu une bière, pour tromper l'attente ?

— Dame Achayet, dit-il en la saisissant par les bras pour la tourner vers lui. Je regrette de devoir être aussi dur, mais tu ne me laisses guère le choix. Ton époux n'est plus. Il a été assassiné, tôt ce matin, dans un entrepôt de l'enceinte sacrée.

— Non !

Les yeux d'Achayet rencontrèrent les siens, une prière se forma sur son visage.

— Non, répéta-t-elle avec moins d'assurance, sa conviction faiblissant.

— Ton mari est mort.

Il la tenait fort, l'obligeant à lui accorder son attention entière.

— Crois-moi. Désormais, il te faudra endosser seule la responsabilité de ton foyer, de tes enfants. Pour eux, tu dois te montrer courageuse.

Une expression d'horreur, d'indicible douleur, assombrit son visage tel un nuage. Elle se dégagea d'un geste brusque et, chancelante, passa dans la pièce suivante, puis dans la petite cuisine au toit léger, fait de branches et de paille. Elle se laissa tomber sur le sol en terre battue et éclata en sanglots. Les enfants se rassemblèrent autour d'elle, l'air perdu. Bak posa l'un des tabourets à un endroit d'où il pourrait la voir pour s'assurer qu'elle ne commettait pas d'imprudences, et s'assit patiemment.

Après ce qui lui parut une éternité, et sans doute plus encore aux yeux d'un enfant, la benjamine, une petite d'à peine deux ans, commença à geindre. L'aîné, qui n'avait pas plus de quatre ans, contempla sa mère avec espoir. La voyant sans réaction, il entoura sa petite sœur de ses bras et tenta de l'apaiser. Livré à lui-même, le cadet se jeta sur sa mère et la tapa timidement pour tenter d'attirer son attention.

Elle dressa la tête, vit le chagrin et l'incompréhension de ses enfants. Enfin elle rassembla son courage, essuya ses larmes du revers de la main et les réconforta d'une voix douce. Ils retournèrent à leurs jeux. Seulement alors, elle laissa échapper un long soupir entrecoupé de sanglots. Puis elle se leva et prit deux cruches d'un panier. Après les avoir débouchées, elle rentra dans la pièce où le policier était assis.

— Qui a tué mon mari ? demanda-t-elle.

— Nous ne le savons pas encore, répondit Bak, voyant la colère monter en elle, substitut à la douleur. J'ai promis à Amonked, intendant d'Amon, d'arrêter ce criminel – et je tiendrai parole.

Elle lui tendit une cruche et s'assit sur l'estrade. Ses yeux rouges et bouffis faisaient ressortir la pâleur de son visage, dur et déterminé.

— Ouserhet était un homme bon, lieutenant, et un père dévoué. Je veux que celui qui l'a tué paie de sa propre vie.

— Sais-tu qui aurait pu souhaiter sa mort ?

— Je te l'ai dit, il était bon. Il ne se connaissait pas d'ennemis.

Bak but une gorgée de bière, plus douce et plus lisse que la plupart des breuvages faits maison. Cette femme s'illusionnait si elle croyait que son époux n'avait pas d'ennemis. La triste fin d'Ouserhet le prouvait.

— Je sais qu'il avait le grand prêtre pour supérieur direct. Quelles étaient au juste ses attributions ?

— Il parlait peu de son travail. Et, chaque fois, il me faisait jurer de ne rien répéter. Il faudra poser la question à Hapouseneb.

— À cet instant, Hapouseneb se rend à Ipet-resyt avec la procession. Il dirigera les rites pendant le reste de cette journée, puis pendant dix autres encore. Si vif que soit mon désir de lui parler, cela me sera impossible.

Elle regardait fixement ses doigts, crispés autour de la cruche de bière.

— Pour retrouver le meurtrier d'Ouserhet, je dois commencer sans retard. Ou bien onze jours n'y suffiront pas.

— J'ai juré...



Il se pencha vers elle, concentrant toute sa force de persuasion.

— Dame Achayet, ton époux était chargé de la redistribution des offrandes durant la Belle Fête d'Opet. Pour se voir confier une tâche aussi éminente, lors d'une occasion de cette envergure, il assumait forcément de hautes responsabilités.

Le silence se prolongea, puis soudain :

— Il était inspecteur des comptes.

— Inspecteur des comptes ?

Elle hocha la tête.

— Le grand prêtre Hapouseneb l'envoyait dans les entrepôts d'Amon à travers tout Kemet. Il lui avait assigné un scribe et quatre assistants, tous dépendants du sanctuaire. Sa tâche, comme celle de Tati, le scribe, consistait à vérifier si les inventaires concordaient avec les articles entreposés. Les quatre autres manipulaient ou portaient les objets lourds, exécutaient diverses courses et, au besoin, veillaient à ce que personne ne les gêne dans l'accomplissement de leur devoir.

Bak siffla tout bas.

— De hautes responsabilités, en effet...

« De celles qui sont aptes à susciter des ennemis », acheva-t-il en son for intérieur.

— Oui, dit-elle si bas qu'il l'entendit à peine.

— Ses dernières missions l'avaient donc ramené ici, dans la capitale du Sud ?

— Oui. Il était à Ouaset depuis près d'un mois. Nous nous réjouissions de l'avoir à la maison...

Elle se força à lui adresser un pâle sourire qui, bien que courageux, ne faisait guère illusion.

— Son comportement avait-il changé ces derniers temps ? Comme s'il avait eu un différend avec un prêtre ou un scribe, furieux de son intrusion ? Ou comme s'il avait découvert une fraude ?

— Oui, il était préoccupé, ces jours-ci.

Le cœur de Bak bondit d'espoir et d'impatience.

— Il ne voulait pas en parler, poursuivit-elle, mais je le sentais distrait la plupart du temps. Quand j'essayais de lui changer les

idées, il devenait irritable. Et même irascible avec les enfants. Ce n'était pas du tout son habitude.

Elle se mordit la lèvre et répéta d'une voix tremblante :

— C'était un homme bon, lieutenant. Gentil et digne. Qui aurait voulu le tuer ?

Bak sentit qu'il devait partir très vite, lui accorder le droit de pleurer à l'abri des regards indiscrets.

— Lui arrivait-il de ramener des rapports à la maison ?

— Non, répondit-elle, essuyant à la hâte ses yeux noyés de larmes. Comme tu le vois, nous disposons d'assez peu de place. Nous aurions été trop encombrés.

— Où les conservait-il ?

— Le grand prêtre lui avait attribué un petit bâtiment non loin du temple d'Amon, mais hors du domaine sacré. Hapouseneb souhaitait l'écarter de tous ceux qui auraient pu chercher à l'influencer. Ptahmès, son assistant, saura t'indiquer où il se trouve.

— Tout le monde est parti, mon lieutenant.

Le garde, d'un âge avancé et doté d'une énorme crinière de cheveux blancs, surveillait le vaste bâtiment qui encadrait la cour où ils se tenaient. C'était là que le grand prêtre et son personnel exécutaient leurs besognes administratives. À cet instant, le garde dévisageait Bak comme si celui-ci n'avait pas toute sa raison.

— Tu sais tout de même que personne, dans l'enceinte sacrée, ne manquerait la procession à moins d'y être obligé.

— Je sais que si nombre de prêtres escortent Amon jusqu'au sanctuaire sud, répliqua Bak, contenant son irritation, beaucoup d'autres s'attardent afin de se purifier et de se vêtir. Une grande partie de leurs préparatifs a lieu ici, après quoi ils sont libres de s'en aller.

— Mon lieutenant, contrairement à l'opinion courante, les prêtres ne sont pas un ramassis de fainéants. La plupart travaillent de l'aube au crépuscule, et leur tâche ne finit jamais.

À voir le vieillard si hautain, Bak se demanda s'il n'avait pas jadis été prêtre.

— Et Ptahmès ? Déploie-t-il le même zèle, ou le trouverai-je parmi les badauds ?

Le garde pinça les lèvres d'un air de réprobation.

— Il ne pourra pas te parler aujourd'hui. Il est à Ipet-resyt, où il prépare l'organisation des rites de ces dix prochains jours.

Bak renonça. Personne n'étant disponible, il n'avait d'autre choix que d'oublier l'enquête pour le reste de la journée et de profiter lui aussi des festivités.

Bak arriva près de l'allée processionnelle, devant le premier sanctuaire de la barque sacrée où il avait quitté ses Medjai. Comme il fallait s'y attendre, l'endroit était désert. Ses hommes étaient partis. Les divinités et les corégentes étaient passés depuis longtemps, escortés par les prêtres et les dignitaires, les danseurs, les acrobates et les chanteuses. Les spectateurs s'étaient dispersés. Beaucoup avaient suivi le cortège jusqu'à Ipet-resyt. De rares personnes étaient rentrées chez elles, mais la plupart s'étaient mises en quête de bière et de bon temps. On avait remonté les baraques plus loin sur le parcours. Les soldats s'étaient joints à la foule, enfin libres de se distraire.

Des feuilles bruissaient sur le chemin tapissé de calcaire, poussées par la brise sporadique. Bak avait oublié à quel point l'allée processionnelle semblait abandonnée quand tout le monde s'en était allé. Il jeta un coup d'œil vers Rê, qui avait déjà parcouru les trois quarts de sa course dans la voûte céleste. Pas étonnant qu'il se sente le ventre creux ! Maintenant, les vendeurs de nourriture s'étaient sans doute installés près d'Ipet-resyt. Soit à plus d'un quart d'heure de là en marchant vite.

D'un pas vif, il se dirigea vers le sud. Au début, il eut le chemin pour lui seul, puis les passants se firent plus nombreux. À de rares exceptions près, tous avançaient vers Ipet-resyt. Certains se hâtaient, d'autres prenaient leur temps, seuls ou en groupes qui bavardaient et riaient. Les dévots conservaient une attitude grave, quelques-uns semblaient encore sous le coup de l'émotion, mais, en général, l'humeur était à la fête. Indulgents, les policiers et les soldats de faction ne réprimaient que les infractions les plus graves.

À mi-chemin, Bak reconnut deux silhouettes familières venant du sud : son scribe Hori et Kasaya, le plus jeune de ses Medjai. Il agita la main. Tout heureux, ils se hâtèrent de le rejoindre.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous deux ? Déjà fatigués des réjouissances ?

— On te cherchait, lieutenant ! expliqua Hori, qui se mit à marcher à côté de lui.

Ravi par la fête, le jeune scribe aux joues rondes dansait presque sur le chemin.

— Où sont nos hommes ?

Kasaya, qui avait pris place de l'autre côté de Bak, ajusta son bouclier plus confortablement et posa sa lance sur son épaule d'un air fort peu martial.

— Dès que la procession s'est éloignée de la première halte, Imsiba est parti avec son épouse. Il a confié le commandement à Pachenouro et nous a suggéré de rester ensemble. Nous avons suivi la procession, en espérant que tu nous rattraperais.

— Quand Amon s'est installé sur le quatrième reposoir, enchaîna le scribe, nous avons vu Amonked se glisser parmi les nobles, mais tu n'étais pas avec lui. Pendant un temps interminable, nous n'avons pu l'approcher.

Hori aperçut une jolie fille à l'ombre d'un sycomore, entourée des siens, et la dévora des yeux. Kasaya le remarqua et adressa un clin d'œil à Bak. La jeune fille tourna la tête vers les trois hommes et Hori regarda aussitôt ailleurs, rouge jusqu'aux oreilles.

— Au septième arrêt, Pachenouro a enfin réussi à l'aborder pour lui demander où tu étais. Il nous a expliqué qu'un meurtre avait été commis, que tu étais resté pour mener l'enquête et que nous te trouverions probablement dans l'enceinte sacrée.

— Alors, on a décidé d'aller voir, conclut Kasaya.

À moitié tourné vers Bak, le scribe avançait d'un pas sautillant, la fille oubliée.

— Vas-tu nous donner des détails au sujet du mort, lieutenant ? Qui était-ce ? Que faisait-il dans le domaine sacré ? Était-il...

Amusé, Bak leva la main pour réclamer le silence. Pendant qu'il relatait tout ce qu'il avait vu et entendu, ils continuèrent rapidement leur route. La foule devint plus dense, les conversations et les rires plus sonores, plus impatients. Rare était l'occasion de voir les souverains s'agenouiller devant Amon et montrer leur adoration par des fumigations d'encens et des offrandes de nourriture. Mais, en ce début de la Belle Fête d'Opet, tous ceux qui parviendraient à s'approcher seraient témoins de leurs marques de soumission envers leur père divin.

Bak conservait un souvenir aigu de la première fois qu'il avait assisté au rite des offrandes – et de la déception qu'il avait ressentie. Sous le règne d'Aakheperenrê Touthmosis, la cérémonie était moins solennelle et beaucoup moins grandiose. Bak avait alors une dizaine d'années ; il était trop grand pour s'asseoir sur les épaules de son père. Celui-ci s'était mis à genoux afin qu'il puisse grimper sur sa cuisse et voir par-dessus la multitude de têtes. Amon se dissimulait dans sa châsse dorée, le roi, à genoux, restait caché par la foule. Bak n'avait rien vu.

— Qui l'a assassiné, à ton avis ? interrogea Hori.

— Comment veux-tu que le lieutenant Bak le sache ? se moqua Kasaya. Il n'a encore rencontré aucun suspect digne de ce nom.

— Si : l'épouse d'Ouserhet.

— Pourquoi l'aurait-elle tué dans l'enceinte sacrée ? Ça aurait été beaucoup plus facile chez elle !

Bak aperçut Meri-amon devant eux, à l'ombre d'une palmeraie qui dominait le sixième reposoir de la barque. Le jeune prêtre regardait de tous côtés ; il devisageait les gens qui circulaient le long de l'allée, scrutait les passages qui débouchaient près du sanctuaire. Il avait paru très impatient de quitter le domaine sacré, et pourtant il était là. À l'évidence, il attendait quelqu'un. Une femme, peut-être ?

Hori répliqua d'un ton dédaigneux au jeune Medjai :

— Elle ne voulait pas attirer l'attention. Or elle aurait été la première suspecte si elle lui avait tranché la gorge pendant qu'il dormait sur sa natte.

— Lui trancher la gorge ! se récria Kasaya en secouant la tête. Une femme, faire ça à un homme ? Impossible !

Bak gémit intérieurement. Ces deux-là ne cessaient de se chamailler. Par bonheur, aucun ne prenait les réflexions de l'autre au sérieux et leur amitié demeurerait solide.

— Qui sait, sous le coup de la colère ? L'épouse d'Ouserhet est-elle grande et vigoureuse, lieutenant ? voulut savoir Hori, se tournant vers Bak.

— Non, toute petite et frêle. Je suppose qu'elle aurait pu le tuer dans le feu de la colère, mais j'en doute.

Bak sentait la sueur couler sur sa poitrine ; il avait la bouche sèche et l'estomac vide. Préférant ne pas y penser, il réfléchit à sa conversation avec Achayet.

— Elle était bouleversée par la nouvelle, et je n'ai perçu aucune hypocrisie dans ses larmes. Quand elle s'est reprise, elle a cédé à la fureur – et cela non plus ne semblait pas feint. Non, conclut-il, ce n'est pas elle qui l'a tué, j'en ai la conviction.

— Et le prêtre Meri-amon ? suggéra Hori sans se douter qu'ils approchaient de celui dont il parlait.

Le regard de Bak se posa sur le jeune prêtre, qui avait quitté la palmeraie et remontait d'un pas déterminé vers Ipet-resyt.

— Peut-être, mais pour quel motif ? Jour après jour, il ne fait que donner et reprendre les objets nécessaires au culte.

— Quel motif aurait-on pu avoir de le tuer ? interrogea Kasaya.

— Ouserhet était inspecteur des comptes, expliqua Hori, condescendant. Ces gens-là se font des ennemis.

— Mais bien sûr, à l'intérieur du domaine sacré ! ironisa Kasaya.

— Les prêtres ne sont pas différents des autres. Il leur arrive de se laisser tenter par la richesse, d'être séduits par une jolie femme. Ils peuvent ressentir de la rancœur et de la colère. Un inspecteur des comptes... Eh bien, moi, c'est sûr que je n'aurais pas apprécié que quelqu'un mette son nez dans mes rapports !

Devant eux, Meri-amon contournait un large groupe formé par une même famille, et Bak le perdit de vue.

— Le crime a-t-il été commis sous l'effet de la colère, chef ? demanda le jeune Medjai.

Bak leva son bâton de commandement en réponse au salut de quatre soldats qu'ils croisaient.

— L'examen des documents partiellement brûlés nous donnera peut-être une idée de la mission qui l'occupait. Si un mobile apparaît, c'est que la colère n'entre pas en ligne de compte.

Hori n'avait pas besoin qu'on lui précise qui se chargerait de les examiner.

— Quand dois-je commencer, lieutenant ?

— Demain, à l'aube. J'ai scellé la pièce, mais recommandé aux gardes de t'y laisser entrer.

Bak s'approcha du bord de l'allée, le scribe et le Medjai sur ses talons. Quand ils eurent contourné la famille nombreuse et furent à nouveau assez proches pour se parler, il reprit :

— Je veux que tu répartisses les rouleaux en trois catégories : ceux qui sont devenus indéchiffrables, ceux en partie brûlés, et ceux que tu trouveras intacts.

Meri-amon était de nouveau en vue. Il marchait vite. Bak, sa curiosité en éveil, hâta le pas lui aussi.

— Et moi, chef ? s'enquit Kasaya.

Lisant sur ses traits l'espoir de se rendre utile, Bak lui confia la seule mission à laquelle il put penser.

— Tu monteras la garde. Veille à ce que personne n'entre dans la pièce et ne dérange Hori.

Le Medjai hocha la tête, satisfait, tout en sachant sans doute que cette tâche n'était pas indispensable.

— Pendant que tu classeras les documents, continua Bak, je vais me mettre en quête du scribe d'Ouserhet. Avec de la chance et un peu d'aide d'Amon, il saura ce que cherchait l'inspecteur et pourra même désigner le coupable.

Meri-amon s'approcha d'un homme aux cheveux roux frisés. Un court moment, ils marchèrent côte à côte.

Bak n'aurait su dire s'ils se parlaient, mais une impression indéfinissable lui disait que oui, et il aurait juré que le prêtre avait remis quelque chose à l'autre avant d'accélérer l'allure.

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? demanda Hori.

— Pas grand-chose. Il n'y a personne dans le domaine sacré, hormis une poignée de gardes. Vous êtes libres de profiter des festivités.

À voir le regard complice échangé entre les deux jeunes gens, ils n'étaient pas fâchés d'avoir quartier libre.

— Et toi, chef, où vas-tu ? demanda Kasaya.

— J'espère trouver Amonked à Ipet-resyt. Il voudra écouter mon rapport.

Meri-amon se fondit dans la foule. L'homme aux cheveux roux quitta l'allée processionnelle pour s'engager dans un passage. Il s'arrêta à l'ombre d'un édifice en brique enduit de plâtre et examina un objet dans sa main. Puis il le laissa tomber, l'écrasa sous son pied, après quoi il s'éloigna très vite et disparut entre des petites maisons décrépites.

Plus curieux que jamais, Bak s'engouffra à son tour dans le passage. Par terre, il découvrit des fragments de poterie grise. S'accroupissant, il ramassa quelques morceaux. On y distinguait des inscriptions – un message détruit.

— Qu'est-ce qui se passe, lieutenant ? demanda Hori, intrigué, en regardant les fragments.

Bak haussa les épaules.

— J'ai cru voir le prêtre Meri-amon transmettre quelque chose à un homme. Je me demandais ce que c'était, voilà tout.

— Un message ?

Bak avait regagné l'entrée de la ruelle et scrutait l'allée processionnelle. Meri-amon s'était évanoui dans la foule.

— Je compte bien lui poser la question à la première occasion.



## 4

Bak, Hori et Kasaya dépassèrent le dernier sanctuaire de la barque sacrée et s'arrêtèrent au bout de l'allée processionnelle afin de contempler la foule en contrebas. Pour eux qui avaient vécu sur la frontière sud, où la population était rare vu la difficulté d'arracher à la terre une maigre subsistance, le nombre immense d'individus rassemblés en ce seul lieu était sidérant.

— J'ai grandi de l'autre côté du fleuve et j'ai souvent assisté à cette fête, confia Hori, pourtant je n'avais jamais rien vu de tel. Chaque année, on dénombre plus de visiteurs venus de très loin, et chaque année la procession gagne en appareil.

— Et toutes ces merveilles qui s'offrent à nous ! s'extasia Kasaya. La nourriture, les acrobates, les musiciens...

Il perdit le fil de ses idées, distrait par une jeune passante au charme sensuel. Bak sourit.

— Je suis affamé. Pas vous ?

— Non, répondit Hori. Nous avons mangé il y a moins d'une heure.

Chassant de ses pensées la mort et le devoir, Bak les précéda dans la grande cour antérieure. Au fond se dressait la porte principale, percée dans la haute muraille de brique qui ceignait le sanctuaire sud et ses dépendances. La procession avait déjà pénétré dans le domaine sacré, mais la cour fourmillait de monde. Dans un brouhaha de conversations et de rires, on se pressait autour des échoppes rudimentaires pour acheter selon sa fantaisie ou pour admirer des numéros d'animaux dressés et de singes malicieux, des concours de tir à l'arc, des luttes au bâton ou à mains nues. Kemet partageait ces réjouissances avec des étrangers souriants – à la peau foncée, venus du Sud profond, ou barbus et mystérieux, originaires du Nord. Les pauvres observaient les riches, béant devant leurs somptueux bijoux et leurs perruques ornées de bijoux. Les notables

détaillaient l'apparence de leurs pairs avec un intérêt aussi avide, quoique plus furtif. Des policiers et des soldats à l'œil exercé déambulaient, guettant les voleurs et les perturbateurs.

Attiré par un arôme de viande rôtie, Bak se fraya un chemin jusqu'à un foyer découvert, entouré de fumée, au-dessus duquel était suspendue la carcasse d'un agneau bien cuit. Il échangea les jetons de la garnison contre plusieurs morceaux, une miche de pain et, à une autre baraque, trois cruches de bière. Rejoignant Hori et Kasaya, il trouva un pan de muraille libre, près du fond de la cour, où s'asseoir et se restaurer. Les deux jeunes gens engloutirent la nourriture avec autant d'appétit que lui.

De là, ils observèrent l'activité alentour. Des enfants jouaient parmi les baraques et la foule en poussant des cris de joie stridents. Des chiens et des singes furetaient parmi les ordures jetées derrière les étals et de l'autre côté du mur, cherchant des restes de nourriture encore comestibles. Guidés par des palefreniers, des attelages splendides sortaient de l'enceinte sacrée, puis traversaient la multitude pour disparaître dans une rue latérale.

Le repas terminé, Bak grimpa sur le mur pour tenter d'apercevoir Amonked dans la cour. Il repéra ses Medjai dispersés çà et là devant divers spectacles, mais il ne put trouver le cousin d'Hatchepsout. Sans doute avait-il accompagné la procession dans le domaine sacré.

Les gens affluaient de toutes les directions. On montait des baraques supplémentaires, offrant d'innombrables tentations, pour accueillir la foule grandissante. De nouvelles troupes de danseurs, de musiciens, d'acrobates et de lutteurs se joignirent à la cohue. L'écho de cette liesse devait résonner d'un bout à l'autre de la cité.

Ayant donné congé à ses compagnons, Bak se mit en quête d'Amonked. À l'entrée de la muraille, un membre de la garde royale remarqua son bâton de commandement et le laissa passer. À l'intérieur aussi, la presse était intense. Une grande cour à ciel ouvert s'étendait jusqu'au vaste portique à colonnade érigé devant le sanctuaire. Les échoppes qui s'alignaient au pied des murailles proposaient des offrandes destinées aux dieux :

des montagnes de fruits et de légumes, du gibier et du bœuf, des cruches de vin, de bière, de miel, d'huiles aromatiques, des récipients d'or ou de bronze et des brassées de fleurs. Bak n'avait pas souvenir d'avoir déjà vu un tel déploiement d'abondance.

Plusieurs bœufs superbes se serraient dans un coin en mugissant, terrifiés par l'odeur de sang frais de leurs congénères, que des bouchers tuaient, saignaient et découpaient en sacrifice propitiatoire. Des relents de fumier, d'encens, de parfum et de sueur se mêlaient dans l'air lourd.

En contemplant la longue cour dans toute sa perspective, Bak revécut la première fois qu'il avait assisté à ce rituel, perché sur les hautes épaules de son père. Comme à présent, il avait aperçu l'or des barques divines au-dessus des têtes sans parvenir à voir les souverains. En dépit de lui-même, du fait qu'Hatchepsout l'eût exilé sur la frontière sud et que le jeune Touthmosis détînt peu de pouvoir, il ressentit une légère déception.

Il distingua Amonked non loin de la porte principale, avec le grand trésorier Djehouti et Pentou, le gouverneur de This. Auprès d'eux se trouvaient l'épouse de Pentou et sa sœur, un homme qui arborait le crâne ras des prêtres et un autre aux cheveux blancs ondulés qui se tenait raide comme un soldat. Excepté ces deux derniers, tous portaient des perruques et des bijoux somptueux, conformes à leur statut élevé.

Amonked remarqua Bak, adressa quelques mots à ses compagnons et vint à sa rencontre.

— Tu as du nouveau ?

— Rien d'intéressant, à mon grand regret, dit le policier, qui lui exposa alors ce qu'il avait appris. Peut-être en découvrirai-je plus demain, mais aujourd'hui tout autre effort serait futile.

— Étant donné les circonstances, tu as agi au mieux.

Amonked lui donna une petite claque sur l'épaule et ajouta en souriant :

— Maintenant, viens avec moi. J'ai cru comprendre que tu avais rencontré Pentou et Djehouti, il y a quelques jours. Il faut que vous fassiez plus ample connaissance !

Avant que Bak ait pu protester, Amonked l'entraîna par le bras vers le petit groupe. Certain que ces hauts personnages n'auraient gardé de lui qu'un vague souvenir, il fut surpris de l'accueil amical qu'ils lui réservèrent.

— Bien entendu, tu te souviens de mon épouse, Taharet, dit Pentou en prenant la main de la jeune femme élancée, à laquelle il sourit d'un air adorateur.

Elle inclina la tête et observa le lieutenant avec une franche curiosité. Il eut soudain la désagréable impression d'être un scarabée passant sur le sable, sous le regard vif d'un petit garçon tenant une cruche vide à la main.

Le gouverneur échangea avec elle un coup d'œil de connivence, et présenta l'autre jeune femme.

— Et tu te souviens de Meret, sa sœur cadette.

— Bien sûr, gouverneur, répondit Bak avec un peu d'embarras.

Les yeux de Meret pétillaient de malice, comme si elle comprenait la situation dans laquelle il se trouvait.

— Nous venions d'arriver à Ouaset et tu te trouvais sur le bateau amarré derrière le nôtre. Tu étais aux côtés d'un commandant de garnison venu du Sud, je crois.

— Le commandant Thouti, en effet.

— Lieutenant, voici Sitepehou, grand prêtre d'Inheret, continua Pentou en posant la main sur l'épaule de son compagnon. Il est pour moi un conseiller de toute confiance, aussi proche qu'un frère.

Bien découpé et le visage harmonieux, Sitepehou semblait avoir environ quarante ans. Une cicatrice boursouflée sur son épaule gauche témoignait qu'il avait fait carrière dans l'armée dans son jeune âge. Inheret, le dieu-chasseur, s'était identifié avec Chou, fils de Rê. Le principal siège de son culte se trouvait à This.

Le prêtre sourit, mais Pentou ne le laissa pas répondre à cette présentation et fit signe à l'homme à l'allure militaire d'approcher.

— Voici celui qui me seconde depuis toujours : Netermosé, dont la patience et la bonne volonté à m'aider dans toutes mes entreprises ne connaissent pas de limite.

Bak observa le secrétaire avec intérêt. Les traits ingrats, creusés de rides profondes, s'accordaient mal avec sa stature frêle et ses cheveux blancs. La plupart de ceux qui occupaient son genre de poste étaient beaucoup plus jeunes ; ils acceptaient des corvées et se pliaient aux caprices de leur maître dans l'unique espoir d'accéder un jour à une meilleure situation.

— Pourrait-on partir d'ici, mon bien-aimé ? demanda Taharet. La chaleur est suffocante et cette puanteur me rend malade.

Confus de ce rappel doux, mais clair, qu'il manquait de sollicitude envers elle, le gouverneur regarda autour d'eux comme s'il avait oublié le soleil ardent, la cohue, les mugissements du bétail et les odeurs nauséabondes.

— Pardonne-moi, ma chérie. Bien sûr, nous partons.

— J'espérais que nous serions tout près d'Ipet-resyt, où nous verrions Maakarê Hatchepsout et Menkheperê Touthmosis présenter leurs offrandes. Mais nous sommes si mal placés...

Elle regarda Amonked avec espoir.

— J'ai fait de mon mieux, mon amour, assura Pentou en lui prenant le bras pour l'accompagner vers la porte.

— Je regrette parfois que ton « mieux » ne soit pas plus efficace.

Amonked et Djehouti avaient le même air de réprobation. Meret, impassible, cachait ses sentiments. Sitepehou et Netermosé évitaient de se regarder, comme embarrassés par la faiblesse du gouverneur.

Hors de l'enceinte sacrée, le secrétaire leur ouvrit la voie dans la cour noire de monde, jusqu'à un demi-cercle d'ombre prodigué par un sycomore dont les branches retombaient par-dessus le mur. Les travailleurs des champs qui s'y étaient installés se hâtèrent de partir dès qu'ils posèrent les yeux sur les nobles intrus. Ceux-ci purent alors jouir d'une relative tranquillité.

Taharet prit un carré de lin coincé sous un de ses bracelets et se tapota le front. Souriant à Amonked, elle lui dit :

— Notre demeure se trouve à deux pas, intendant. On peut même la distinguer d'ici. La maison avec les arbres en pot sur la

terrasse, précisa-t-elle en tendant un doigt gracieux vers une série de bâtiments mitoyens, à l'est d'Ipet-resyt.

— Charmante.

Bak réprima un sourire. La voix d'Amonked était restée aussi neutre que l'expression de Meret. Depuis son âge le plus tendre, il marchait dans les couloirs du pouvoir de la maison royale. Quand la diplomatie ou la dissimulation s'avéraient nécessaires, il en usait à la perfection. Comme à cet instant, où il détestait la femme, mais ne souhaitait pas se mettre mal avec l'époux trop épris.

— Ah, voici Pahourê, mon intendant ! se réjouit Pentou, à la vue d'un homme qui se pressait au sortir d'une ruelle ombragée entre deux blocs de bâtiments. Grâce à lui, notre installation temporaire à Ouaset a paru si facile que j'ai à peine remarqué le changement.

Plusieurs serviteurs et des servantes suivaient l'intendant. Pénétrant dans la cour par une entrée latérale, Pahourê se dirigea vers Pentou et son groupe, tandis que les autres se perdaient dans la foule, bien décidés à se divertir. La ceinture de son pagne à mi-mollets se tendait sur une bedaine naissante. Son large collier de perles soulignait la musculature de ses épaules et de ses bras. Bak estima qu'il allait sur ses trente-cinq ans.

Pentou le présenta, aussi profus dans ses éloges que pour Netermosé et Sitepehou. À l'instant où il s'arrêta pour reprendre haleine, Taharet soumit Pahourê à un flot de questions concernant l'organisation de la maison.

Sitepehou les contempla d'un air indéchiffrable, puis leur tourna le dos pour s'intéresser à Bak.

— Avant que tu ne nous retrouves dans l'enceinte sacrée, lieutenant, Amonked chantait tes louanges. Quelle vie aventureuse tu as menée sur la frontière sud ! Il paraît que ces tribus du désert sont parfois farouches.

— Bak est officier de police, et brillant de surcroît, assura Amonked avec la fierté d'un oncle vantant son neveu préféré. Sur la frontière, un officier de police doit d'abord et avant tout être un soldat.

— Il semble que tu aies toi aussi connu les champs de bataille, dit Bak, pensant détourner l'attention de lui.

Sitepehou effleura sa cicatrice et haussa les épaules.

— Une simple escarmouche, rien de plus. Cela s'est produit au Retenou<sup>13</sup>. Tu sais comment sont ces roitelets de cités-États. À les en croire, ils seraient aussi innocents que l'agneau qui vient de naître. Mais à la plus légère insulte d'un autre roi, ils crient à l'injustice et prétendent obtenir réparation – alors qu'ils ne visent en réalité qu'à accroître leurs richesses et leur pouvoir. Ma compagnie d'infanterie s'est trouvée prise entre deux de ces rois... Et me voici marqué à vie, conclut-il avec une bonne humeur mêlée de résignation.

Bak sourit. Lui aussi avait des cicatrices, mais aucune aussi impressionnante.

— Nous avons livré peu de vraies batailles, à Ouauat<sup>14</sup>. Nos ennemis étaient le plus souvent des contrebandiers, ou des voleurs qui harcelaient des villages impuissants.

Amonked se rembrunit. L'expérience lui avait appris que les affrontements étaient parfois très âpres sur la frontière. Pahourê, qui avait échappé à Taharet, se mêla à la conversation.

— Il y a longtemps, j'ai servi sur un navire qui sillonnait la Grande Verte. Nos batailles, c'était surtout contre des pirates que nous les menions. Mais celles dont je préfère me souvenir se sont passées dans des ports étrangers, confia-t-il à ses compagnons avec un léger sourire. Nous buvions, faisons bonne chère et nous bagarrions rien que pour le plaisir.

— Je crains que mes plus belles batailles n'aient eu lieu à This, pour convaincre les propriétaires fonciers de payer toutes les redevances dues à mon maître et à la maison royale, avoua Netermosé d'un ton piteux. À l'inverse de toi, gouverneur, qui sais remporter la victoire par la diplomatie.

— Pas toujours, Netermosé, tu le sais bien. J'ai...

Taharet posa la main sur le bras de son époux et l'interrompit avec l'arrogance d'une femme sûre de sa position.

---

<sup>13</sup> Région de Syrie. (*N.d.T.*)

<sup>14</sup> Basse-Nubie. (*N.d.T.*)

— Nous avons des invités demain, annonça-t-elle à Amonked. Nous serions très heureux que vous nous honoriez de votre présence, toi et ta digne épouse.

— Je regrette, mais elle ne pourra venir. Elle fait partie des chanteuses d'Amon. Un privilège appréciable, certes, mais qui requiert le don de sa personne et de son temps tout au long de la fête. Elle sera entièrement prise ces dix prochains jours.

Taharet parut impressionnée et en même temps déçue, comme il se devait.

— Ne pourrais-tu venir sans elle ?

— D'habitude, je ne...

Pris d'une hésitation, Amonked posa les yeux sur Bak, puis répondit en souriant :

— S'il m'est permis d'amener mon jeune ami que voici, j'en serai heureux.

Radieuse, Taharet regarda tour à tour son mari et Bak.

— Tu viendras, lieutenant, n'est-ce pas ?

Celui-ci avait la sensation que quelque chose lui échappait. Il interrogea Amonked d'un coup d'œil. Le gardien des greniers d'Amon hocha la tête et esquissa un sourire indéfinissable. Bak accepta.

— J'en suis enchantée, et Meret aussi. Tu trouveras en elle une très charmante compagne.

Ce fut seulement quand le groupe se fut séparé et que, avec Amonked, il flâna dans la cour remplie d'une foule joyeuse, que l'idée le traversa : l'intendant d'Amon, et peut-être Djehouti ou Pentou, essayait de les marier, Meret et lui. La jeune femme était adorable, mais si son caractère ressemblait si peu que ce fût à celui de sa sœur, il n'en voulait pas.

— Ils me font penser à toi, chef, lorsque tu manies ton bâton de commandement. Tu te rappelles la fois où...

Sans quitter des yeux les deux hommes qui s'affrontaient, le sergent Pachenouro relata à Bak une anecdote que celui-ci avait depuis longtemps oubliée.

Il l'écoutait d'une oreille distraite tout en savourant le combat. Les adversaires, l'un représentant la partie occidentale de Ouaset et l'autre le village de Madou, assenaient vite et fort



des coups de leur long bâton de bois, s'obligeant tour à tour à reculer sur le petit espace qui leur était alloué. Chaque série de coups et de parades s'interrompait quand l'un des deux s'écartait d'un bond ou d'une virevolte. Chaque bref répit prenait fin dès que l'un sentait son adversaire relâcher sa vigilance – ou que l'assistance impatiente commençait à huer et à siffler. La sueur baignait leurs corps oints d'huile, la poussière s'élevait sous leurs pieds. Les spectateurs lançaient des paris, hurlaient des encouragements, gémissaient à chaque revers de leur favori.

— Tu te débrouillerais bien, chef, insista Pachenouro, captivé par la bataille. Mieux que ces deux-là. Pourquoi ne défies-tu pas le vainqueur ?

Riant, Bak poursuivit son chemin. Il repéra trois de ses Medjai devant des acrobates qui enchaînaient les sauts périlleux arrière au rythme d'un tambourin et des battements de mains des spectateurs. Bak les observait, admiratif, quand il eut conscience d'une tache de couleur au-delà des corps bondissants – les cheveux roux frisés de l'homme auquel Meriamon avait passé un message. Il scrutait la foule. Le policier doutait qu'il le reconnaisse, toutefois il poussa un soupir de soulagement lorsque le regard inquisiteur glissa sur lui sans s'arrêter.

Le tambourin modifia sa cadence, un serviteur distribua des perches. Pendant que deux des acrobates en élevaient une de plus en plus haut, les autres prenaient appui sur la leur pour s'élancer par-dessus. L'homme roux jeta un coup d'œil vers sa droite et son visage s'éclaira. Bak remarqua un étranger au teint basané, qui se frayait un chemin à coups d'épaule à travers les badauds. L'homme roux obliqua vers lui.

Bientôt, tous deux se trouvèrent côte à côte et se mirent à discuter. Bak n'avait aucun moyen de savoir ce qu'ils disaient et ne pouvait s'approcher, de peur d'attirer l'attention. Leur conversation fut brève et le ton monta très vite. L'étranger secouait souvent la tête pour marquer son désaccord. Empourpré par la colère, l'homme roux lâcha une dernière remarque puis s'éloigna d'un pas pressé.

Bak hésita. Bien que le comportement furtif de Meri-amon fût apte à susciter des soupçons, ces hommes n'avaient rien commis de répréhensible, et l'on ne pouvait établir de rapprochement entre leurs faits et gestes et le meurtre d'Ouserhet. Néanmoins, la curiosité l'aiguillonna.

Prenant congé de ses Medjai, il suivit l'homme roux jusqu'à un cercle de badauds encourageant deux lutteurs, puis jusqu'à un concours de tir à l'arc. Rien de notable ne s'étant produit, il fut fort tenté d'abandonner la poursuite. Toutefois, son gibier regardait sans cesse alentour, comme s'il espérait rencontrer quelqu'un. Mais peut-être savourait-il simplement les festivités.

Rê sombrait vers l'horizon occidental et l'homme aux cheveux roux rebroussait chemin vers Ipet-resyt, quand Bak aperçut Amonked dans un petit groupe de spectateurs. Ils regardaient une douzaine de nomades du désert bondir avec un ensemble parfait au rythme trépidant d'un tambour. L'homme roux s'étant arrêté pour admirer des danseuses, Bak se glissa à côté du gardien des greniers d'Amon.

— Je n'ai jamais vu une foule aussi étonnante ! remarqua Amonked. Si ma cousine pouvait voir cette multitude, la joie sur tous ces visages, elle en serait heureuse au plus haut point.

— Je me félicite d'être un simple serviteur et non le fils d'un dieu. J'imagine ce que Menkheperê Touthmosis et elle endureront à l'intérieur du temple. La quasi-obscurité. L'air étouffant, saturé d'odeurs d'encens, d'huile brûlée et de nourriture. Le murmure incessant des prières. Les genoux et le dos endoloris à force de rester prosterné des heures durant devant Amon...

— Amon est un dieu très bienveillant, mon jeune ami. Son service est parfois fastidieux, cependant on doit mettre de côté tout souci personnel et laisser la piété envahir son cœur.

L'œil pénétrant de Bak ne put déceler d'ironie ou de cynisme dans l'expression de son compagnon.

L'homme aux cheveux roux s'éloigna. Bak se sentait obligé de le suivre, or Amonked, comme il l'avait constaté quelques mois plus tôt, se laissait volontiers arracher à la monotonie de son existence.

— J’ai suivi un homme jusqu’à présent en pure perte. Aimerais-tu te joindre à moi ?

Amonked regarda avec scepticisme le flot d’humanité qui les entourait.

— Certes, cela me plairait. Mais dans cette foule ? Comment serait-ce possible ?

— Viens. Je vais te montrer.

Bak désigna d’un geste discret son gibier, qui flânait devant une rangée de baraques proposant des amulettes et des babioles aux couleurs vives, souvenirs de la fête.

— Vois-tu cet homme aux cheveux roux frisés ? Pas un sur mille n’a une chevelure de cette couleur. Comme il n’est pas grand, on le perd souvent de vue, mais une recherche diligente ne manque jamais de porter ses fruits.

— Dépêchons-nous ! le pressa Amonked, saisi par la passion de la chasse. Il ne faut pas le perdre !

Souriant, Bak fit signe à son aîné de le précéder. Amonked se prit au jeu, détournant rarement son regard de l’homme devant eux. Par bonheur, il n’était pas du genre à attirer l’attention sur lui et, en dépit de son élégance, se fondait dans la foule.

Leur poursuite les conduisit dans des ruelles qui semblaient une version réduite et plus gaie du quartier étranger de Ouaset. Les mets qu’on y vendait avaient une odeur et un aspect différents des plats de Kemet. Les danseurs portaient des costumes extraordinaires ; la musique, plus stridente, offrait une sonorité et un rythme inhabituels. Les attractions étaient similaires, mais avec des règles insolites. Les hommes et les femmes qui déambulaient venaient de terres lointaines, situées aux quatre points cardinaux ; souvent étonnants dans leur apparence, ils parlaient des langues impossibles à comprendre.

Un demi-cercle de curieux regardait une troupe d’acrobates hittites qui formaient une pyramide humaine, accompagnés par les battements d’un seul tambour. L’homme roux passa en revue les spectateurs, puis se faufila entre eux d’un air déterminé pour s’arrêter près d’un petit scribe replet, vêtu d’un long pagne.

— Connais-tu celui qui se trouve à côté de lui ?

La question était naïve, Bak le savait. Des centaines de scribes parcouraient chaque jour les rues de Ouaset, et des centaines

d'autres étaient venus de tout le pays pour participer aux festivités. Cependant, Amonked l'avait déjà surpris par la somme de connaissances emmagasinées dans son cœur.

Le rythme du tambour s'accéléra. Le dernier acrobate grimpa au faîte de la pyramide et se redressa sous les acclamations de la foule enthousiaste.

— Il s'appelle Nebamon, répondit Amonked. Il supervise un groupe d'entrepôts situé dans l'enceinte sacrée d'Ipet-isout, et dont fait partie celui où le meurtre a eu lieu. Il est responsable de nombreux objets précieux utilisés pendant les rituels : des huiles aromatiques, du lin fin, du bronze et des récipients d'or.

— Ceux que Meri-amon remet aux prêtres ?

— Ceux-là et bien plus encore, précisa Amonked en enfouissant une mèche de cheveux rebelle sous sa perruque. La tâche de Nebamon est plus complexe et relève d'un plus haut niveau d'autorité. Il reçoit des articles acheminés à Ouaset par le fleuve, en provenance de tout Kemet, et contrôle leur distribution. Ces deux-là sont-ils en train de se parler, ou notre ami aux cheveux roux se trouve-t-il à côté de Nebamon par hasard ?

— Je l'ignore. Les gens qui discutent ont tendance à appuyer leurs propos par des gestes, or je n'en ai pas vu.

Pas plus qu'il n'avait remarqué de transmission de message.

Les acrobates rompirent leur formation. Un assistant s'approcha, chargé d'une jarre au large col renfermant des torches allumées. Chacun des acrobates en prit deux. Les tenant bien haut, ils se mirent à danser et à tourner au rythme toujours plus rapide du tambour, dans une frénésie de flammèches et d'étincelles.

Bak parcourait des yeux la foule admirative. Son regard s'arrêta sur un homme un peu à l'écart, vers la droite.

— En parlant de Meri-amon, le voilà.

Le prêtre observait les acrobates, apparemment indifférent à tout le reste. De là où il était, il n'avait peut-être pas remarqué Bak et Amonked, mais ne pouvait manquer de voir Nebamon et l'homme roux. Pourtant, rien dans son attitude n'indiquait qu'il les avait reconnus.

Était-ce encore de la dissimulation ? Ou le jeune prêtre avait-il aperçu les autres quand ils s'étaient joints aux spectateurs,

puis n'y avait plus prêté attention ? Bak et Amonked s'étaient-ils livrés pour rien à cette poursuite, ou s'était-il passé un fait important que le policier n'avait pas su discerner ?

De nouvelles hordes de spectateurs affluèrent parmi le public et autour des baraques voisines. La cérémonie à l'intérieur de l'enceinte sacrée venait de s'achever. Le rituel des offrandes accompli, Amon, sa fille et son fils mortels étaient entrés dans Ipet-resyt. L'assistance pouvait désormais faire bombance et se divertir jusque tard dans la nuit.

Amonked attira Bak par le bras et cria à son oreille que son épouse serait bientôt libre de rentrer chez eux et qu'il avait promis de l'y retrouver. Le lieutenant lui dit au revoir. Quand il se retourna, la marée humaine avait emporté ceux qu'il avait surveillés.

— Ça ne me plaît pas ! maugréa le commandant Thouti, fixant d'un air rageur les charbons ardents, dans le foyer de brique crue que les Medjai avaient aménagé dans la cour.

— Le meurtre de l'inspecteur ? interrogea Neboua. L'affaire paraît assez simple. On s'est débarrassé de lui parce qu'il en savait trop.

Rassasié, mais encore tenté par l'odeur alléchante du gibier aux oignons et aux aromates, Bak plongea la main dans la grosse marmite posée sur les braises et en retira un morceau d'oie bien rôtie – festin octroyé par Amon pour célébrer le début de la Belle Fête d'Opet. Ce plat, comme bien d'autres mets plus riches que l'ordinaire de l'armée, leur avait été donné lors de la redistribution des offrandes – qu'Ouserhet aurait accomplie si on l'avait laissé vivre.

— Il faut découvrir le meurtrier, et Amonked compte sur moi pour faire de mon mieux, dit Bak.

Le regard courroucé de Thouti se tourna vers lui.

— Amonked sait bien, lieutenant, que tu ne refuses jamais de relever le défi, lorsque tu es confronté à un crime mystérieux. Et pour ça, on peut dire qu'il t'aime ! Il t'offre des assassinats comme sur un plateau.

— Bak est sans doute le seul qui ne recherche pas son amitié parce que c'est le cousin de notre reine.

Neboua cracha sur le sol en terre battue, affichant son mépris envers ceux qui espéraient tirer profit de la haute position d'autrui.

Les osselets roulèrent bruyamment par terre. Le Medjai qui les avait lancés jura avec vigueur, et ses trois compagnons de jeu éclatèrent de rire. L'un d'eux énonça un pari. Un autre surenchérit, puis un autre. Bak les regarda, amusé. La torche fixée sur le mur vacillait sous la brise, brouillant et déformant leurs traits, mais il connaissait chacun d'eux aussi bien qu'un frère.

Du jour où ses hommes étaient arrivés à Bouhen jusqu'à celui de leur départ – et, lui avait-on dit, tout au long du voyage vers le Nord –, puis encore ici, dans leur cantonnement temporaire, le jeu n'avait jamais cessé. Les paris étaient minimes, le plaisir immense, aussi refusait-il de les en priver. Deux avaient été assignés à la garde de leur logis et de leurs effets, mais la raison pour laquelle les deux autres restaient alors qu'ils étaient libres de s'amuser, Bak ne pouvait l'imaginer.

Imsiba posa la main sur le cou épais du gros chien blanc aux oreilles tombantes, adopté par Hori longtemps auparavant, qui somnolait, couché en rond contre sa cuisse.

— Crains-tu qu'Amonked nous enlève Bak, chef ?

Acquiesçant d'un grognement, Thouti prit sa cruche de bière, en but une longue lampée et la reposa avec fracas.

— C'est le second meurtre qu'il lui demande d'élucider depuis son arrivée dans la capitale. Ouaset ne manque pas d'officiers de police. Il y en a bien un capable de mener une enquête.

— Bak possède un talent exceptionnel, objecta Neboua, arrachant un morceau d'un pain plat et rond pour le tremper dans le ragoût. Mais peu importe. Pas question de le laisser ici lorsqu'on partira pour Mennoufer.

— Pourriez-vous arrêter de parler de moi comme si j'étais ce chien, incapable de comprendre un mot de ce que vous dites ? s'irrita Bak. Oui, je capturerai le meurtrier d'Ouserhet et, oui, j'irai avec vous à Mennoufer.

Pour clore le sujet, il piocha un autre morceau d'oie et le dévora à belles dents.

— Veux-tu que je t'aide à le chercher, mon ami ? s'enquit Imsiba.

— Cela t'est impossible. Ton épouse doit trouver un nouveau navire.

— Tu sais très bien que le capitaine de la barge que nous avons vendue à Abou<sup>15</sup> est ici avec nous. Vu qu'il commandera la nouvelle, il a intérêt à conseiller Sitamon de manière judicieuse. Je ne les accompagne au port que parce qu'elle le souhaite.

— J'apprécierais beaucoup ton aide, cependant tu dois rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle acquière le navire qui lui convient. Pachenouro et Psouro se chargeront de nos hommes entre-temps.

— Promets-moi de faire appel à moi si besoin est.

— N'aie crainte, Imsiba, mais pour l'instant je n'en vois pas l'utilité. Aujourd'hui, le meurtre semble insoluble, toutefois demain, quand j'interrogerai ceux qui connaissaient la mission d'Ouserhet, ils me révéleront la cause de sa mort et, par là même, l'identité du coupable.

---

<sup>15</sup> Éléphantine. (*N.d.T.*)

## 5

— Hapouseneb est informé du décès d'Ouserhet.

Ptahmès, l'assistant du grand prêtre, était un jeune homme aussi chauve qu'un œuf. Il portait en travers de la poitrine l'écharpe des prêtres-lecteurs.

— Il est bouleversé, lieutenant. Je ne peux te dire à quel point il tient à ce que le meurtrier soit châtié, et au plus vite.

Bak et lui descendaient à pas lent la ruelle vers la multitude de bâtiments qui composaient la Maison de Vie, principal centre de formation à la prêtrise de la terre de Kemet. Kheprê, qui s'insinuait dans le passage, prêtait aux murs de plâtre une blancheur aveuglante et réchauffait le sol. Ce deuxième jour de fête promettait d'être aussi étouffant que le premier. On entendait parfois des voix assourdies, au-delà des portes de chaque côté, mais le silence et la paix régnaient.

Bak essaya de ne pas montrer son exaspération. Il n'avait pas besoin que le grand prêtre alourdisse le fardeau qu'Amonked avait déjà placé sur ses épaules.

— Pour y parvenir, j'aurai besoin d'en savoir plus sur ses activités.

— Interroge-moi à ta guise. Je ne peux promettre de te fournir les réponses que tu attends, car on ne m'a presque rien dit. Je m'y efforcerai de mon mieux.

— Dame Achayet, l'épouse d'Ouserhet, n'avait aucune idée de l'affaire qui l'occupait juste avant le meurtre – il parlait peu de son travail. Mais d'après elle, il était soucieux depuis plusieurs jours. Peux-tu me dire pourquoi ?

— Tout ce que je sais se résume à ce qu'il a dit à Hapouseneb : il avait découvert des erreurs de chiffres dans les entrepôts d'Amon. Il n'a pas précisé lesquelles, souhaitant en obtenir d'abord confirmation.

Bak fit la grimace. Il avait espéré en apprendre davantage.



— Ces entrepôts sont-ils situés à Ouaset ou dans une autre ville ?

— Ici, je crois, mais je n'en suis pas sûr. Tu dois parler à son scribe, Tati.

— Peux-tu me dire où le trouver ?

Bak rebroussa chemin dans la ruelle sinueuse, comptant les portes tout en enjambant un bébé en larmes, contournant des ânes et plusieurs femmes qui se disputaient en travers du chemin. Il s'arrêta le temps de laisser une meute de chiens passer de chaque côté. La rue étroite était encaissée entre les murs de petites maisons contiguës, au plâtre sale tout écaillé. Les rayons du soleil matinal n'y pénétraient pas. Cela sentait le fumier, l'huile rance, les corps peu souvent lavés et, assez étrangement, les fleurs. Les pauvres de la ville aimaient leur beauté délicate, mais n'avaient ni la place ni le loisir de les cultiver, aussi, pendant la redistribution des offrandes, ils les préféraient souvent à la nourriture.

Ce groupe de bâtiments de plain-pied et plusieurs autres voisins donnaient à Bak l'impression d'évoluer dans un autre monde, alors qu'il se trouvait à moins de deux cents pas d'Ipet-isout. D'après l'assistant du grand prêtre, c'était pour cela que l'on avait donné une maison dans ce quartier à Ouserhet et son équipe. En ce lieu isolé et à l'insu de tous, les serviteurs d'Amon demeuraient en permanence ; l'inspecteur pouvait y examiner en toute quiétude les documents saisis dans les entrepôts et y conserver les archives.

Bak franchit la douzième porte sur la droite. La pièce principale, assez grande, formait un rectangle irrégulier, le mur de droite étant plus long que le côté opposé. Deux pièces s'ouvraient, sur la gauche. La lumière et l'air frais entraient à flots par de hautes fenêtres à l'arrière. Un coup d'œil lui confirma que c'était bien l'endroit qu'il cherchait. Au lieu d'un métier à tisser ou d'un signe quelconque d'activité domestique, il vit des nattes roulées contre un mur, plusieurs petites commodes et des paniers en jonc tressé renfermant des affaires personnelles.

Des pas résonnèrent ; un homme de petite taille, massif et musclé, descendait l'escalier de brique crue adossé au mur du fond.

— Qui es-tu ? demanda l'homme.

Bak lui indiqua son nom et son grade, précisant qu'il représentait Amonked.

— Et toi, tu es... ?

— Tu cherches Tati, sans doute. Il est sur le toit, lieutenant. Il t'attendait. Ou quelqu'un dans ton genre.

Il ne paraissait pas différent des autres travailleurs du pays de Kemet et portait le même pagne étriqué, toutefois il s'exprimait avec l'accent des nomades du désert occidental, et sur son épaule droite était gravée la marque au fer rouge des prisonniers. Bak devina qu'il avait été pris lors d'une escarmouche sur la frontière, puis offert à Amon par Hatchepsout, en signe de gratitude pour cette victoire.

— Vous avez appris la mort d'Ouserhet ?

— Hélas ! Puissent les dieux le guider jusqu'à eux et son meurtrier brûler tout au long de l'éternité !

Bak ne savait quels dieux étaient évoqués par ces paroles ; en tout cas, celles-ci portaient d'un sentiment sincère.

— Je vois que tu l'appréciais.

Il sourit, espérant inciter l'homme à s'épancher.

— Il pouvait être aussi âpre qu'une datte fraîche, mais se montrait toujours juste et n'exigeait jamais l'impossible.

L'ouvrier hésita, puis révéla l'inquiétude de son cœur :

— Lieutenant, qu'allons-nous devenir, maintenant ? Quelqu'un te l'a-t-il dit ?

— Tant de hauts fonctionnaires participent à la fête d'Opet que je doute qu'une décision ait été prise.

Triste et silencieux, l'ouvrier acquiesça pour montrer qu'il comprenait.

Bak gravit l'escalier. Il compatissait avec cet homme et ses compagnons. Ils étaient liés au service du dieu Amon ; leur destin ne reposait pas entre leurs mains. Le scribe serait probablement gardé à Ipet-isout ou envoyé dans le temple d'une autre divinité, mais les quatre autres risquaient fort d'être

transférés dans un des nombreux domaines d'Amon, pour travailler aux champs.

Au sommet des marches, le soleil réchauffait une longue étendue de toits blancs où rien n'indiquait la fin d'une maison et le début d'une autre. Une demi-douzaine d'auvents fragiles offraient un espace supplémentaire d'habitation et de travail. Des conduits d'aération, orientés vers le nord, saillaient çà et là, et des escaliers menaient au rez-de-chaussée de chaque demeure.

Sous un auvent surmonté de feuilles de palmier, Bak trouva un petit homme d'âge mûr assis en tailleur. Le haut de son dos était si voûté que sa tête dépassait d'entre ses épaules comme celle d'une tortue de sous sa carapace. Sa flétrissure estompée, différente de celle de l'ouvrier, évoquait de longues années de servitude.

— Tu dois être Tati.

— C'est moi, en effet.

Le scribe lui fit signe de s'asseoir à l'ombre. Pendant que Bak lui expliquait qui il était et la raison de sa venue, Tati porta une marque minuscule sur le papyrus déployé sur ses genoux et une autre sur le fragment de calcaire posé près de lui. Remarquant la curiosité de son visiteur, il expliqua :

— Le rouleau contient la liste officielle des statuettes et des plats en faïence conservés dans un entrepôt que nous avons inspecté la semaine dernière. Le morceau de calcaire indique tout ce que nous avons recensé.

— Concordent-ils ? s'enquit Bak, surpris de ne déceler aucune trace d'accent chez le scribe.

— Assez bien.

Tati s'efforça de se redresser et un voile de douleur assombrissait ses traits.

— Nous trouvons rarement une concordance parfaite quand il s'agit de menus objets. Ouserhet insistait toujours pour que nous n'omettions d'en compter aucun, alors que ceux qui les entreposent sont trop pressés pour s'y astreindre.

Bak se pencha en avant et repoussa un caillou qui s'enfonçait dans le bas de son dos.

— Le serviteur a dit que tu m'attendais.

— Nous accomplissions une tâche d'une immense importance, que nous avait confiée le grand prêtre Hapouseneb en personne. Nous doutions que le meurtre d'Ouserhet passe inaperçu ou demeure impuni.

À nouveau, Bak fut frappé par son absence d'accent.

— Comment se fait-il que toi, un homme de Kemet, et qui plus est instruit, tu portes la flétrissure ?

— Je suis né très loin au nord, au pays du Hatti, répondit le scribe, souriant de la surprise de Bak. J'en suis parti, jeune et sans expérience, pour apprendre le métier de marchand auprès de mon oncle. Alors que nous traversions l'Amourrou<sup>16</sup>, le père de notre souveraine, Aakheperkarê Touthmosis<sup>17</sup>, marcha sur ce pays avec son armée. Je fus fait prisonnier et amené ici.

— Tu parles très bien notre langage.

— J'apprends les langues avec facilité. Pendant de longues années, j'ai servi d'interprète aux émissaires de la reine que j'accompagnais dans de lointaines cités. Une époque des plus heureuses, se souvint-il avec un sourire teinté de nostalgie. Mais, hélas, les années m'ont rattrapé ! Avec cette difformité, et la souffrance qui m'assiège parfois, je ne peux plus voyager. Aussi la reine m'a-t-elle offert au dieu Amon.

— Et l'on t'a prêté à Ouserhet.

— Un homme de bien. Il me manquera.

— À nous tous aussi.

L'ouvrier qui avait accueilli Bak était monté par l'escalier sans qu'ils l'entendent. Il apportait plusieurs cruches de bière. Il en donna deux à Bak et à Tati, puis plaça le reste dans un panier avant de redescendre.

Bak brisa le bouchon de terre séchée.

— Il avait signalé à Hapouseneb des erreurs dans les rapports relatifs aux entrepôts d'Amon. Hormis cette vague indication, personne ne semble savoir ce qu'il faisait.

— C'était là notre travail, lieutenant : chercher la faille. Pas de celles, mineures, que j'ai relevées ici, dit Tati en montrant le

---

<sup>16</sup> La Phénicie. (N.d.T.)

<sup>17</sup> Touthmosis I<sup>er</sup>. (N.d.T.)

document sur ses genoux. Des irrégularités lourdes de conséquences.

— Ouserhet n'aurait pas dérangé le grand prêtre pour un détail insignifiant.

— Non, il n'était pas enclin à ennuyer quiconque pour des futilités, confirma Tati, refermant le rouleau pour le poser sur le toit, à côté de l'ostrakon. Il pensait avoir décelé des anomalies, cependant il n'a pas voulu m'indiquer lesquelles ni l'endroit où elles se trouvaient.

Le scribe but quelques gorgées de bière, puis il expliqua avec tristesse :

— Il me laissait souvent m'interroger ainsi, sous prétexte que si je ne trouvais rien, c'était peut-être qu'il se trompait. J'appréciais le principe, mais, en pratique, je trouvais cela très agaçant.

— J'aurais ressenti la même chose.

Une femme était montée sur le toit, tout au bout. Elle entreprit de retourner du poisson qui séchait au soleil.

— Jusqu'à présent, tu n'as rien découvert ?

— Non, lieutenant, dit Tati avec un sourire plein de regret. Je poursuivrai mes recherches jusqu'à ce que le grand prêtre ou ses assistants se souviennent de nous. Après... Eh bien, qui sait ce qu'Amon nous réserve ?

Bak n'avait aucun moyen d'apaiser l'anxiété du scribe, il n'émit donc pas de commentaire.

— L'épouse d'Ouserhet, dame Achayet, lui trouvait un air préoccupé ces derniers temps.

— C'est vrai, lieutenant, confirma Tati, pensif. Quelque chose le tracassait, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que c'était.

— Les irrégularités qu'il avait mentionnées ?

— Peut-être, pourtant je ne le pense pas.

Voyant l'air perplexe de Bak, le scribe se hâta de préciser :

— La première fois qu'il m'a demandé de procéder à ces recherches, il ne semblait pas inquiet outre mesure, alors pourquoi cela aurait-il changé par la suite ? De plus, pourquoi ne m'en aurait-il pas parlé, puisque nous en avons déjà discuté auparavant ?

« Bonnes questions », songea Bak.

— Tu ne lui as pas demandé ce qui le tourmentait ?

La tristesse voila de nouveau l'expression de Tati.

— En temps normal, il me disait ce qu'il pensait, mais cette fois... Comme il gardait le silence, j'ai supposé que c'était un souci personnel et je ne m'en suis pas mêlé.

Bak sirotait sa bière en réfléchissant à ce qu'il avait appris. Pour ainsi dire rien. Bien des gens se confiaient à leurs serviteurs, mais Ouserhet, aux ressources modestes, n'y était pas habitué et y répugnait sans doute.

— Fais-moi savoir si tu constates le moindre écart important ou une quelconque anomalie. Un de tes assistants pourra porter le message à mes Medjai.

Pendant que le scribe notait l'endroit sur un fragment de calcaire, Bak ajouta :

— Celui qui nous a monté la bière appréciait Ouserhet, mais a indiqué qu'il se montrait parfois âpre. Au point de se faire des ennemis ?

Tati reposa l'ostrakon et son calame.

— Âpre ? Ce n'est pas ainsi que je l'aurais défini. Il était scrupuleux à l'excès, lieutenant, et bien trop abrupt. Il irritait beaucoup de monde, surtout les contrôleurs des entrepôts lorsqu'il montrait du doigt les problèmes qui, avec une supervision adéquate, auraient pu être évités. Mais, franchement, je ne vois pas qui l'aurait assassiné, commettant envers Maât la pire des offenses, pour de pareilles vétilles.

Bak savait qu'on pouvait tuer pour moins que cela, néanmoins c'était d'habitude sous le coup de la colère et après avoir abusé de la bière. Il doutait que tel ait été le cas dans l'affaire Ouserhet.

— Nombre de papyrus sont dans cet état-là, lieutenant.

Hori, assis dans la ruelle devant la petite pièce où l'inspecteur avait péri, déroula avec soin le document en partie brûlé. Malgré ses précautions, l'extrémité calcinée s'effrita sur ses genoux. Plus loin, seuls le haut et le bas se désagrégeaient. L'essentiel des signes subsistait, mais des taches de suie et d'humidité rendaient les surfaces les plus exposées difficiles à déchiffrer. À

mesure que le jeune scribe déployait le rouleau, les macules se faisaient moins nombreuses, la lecture plus aisée.

Bak, agenouillé près de lui, considéra les trois piles de papyrus. La plus grande était, de loin, celle d'où provenait le document d'Hori. Une autre se composait de rouleaux peu ou pas endommagés. La troisième était une masse de fragments noircis, qui paraissaient irrécupérables.

— On peut emporter ceux-ci dans nos quartiers, chef ? interrogea Kasaya. On serait beaucoup plus à l'aise sur le toit, on aurait de la place pour tout étaler et personne pour nous ennuyer.

Bak regarda à l'intérieur de la pièce dévastée par le feu. La plupart des poteries brisées avaient été repoussées hors du passage. Une trace noire sur le sol signalait l'endroit où l'huile s'était enflammée, et une autre plus grande, brunâtre, devait être du sang séché. Une odeur ténue de brûlé subsistait.

— D'accord, mais scelle bien cette pièce avant de partir, et avertis les gardes de ne laisser entrer personne. Vous aurez peut-être besoin de consulter d'autres archives ; il ne faudrait pas qu'elles disparaissent quand vous aurez le dos tourné.

— S'il est vrai qu'Ouserhet s'inquiétait, j'ignore pourquoi.

Ouser, le contrôleur des contrôleurs des entrepôts d'Amon, lança à Bak un regard agacé.

— Je sais seulement qu'Hapouseneb m'a convoqué un jour et m'a dit de m'attendre à sa venue, avec ses serviteurs. Je devais coopérer avec lui à tous égards et lui accorder libre accès aux entrepôts. J'ai répété ces instructions à mes subalternes, voilà tout.

Bak s'avança dans l'ombre projetée par le long portique devant le bâtiment carré du Trésor. Ouser était assis sur une chaise basse, à une dizaine de pas de la porte ouverte. Ses instruments d'écriture posés sur une petite table près de lui, il semblait le parfait exemple du fonctionnaire fier de sa réussite : l'échine raide, l'attitude auguste, et un ventre volumineux qui remontait la ceinture de son long pagne presque sous sa poitrine grasse.

— Tu n'as jamais été curieux de ce qu'il faisait ?

— Je le savais, répliqua Ouser avec un reniflement dédaigneux. Il inspectait les comptes, non ?

Bak réprima un sourire. Il l'avait bien cherché.

— Où en était-il de sa mission ?

— Pour autant que je sache, il avait presque fini.

Ouser regarda dans la cour, où quatre gardes royaux traînaient sous un sycomore ombreux. Leur officier était entré dans le bâtiment avec deux gardes du Trésor et un prêtre.

— La plupart des contrôleurs venaient chuchoter à mon oreille, souvent pour se plaindre qu'il outrepassait son autorité. Je les remettais aussitôt en place en leur répétant l'ordre d'Hapouseneb : nous devons l'aider dans toute la mesure de nos moyens.

— Tu ne t'es jamais intéressé à sa mission ?

— Pourquoi donc ? Il avait son travail et moi le mien.

— Ne craignais-tu pas qu'il découvre des irrégularités dans les rapports ?

— Des irrégularités, lieutenant ? Quelqu'un a mal compté ou a interverti un chiffre ? Quelqu'un s'est trompé de ligne en transcrivant l'inventaire sur le rouleau final ? Nul n'est à l'abri d'une erreur, déclara-t-il avec un rire condescendant.

Le contrôleur des contrôleurs, égal d'Amonked par le rang mais non par le bon sens, était trop imbu de sa personne pour son propre bien. Bak commençait à comprendre pourquoi Amonked passait ses journées dans les vastes entrepôts d'Amon situés hors du domaine sacré, ceux qui abritaient la véritable richesse : les céréales, les peaux, les lingots de cuivre. Son titre de gardien des greniers était censé être une sinécure, pourtant il s'attelait chaque matin à sa tâche, en homme consciencieux. Si, à l'instar d'Ouser, il avait été responsable des opérations quotidiennes dans les entrepôts, il aurait su avec précision en quoi consistait la mission de l'inspecteur.

— Ouserhet aurait-il découvert un vol ?

— Qui oserait voler le plus grand des dieux ? s'esclaffa Ouser. Un tel sacrilège est impensable. Personne ne serait assez téméraire.

— Face à une tentation suffisante...



— Oui, oui, je sais ! coupa Ouser, balayant l'objection de Bak d'un geste de la main. Mais pas ici. Pas dans l'enceinte sacrée d'Ipet-isout.

Cet homme était insupportable. Priant en silence afin de conserver sa patience, Bak jeta un coup d'œil vers les gardes royaux qui s'étaient mis à jouer avec trois chatons au poil ébouriffé, sous le regard de la mère, à distance prudente.

— Ouserhet a-t-il vérifié le Trésor ?

— Il a commencé ici. Je lui ai assuré que j'assume la responsabilité pleine et entière des biens les plus précieux et que je peux énumérer de mémoire tous les articles qui me sont confiés. Malgré tout, il a insisté, conclut Ouser avec hargne.

Bak n'était jamais entré dans cette trésorerie particulière, mais sa taille à elle seule démontrait que nul ne pouvait se souvenir de chacun des objets qu'elle renfermait.

— C'était il y a combien de temps ?

— Un mois, pas plus. Le jour même où Hapouseneb m'a ordonné d'ouvrir toutes les portes à l'inspecteur et à ses hommes.

« Donc, il y a trop longtemps pour que cela ait un rapport avec la préoccupation récente d'Ouserhet, supposa Bak. À moins qu'il ait découvert de nouvelles preuves le ramenant au Trésor. »

— Cet édifice contient sans doute plus d'objets précieux que tous les entrepôts réunis. Ne serait-il pas logique, pour un voleur, de chercher ici le meilleur butin ?

Ouser pinça les lèvres, irrité.

— Combien de fois devrai-je me répéter, lieutenant ? C'est pour moi une très grande fierté d'être responsable du Trésor, et pas un jour ne passe sans que j'en parcoure les salles. J'admets volontiers que j'ai la passion des beaux objets, et où pourrait-on en trouver autant réunis en un seul lieu ?

— Les entrepôts du groupe dans lequel Ouserhet est mort renferment aussi des objets de valeur.

Ouser eut un rire dédaigneux.

— Rien qui vaille la peine d'offenser Amon, crois-moi.

— Des huiles aromatiques, des ustensiles sacrés faits de métaux précieux, du lin fin et...

Bak s'interrompit. Le contrôleur des contrôleurs n'écoutait plus.

Ouser fixait les gardes royaux, les sourcils froncés. Il marmonna :

— Cet officier est là-dedans depuis trop longtemps.

Il se leva et prit son bâton de commandement, posé contre une colonne.

— Je veux savoir ce qui se passe.

Bak lui barra le passage.

— Je dois poser des questions à l'intérieur de l'enceinte sacrée, contrôleur, et nombre de mes interlocuteurs seront des surveillants des entrepôts dont tu as la charge.

— Questionne qui tu voudras. Interroge à ta guise, déclara Ouser, qui passa sur le côté en écartant le policier de son bâton. Tu trouveras tout en ordre. Tu verras.

Bak et Amonked s'arrêtèrent sur le seuil et observèrent les hommes et les femmes coiffés de perruques et parés de bijoux qui circulaient dans l'immense salle d'audience du gouverneur Pentou. Les effluves de bière et de vin, de canard et de bœuf rôtis, d'oignons et d'aromates rivalisaient avec les parfums des invités et l'odeur suave des bouquets somptueux. Des rires résonnaient à travers le brouhaha. En cette fin d'après-midi, la brise qui pénétrait par les hautes fenêtres ne pouvait atténuer la chaleur des corps. Bak se félicita d'avoir eu le bon sens de ne pas mettre de perruque. Amonked avait maugréé pendant tout le chemin contre l'obligation de revêtir la tenue d'un noble.

Il chuchota à l'oreille de Bak :

— Nous resterons une heure, pas plus.

Bak, qui ne voyait aucun visage familier, craignit que cette heure ne lui fasse l'effet d'une éternité.

Netermosé, le secrétaire de Pentou, les accueillit avec empressement. Il les guida à travers la foule jusqu'à la petite estrade surélevée que le gouverneur partageait avec son épouse et le grand trésorier Djehouti, puis il s'éclipsa. Bak et Amonked s'inclinèrent avec respect devant leurs hôtes, dont les chaises étaient entourées de coupes où flottaient des lotus bleus. Ils prononcèrent les civilités d'usage, reçurent en retour des

paroles de bien venue. Quand Pentou les eut invités à savourer toutes les bonnes choses que sa maison avait à offrir, ils s'écartèrent pour permettre à d'autres nouveaux arrivants de prendre leur place.

Une servante leur tendit des verres à pied remplis d'un vin foncé au riche bouquet. Elle leur demanda ce qu'ils désiraient, énumérant une longue liste de mets, de boissons, de fleurs et de parfums. À ce qu'ils pouvaient voir sur les lourds plateaux portés par des serviteurs et sur les tables basses disposées le long des murs, sa description ne les préparait en rien à la somptueuse réalité. Bak se servit des dattes enrobées de miel pendant que son compagnon goûtait diverses viandes épicées.

— Bonsoir, intendant, dit le prêtre Sitepehou, qui inclina la tête à l'adresse d'Amonked et sourit à Bak. Lieutenant...

— En vérité, Pentou s'est surpassé, remarqua Amonked.

— Nous devons en grande partie cette profusion à Pahourê, son intendant. Il est venu à Ouaset quelques jours avant nous pour préparer la résidence à notre intention, et pour veiller à ce que nous trouvions une abondance de nourriture fraîche, de boissons et de fleurs.

— La tâche n'est pas facile à cette époque de l'année, alors que presque toutes les meilleures terres sont inondées.

Sitepehou répondit avec un bon rire :

— Pahourê n'est pas du genre à se laisser entraver par une légère difficulté.

— Mais tu mérites à coup sûr de partager ces louanges, remarqua Amonked d'un ton affable. N'as-tu pas prié Inheret afin que tout soit un succès ?

Le prêtre partit d'un franc éclat de rire, faisant tourner les têtes autour d'eux.

— À vrai dire, je n'en ai pas éprouvé le besoin. Si Pahourê essuie un échec, ce ne sera pas à cause d'une réception.

Il regarda derrière les deux hommes et s'exclama avec plaisir :

— Ah ! Netermosé ! Meret !

La jeune femme leur souhaita la bienvenue dans la demeure du gouverneur. Amonked bâcla les compliments d'usage et repéra aussitôt un prêtre d'âge mûr qu'il tenait, dit-il, à

présenter à Sitepehou. Netermosé et lui entraînèrent ce dernier dans la foule.

Se tournant vers Bak, un peu rougissante, Meret dit en souriant :

— Ton ami n'est pas très subtil, n'est-ce pas, lieutenant ?

Il se mit à rire.

— Amonked semble estimer que j'ai besoin d'une épouse.

— Se trompe-t-il ?

La question était si audacieuse que l'espace d'un instant il en resta pantois.

— Je me suis toujours estimé capable de chercher la femme avec laquelle je souhaite passer le reste de mes jours.

— Chercher ? Essaies-tu de me dire que tu n'as pas besoin d'entremetteur, ou que tu connais déjà celle que tu projettes d'aborder un jour ?

Ses pensées étaient insondables, mais Bak soupçonna que cette dernière question était suscitée par des sentiments contradictoires, un léger regret qu'il ne soit pas libre, mêlé à un certain soulagement que sa fidélité puisse être engagée ailleurs.

— J'ai trouvé une femme que j'aurais voulu épouser, mais je l'ai perdue.

— Elle n'est plus ?

— Si. Mais sa vie ressemble à la mort.

Voyant qu'il ne se confierait pas davantage, elle répondit :

— J'ai de la peine pour toi, lieutenant.

Un rire féminin attira son regard vers les gens qui se pressaient autour d'eux, et elle baissa la voix :

— Moi aussi, autrefois, j'ai donné mon cœur à un autre.

Il fit signe à une servante, qui remplaça leurs coupes vides. La prenant par le coude, il la guida vers une des quatre grandes colonnes de bois aux couleurs vives qui soutenaient le plafond haut. Ayant ainsi le pilier derrière eux et un grand acacia en pot sur leur droite, ils pouvaient se parler de façon plus intime.

— Qu'est-ce qui vous a séparés ?

Le regard de Meret erra sur la foule bruyante.

— Il est parti un jour et n'est jamais revenu.

Bak devinait ce qu'elle ressentait. Il n'avait plus de nouvelles de sa bien-aimée depuis qu'elle avait quitté Bouhen. Meret,

supposait-il, ne savait si son amour perdu vivait encore, s'il en avait épousé une autre ou était resté seul.

— Je présume que Pentou a confié à Amonked son désir que nous devenions amis. Plus que des amis. Sait-il ce que tu as vécu ?

— Ma sœur le lui a dit Ensemble, ils ont décidé que je devais oublier. Je dois trouver quelqu'un d'autre et me marier. Quand Amonked a signalé à Djehouti que tu étais célibataire, tous quatre ont eu l'idée de nous réunir.

Elle leva les yeux vers Bak, un brusque sourire jouant sur ses lèvres.

— Et maintenant, nous voilà...

Il la contempla par-dessus le bord de sa coupe et répondit, amusé :

— Précipités dans les bras l'un de l'autre comme une fille et un garçon de douze ou treize ans.

Ils éclatèrent de rire.

— Dame Meret...

Pahourê se tenait près de l'arbre en pot, l'air ennuyé.

— Un domestique a trébuché alors qu'il transportait une grosse jarre de vin. Celle-ci s'est brisée et presque tous les serviteurs ont été éclaboussés. Les autres ne peuvent s'occuper de tant d'invités. Il faut que tu viennes, pour que chacun retrouve au plus vite un aspect présentable.

— Il a trébuché ? répéta Meret, stupéfaite. Le sol, dans les dépendances, est parfaitement uni et tous les objets encombrants ont été poussés contre les murs. Sur quoi a-t-il bien pu trébucher ?

— Sur ses pieds, j'imagine.

Elle lança un regard d'excuse à Bak.

— Je regrette, mais je dois te laisser, lieutenant. Je ne serai peut-être pas de retour avant que tu t'en ailles. En tout cas, reviens nous rendre visite. Je n'aurais pas cru que toi et moi aurions tant à nous dire.

Il lui adressa son plus charmant sourire.

— Nous nous reverrons, je te le promets.

— Elle te plaît, je vois.

Le médecin Ptahhotep s'appuya contre le mur en brique crue de l'enclos et observa son fils avec intérêt.

Bak vida deux lourdes jarres d'eau dans l'abreuvoir. Victoire et Défenseur, les beaux étalons noirs qu'il n'avait pas voulu vendre lorsqu'il avait été exilé sur la frontière sud, n'y prêtèrent pas attention. Ils avaient déjà bu tout leur content lorsqu'il avait apporté de l'eau du canal d'irrigation débordant qui passait non loin de l'enclos.

— Elle ne ressemble pas du tout à sa sœur, Amon soit loué ! Si je l'avais sentie aussi autoritaire, je me serais borné à la saluer, puis je l'aurais évitée.

— Amonked ne te ferait pas cela.

Les traits de Ptahhotep ressemblaient beaucoup à ceux de son fils, et il avait la même taille, la même carrure. Les années avaient amolli ses muscles et changé le brun de ses yeux en or profond, mais personne ne pouvait supposer qu'il fût autre que le père du jeune homme.

— Serais-tu prêt à l'épouser ?

Bak savait que Ptahhotep rêvait de le voir fonder une famille, un foyer.

— Comment pourrais-je le dire ? Il me faut passer plus de temps avec elle, apprendre à la connaître. Mais en premier lieu, je dois mettre la main sur l'assassin d'Ouserhet.

## 6

— Savais-tu qu'Ouserhet était inspecteur des comptes ?

Bak se laissa tomber sur le seul siège inoccupé de l'atelier, un petit banc fait pour s'asseoir à califourchon.

— Oui, lieutenant.

Sur le sol, près de sa jambe, Meri-amon posa le long encensoir délicat, en forme de bras prolongé par une main ouverte, qu'il avait inspecté. Poli à la perfection, l'or luisait telle la chair de Rê.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Meri-amon s'empourpra, puis lança un coup d'œil furtif vers la demi-douzaine d'hommes installés le long de l'auvent qui ombrageait la cour sur deux côtés. Entourés d'ustensiles rituels que l'on utiliserait ce jour-là et les huit autres de la fête, ils nettoyaient et astiquaient le bronze, l'or et les incrustations précieuses. Dans un autre coin du bâtiment, d'invisibles artisans martelaient du métal. Le jeune prêtre était assis en tailleur sur une natte de jonc, entouré d'objets à vérifier. Maints étaient des exemples remarquables de l'art du forgeron.

— Je crois que j'étais trop surpris d'entendre qu'il était chargé de la redistribution des offrandes. Je n'avais aucune idée qu'il était tenu en si haute estime.

— Ne t'a-t-on pas dit qu'il avait le grand prêtre pour supérieur direct ?

— Je savais qu'il était envoyé par Hapouseneb, mais j'ai cru qu'il s'agissait d'un contrôle de routine.

N'était-ce que cela ? Ptahmès non plus n'avait pas pu le confirmer. L'assistant supposait au début qu'il ne s'agissait de rien d'autre, mais quand Bak l'avait rejoint à la Maison de Vie moins d'une heure plus tôt, avant que le long bras de Kheprê n'atteigne le domaine sacré, il avait remarqué : « Hapouseneb est plein d'astuce ; il a pu suspecter une transgression dans les

entrepôts et envoyer Ouserhet là-bas sans même lui parler de ses soupçons. »

Par malheur, Ouserhet avait répété cette erreur avec son scribe Tati ; il s'était gardé de le mettre sur la voie, le laissant chercher les yeux bandés par l'ignorance.

Tracassé par cette idée, Bak demanda à Meri-amon :

— As-tu eu souvent l'occasion de lui parler ?

— Deux ou trois fois, répondit le prêtre en haussant les épaules. Nous nous disions bonjour, guère plus.

— Quelle impression avais-tu de lui ?

Un autre haussement d'épaules, et l'expression fermée d'un homme peu désireux de se compromettre.

Réprimant un soupir, Bak essuya son front en sueur.

— Tu en pensais sans nul doute quelque chose.

Le prêtre examina son pied, fuyant le regard du policier.

— Le domaine sacré est tel un village, lieutenant. Les gens parlent, et on ne peut s'empêcher d'écouter. D'écouter et d'être influencé.

Bak avait la sensation de tirer sur une flèche enfoncée au cœur d'une cible en bois. Le jeune homme ne dirait rien sans qu'on le lui arrache.

— D'après ce que tu as écouté, Meri-amon, qu'as-tu conclu à son sujet ?

— Les gens le trouvaient tatillon. Ils disaient qu'il cherchait les erreurs de détail comme un guêpier cherche une ruche, et qu'il s'attardait sur la moindre vétille jusqu'à ce qu'on ait pu la rectifier.

— L'as-tu constaté, les quelques fois où tu lui as parlé ?

Les yeux du prêtre se posèrent sur Bak, puis se détournèrent. Le rouge lui monta aux joues.

— Je préférerais avoir aussi peu affaire avec lui que possible.

Bak jura tout bas. Meri-amon n'avait rien dans le ventre. Il s'était arrangé pour convaincre une personne influente qu'il était assez sérieux pour veiller à l'aspect pratique des divers rituels. Une besogne astreignante, qu'il exécutait sans doute bien, sans quoi il n'aurait plus été là.



Bak ramassa une jarre à libation à la forme effilée. Faite d'or pur et tout étincelante, elle surpassait en beauté le reste des objets étalés autour du prêtre.

— C'est ce que l'on gardait dans l'entrepôt où le meurtre a eu lieu ?

Meri-amon fixait la jarre comme s'il craignait que l'officier la lâche, gâchant sa perfection.

— Oui, derrière la salle des archives.

— Donc, si l'édifice avait brûlé, cette jarre et les autres objets du culte auraient disparu dans les flammes, sauf ceux utilisés durant la procession.

Heureux que cela ait pu être évité, Bak la remit en place. Une telle perte aurait été une abomination.

— Tout ce qui restait à l'intérieur aurait été détruit, en effet, mais ceux-ci étaient en sûreté. Selon la tradition, j'étais allé dans l'entrepôt la veille pour prendre tout ce dont les prêtres auront besoin au long de la fête. Les ustensiles sacrés seront souvent utilisés jusqu'à ce qu'Amon regagne le sanctuaire nord. Ils sont nettoyés après chaque usage.

Bak regarda les hommes travaillant sous le toit de feuilles de palmier, et les objets précieux posés autour d'eux. Qu'ils fussent en or, dans le métal plus rare qu'était l'argent, en bronze, en faïence ou en verre, chacun était une œuvre d'art. Pourtant, d'après Ouser, ils possédaient une valeur insignifiante comparés à ceux conservés au Trésor.

— Où les ranges-tu, quand ils ne sont pas dans l'entrepôt ?

— Ici, dans ce bâtiment. C'est plus sûr que de les emmener et de les rapporter. N'aie crainte, lieutenant, dit Meri-amon en souriant. On s'en occupe bien.

Un petit ouvrier rondouillard, qui était installé sous l'auvent, lança un juron et se leva brusquement en essayant d'écraser un moustique. Ses compagnons éclatèrent de rire – jusqu'à ce que le minuscule assaillant se mette à voler autour de leurs oreilles. Quelques hommes le chassèrent de la main, les autres se couvrirent la tête de leurs bras. Pour finir, le plus âgé se frappa la nuque et gloussa de satisfaction. Riant d'eux-mêmes, les hommes reprirent leur tâche.

Bak se leva, prêt à partir. Comme s'il y repensait soudain, il s'exclama :

— Ah, oui ! Je voulais te poser une question. Le jour où Amon s'est rendu à Ipet-resyt, je t'ai vu marcher sur l'allée processionnelle en compagnie d'un homme aux cheveux roux. J'ai voulu vous rejoindre, mais je vous ai perdus dans la foule. J'ai connu jadis quelqu'un qui lui ressemble, mais je ne me rappelle pas son nom. Je me demande si c'est ton ami.

Les traits de Meri-amon marquèrent une crispation si légère qu'elle faillit passer inaperçue ; il prit le temps de réfléchir. Son regard affronta celui de Bak et il répondit avec la candeur de l'honnêteté :

— J'ai peut-être parlé avec quelqu'un qui correspond à ta description, mais je n'en ai pas souvenir.

Bak quitta l'atelier, convaincu que Meri-amon mentait. Pourquoi tant de mystère, pour une question anodine ? Mais l'était-elle vraiment ? Quel message le fragment de poterie renfermait-il ? Avait-il eu un rapport quelconque avec la mort d'Ouserhet ?

Il songea aux merveilleux objets qu'il venait de voir. Ouser ne les jugeait peut-être pas dignes d'être volés, mais à ses yeux – et sans doute aussi pour Meri-amon –, ils possédaient plus de prix que tout ce qu'il pouvait espérer gagner en l'espace d'une vie. Même fondus et transformés afin d'être écoulés sur la terre de Kemet leur valeur serait impressionnante.

Un autre fait révélateur confortait Bak dans ses soupçons : Meri-amon avait été le premier arrivé sur le lieu du crime. Il avait donné l'alarme assez tôt pour sauver les précieux objets entreposés, mais pas les papyrus. S'il volait il savait mieux que quiconque quels documents risquaient de l'incriminer.

— Je n'ai appris la mort d'Ouserhet qu'hier matin.

Nebamon, le contrôleur de la rangée d'entrepôts où le meurtre s'était produit dardait un regard réprobateur sur le scribe vieillissant qui attendait près de lui.

— Avant que j'aie pu venir à Ipet-isout pour comprendre cette affaire, l'un des scribes en chef d'Ipet-resyt est tombé malade et j'ai été contraint de le remplacer. La journée y est passée.

Bak brisa le scellé et ouvrit la porte de la petite salle.

— Reste près de l'entrée. Je ne crois pas avoir tiré toutes les informations possibles de cet endroit.

Le contrôleur acquiesça et franchit le seuil. Son scribe lui emboîta le pas en l'éclairant à l'aide d'une torche. Bak resta dehors, mais les surveilla pour s'assurer qu'ils ne dérangent rien.

Dans la lumière tremblotante, Nebamon examinait la scène. D'aucuns – trop peu observateurs – se seraient amusés de son apparence. Petit et grassouillet il avait une demi-couronne de cheveux blancs bouclés et des sourcils broussailleux.

— Il faudra nettoyer le sol, repeindre les murs et le plafond pour couvrir la suie, mais les dégâts paraissent minimes.

— Les gardes ont vite réagi. Ils craignaient que la toiture s'enflamme et que le feu se propage aux autres entrepôts.

— Je veillerai à ce qu'ils soient récompensés pour leur présence d'esprit. Ils ont évité une catastrophe. Il y avait si peu de monde à proximité pour lutter contre un incendie qu'il aurait pu gagner tout le domaine sacré, dit le contrôleur en frissonnant.

Bak se remémora la multitude de l'autre côté du mur d'enceinte, alors que passait la procession. Il était sûr que tous seraient accourus pour prêter main-forte.

— Tu connaissais la mission d'Ouserhet ?

— Ouser nous l'avait exposée.

Le contrôleur sortit du bâtiment, et son scribe le suivit.

— Observais-tu de près ce qu'il faisait ?

— Suffisamment.

Nebamon s'approcha d'une échelle appuyée contre la façade et entreprit de gravir les barreaux.

— D'après ce que j'ai vu à l'intérieur, je doute que le toit ait subi des dommages, néanmoins je dois m'en assurer. Veux-tu venir avec moi, lieutenant ?

Bak monta à sa suite, le scribe resta derrière. Des pigeons s'envolèrent en voyant surgir les deux hommes. Les voûtes de la longue rangée d'entrepôts formaient une série de demi-cylindres accolés. La surface de plâtre blanc était constellée de

déjections d'oiseaux ; la poussière et le sable apportés par le vent remplissaient les intervalles.

— Tu as suivi sa progression d'un entrepôt à l'autre ? interrogea Bak.

— Tant qu'il examinait ce groupe-ci, dont je suis chargé.

Nebamon s'agenouilla juste au-dessus de l'endroit où le feu avait été le plus virulent. Il dégaina la dague qu'il conservait à sa ceinture et entreprit de creuser dans le plâtre et la brique crue.

— Il en a terminé avec nous voici environ une semaine, apparemment satisfait, et il est passé à un autre secteur. J'ai été surpris d'entendre qu'il était revenu. Que faisait-il là, lieutenant ? Le sais-tu ?

— J'espérais que tu pourrais me l'apprendre.

Le contrôleur parut sidéré.

— Veux-tu dire qu'il n'en avait parlé à personne ?

— Pour autant que je sache, non.

— S'entourer de trop de mystère ne paie jamais. Jamais, répéta-t-il en secouant la tête.

Nebamon creusa plus profond. Il examinait le trou, cherchant si le feu s'était insinué dans la paille mélangée à la boue au moment de la fabrication des briques.

— Tu sais, bien sûr, que ces entrepôts regorgent de splendeurs. Outre les objets du culte, ils renferment des statues votives, des amulettes ciselées dans du métal précieux et incrustées de gemmes, des huiles aromatiques et de l'encens venus de pays lointains pour orner le dieu, la châsse et la barque sacrée.

— Meri-amon n'a mentionné que les ustensiles du rituel. Connaît-il l'existence du reste ?

— Il le devrait, puisqu'il vient ici chaque jour.

S'agenouillant auprès du contrôleur, Bak ramassa un débris du toit et l'effrita entre ses doigts. La paille était sèche et cassante, mais ne présentait aucune trace de combustion. La boue était marron, et non rouge comme une brique cuite.

— Aurait-il l'opportunité de voler ?

— Meri-amon ? Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? interrogea Nebamon en plissant les yeux.

— Je pose une question, c'est tout.

— Je suppose qu'il pourrait voler un ou deux objets, mais y aurait-il intérêt ? Il occupe une position que peu d'hommes atteignent à son âge. Il faudrait devenir fou pour risquer de perdre autant.

Le contrôleur s'approcha de l'intervalle entre les voûtes et s'agenouilla à nouveau.

— S'il manquait quelque chose, je ne doute pas qu'Ouserhet l'aurait découvert. Ses assistants et lui étaient très rigoureux. Je les ai observés : ils comptaient chaque objet.

— Tu le respectais, je vois.

— Oui, quoiqu'il ait pu être agaçant, parfois, répondit Nebamon, qui époussetait le sable recouvrant la cavité.

Il releva la tête et ajouta avec un sourire fugitif :

— Comme tous les inspecteurs. Mais il avait une besogne à accomplir et il la faisait bien. Lent prudent et méthodique, aussi soucieux de ne pas accuser à tort que de négliger une offense envers Amon. Qui pouvait l'en blâmer ? Pas moi.

— Il n'était pas très aimé.

— Certains lui en voulaient de se mêler de tout je suppose. Car c'est bien ce qu'il faisait ! Mais nous sommes des hommes d'expérience. Ce n'était ni notre première inspection ni la dernière.

Bak appréciait l'attitude du contrôleur, qui acceptait chaque chose avec sagesse et pondération.

— Que peux-tu me dire de Meri-amon ?

— On a de la suite dans les idées, hein ? dit Nebamon avec un large sourire. Il semble être un jeune homme assez aimable.

— Je cherche des informations plus précises, répondit Bak. Par exemple, d'où vient-il ?

— De quelque part au nord. Gebtou ? Abdou ? Ipou<sup>18</sup> ? De ce côté-là.

« C'est loin, songea Bak. À plusieurs jours de voyage au meilleur des cas. Pas facile de resserrer ce champ d'investigation sans interroger Meri-amon lui-même. »

— Sa tâche requiert du sérieux et de l'honnêteté. Pour accéder à un tel poste, il doit être issu d'une famille riche, jouissant d'un

---

<sup>18</sup> Akhmim. (*N.d.T.*)

statut social élevé. À moins qu'un notable se soit pris d'amitié pour lui ?

Nebamon tira un carré de lin de sous sa ceinture et essuya son front baigné de transpiration.

— J'ai entendu dire qu'un gouverneur de province avait parlé en sa faveur, mais qui était cet éminent personnage ? Je ne m'en souviens pas. Je ne sais, d'ailleurs, si l'on m'avait précisé son nom.

Bak se promet d'enquêter sur le passé de Meri-amon.

— Il y a deux jours, après la procession, je t'ai vu regarder une troupe d'acrobates hittites. Près de toi, il y avait un homme aux cheveux roux.

Il détestait l'idée de mentir à un être aussi estimable et industriel, néanmoins le stratagème avait fait ses preuves avec Meri-amon, alors, pourquoi ne pas y recourir à nouveau ?

— Il y a des années, j'ai connu quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup, mais je ne me rappelle pas son nom. Je me demande si ce pourrait être lui.

Le contrôleur leva le nez de sa petite excavation.

— J'ai parlé à des dizaines de gens, ce jour-là : des amis, des connaissances, des inconnus.

Il rompit un morceau de brique sèche, examina la paille à l'intérieur, puis hocha la tête avec satisfaction.

— Le toit paraît intact. J'enverrai un couvreur combler les trous et replâtrer, et tout sera comme neuf.

Alors qu'ils retournaient vers l'échelle, Bak persévéra :

— Vraiment, tu ne te souviens pas de cet homme roux ? Si je le rencontre pendant la fête, j'aimerais être à même de l'appeler par son nom.

— Je n'ai aucune idée de qui cela peut être. Comment pourrais-je me rappeler un homme en particulier ?

Disait-il vrai ? Bak l'appréciait et le croyait honnête – du moins, il l'espérait. Cependant, il ne pouvait se leurrer. Nebamon, de par sa fonction, pouvait accéder sans restriction à son groupe d'entrepôts et aurait moins attiré l'attention que Meri-amon. De plus, il se chargeait non seulement de conserver les objets, mais de les recevoir d'horizons lointains, puis de les répartir. Où ? Amonked ne l'avait pas indiqué.

Bak quitta la jolie cour pavée de calcaire qui précédait Ipet-isout et marcha vers le sud, vers la grande porte que l'on n'avait pas fini d'édifier. Au soleil, le pavage était brûlant ; il en ressentait la chaleur à travers la semelle de ses sandales. Franchissant le portail, il s'arrêta au bas des rampes de construction et regarda, plus loin près de l'allée processionnelle, le premier sanctuaire de la barque. Deux jours plus tôt, il se tenait là-bas avec ses hommes, attendant les deux souverains et la triade sacrée.

Les tourelles de la porte inachevée paraissaient abandonnées – les ouvriers avaient été libérés afin de profiter de la fête. Une bande de gamins, dont aucun n'avait plus de dix ans, tirait un grand traîneau vide sur la rampe bâtie contre la tour est. L'un d'eux lançait des ordres, feignant d'être un chef d'équipe et frappant sa cuisse avec un bout de branche, tel un bâton de commandement. Les autres s'employaient de toutes leurs forces à hisser le lourd traîneau. Bak n'osait imaginer ce qu'ils comptaient en faire une fois en haut.

Il décida de gravir la rampe ouest, vide excepté un traîneau chargé de pierres de revêtement. Personne ne pouvant lui reprocher de gêner le travail, il monta jusqu'au sommet, d'où il aurait une vue panoramique sur la partie sud de la ville.

La pente n'était pas raide et bientôt il atteignit son but. Comme il s'y attendait, une scène magnifique s'étendait sous ses yeux. Après avoir dépassé le premier sanctuaire de la barque, l'allée processionnelle s'incurvait vers l'occident pour contourner le petit temple de Mout, puis repartait vers le sud pour rejoindre Ipet-resyt. Sur la plus grande partie du trajet, des bâtiments se pressaient contre les bandes d'herbe piétinées qui bordaient la large chaussée. L'océan de toits blancs se mouchetait çà et là de brun foncé – couleur des maisons non peintes – et d'îlots vert cendré formés par des arbres. Une foule considérable s'était amassée au-delà du temple de Mout pour regarder une procession.

Bak adressa un signe amical aux garçons, qui s'étaient arrêtés pour se reposer, puis passa du côté ouest de la rampe, d'où il contempla le quartier d'habitations, à l'extérieur de la petite

porte qu'Amonked et lui avaient empruntée pour se rendre à l'entrepôt. On voyait peu de gens dans les rues ; la journée était trop chaude. Soudain, un homme aux cheveux roux sortit du domaine sacré. Prenant la direction de la rampe où se trouvait Bak, il parcourut la ruelle au pied de l'enceinte.

Le policier distinguait mal son visage, mais les cheveux frisés étaient de la couleur dont il se souvenait. Il dévala la rampe, fonça dans la ruelle parallèle et rebroussa chemin vers l'enceinte. L'homme roux apparut au coin de la rue. Il découvrit Bak, fit demi-tour et repartit en sens inverse. Bak tourna à l'angle et le vit bifurquer dans un passage qui s'évanouissait entre les groupes d'habitations. Le lieutenant se précipita à temps pour l'apercevoir alors qu'il s'engouffrait dans une rue adjacente. Il le poursuivit. L'homme plongea dans une ruelle plus étroite, puis une autre et une autre encore, zigzaguant entre les maisons qui se ressemblaient toutes. Chaque fois que Bak le perdait de vue, l'écho de ses pas et parfois l'aboïement d'un chien sur le qui-vive le guidaient.

L'homme roux était rapide et connaissait bien cette partie de la ville. Il conservait son avance tout en tournant sans cesse. Quelle distance avaient-ils parcourue ainsi ? Bak n'en avait aucune idée, mais il commençait à s'essouffler quand son gibier jaillit entre les blocs de construction et grimpa sur la pente herbue qui bordait l'allée processionnelle. Un dernier effort l'entraîna parmi la multitude que Bak avait distinguée du sommet de la rampe.

Dans sa concentration, il ne remarqua pas tout de suite que la procession se composait d'animaux exotiques. Le public, nombreux, comptait beaucoup d'enfants bruyants, aux yeux écarquillés, au milieu d'adultes tout aussi fascinés. Le fugitif avait su en tirer parti ; ses cheveux éclatants s'étaient fondus dans les bannières colorées brandies par les jeunes spectateurs. Bak le perdit de vue.

Il s'arrêta devant une baraque, autant pour reprendre son souffle que pour s'acheter une cruche de bière. Il but l'épais liquide tout en emboîtant le pas à la procession, scrutant toujours la foule. Son regard revenait souvent sur les bêtes qui paraient le long de la chaussée, sans doute les plus dociles



d'entre toutes celles qu'Hatchepsout tenait enfermées dans son zoo, à l'intérieur du domaine royal. Sauf en de rares occasions, seuls quelques privilégiés pouvaient les admirer.

Un vieux lion à la crinière noire occupait la place d'honneur. Derrière lui, deux porteurs vêtus de la tenue chamarrée en usage dans le sud de Kouch<sup>19</sup> exhibaient une lionne et un léopard en cage, qui avaient fort bien pu transiter par Bouhen. Une hyène en laisse, munie d'une muselière, menait un défilé de babouins, d'antilopes et de gazelles, chacun accompagné de son propre gardien. Bak vit passer quelques oiseaux en cage, qui avaient survécu par miracle à un long voyage. Enfin, occupant la seconde place d'honneur, venait un ours des terres du Nord, conduit par un habitant du Mitanni<sup>20</sup>.

Bak comprit que l'homme roux lui avait échappé. N'étant pas du genre à s'avouer vaincu, il retourna au domaine sacré.

Le scribe maigre, dont les cheveux d'un blanc terne retombaient comme des baguettes derrière ses oreilles, trempa l'extrémité de son calame dans une coupelle d'eau et l'agita pour la débarrasser de l'encre noire.

— Non, lieutenant, je ne crois pas le connaître. Ta description n'est pas des plus...

Il laissa la phrase en suspens, le silence soulignant mieux que des mots qu'un tel signalement pouvait s'appliquer à presque n'importe quel homme aux cheveux roux. Bak en avait bien conscience. Il avait vu son suspect de trop loin pour le décrire comme il convenait.

— Connais-tu tous les hommes roux qui travaillent dans le domaine sacré ?

De la pointe de son calame humide, le scribe effleura un pain d'encre rouge puis traça un trait mince, faisant comprendre à Bak qu'il était très pris et devait pour suivre sa besogne.

---

<sup>19</sup> Royaume indépendant conquis sous le Nouvel Empire, devint le terme générique pour désigner la Nubie. (*N.d.T.*)

<sup>20</sup> Empire recouvrant la haute Mésopotamie et la Syrie du Nord. (*N.d.T.*)

— Pas tous, répondit-il enfin, mais je peux t'indiquer où tu en trouveras un ou deux.

Bak entra dans une vaste salle à colonnes. Une lumière abondante, déversée par de hautes fenêtres, éclairait plus de vingt scribes accroupis sur des nattes de jonc, qui écrivaient sous le regard perçant de leur surveillant. Vers l'avant, un adolescent avait une chevelure flamboyante. Bouclée, mais pas frisée. Un examen plus attentif révéla un corps d'une blancheur laiteuse à force de passer la plus grande partie du temps à l'intérieur. Celui que cherchait Bak avait la peau brunie d'un homme habitué au soleil.

— Essaie Djeserseneb, suggéra le jeune garçon quand Bak lui eut expliqué sa mission. Ses cheveux évoquent la couleur de la grenade. Tu le trouveras à l'atelier d'orfèvrerie.

L'homme qu'il traquait avait-il les cheveux de la couleur du fruit succulent ? Bak ne l'aurait pas définie ainsi, mais chacun percevait les choses à sa façon.

— Roï pourrait être celui que tu décris.

Le forgeron musclé, dont les cheveux rappelaient vraiment la couleur de la grenade et étaient aussi raides que le mince fil d'or façonné par son voisin, prit le temps d'ajuster ses pinces autour d'un petit récipient à bec. Certain de ne pas lâcher prise, il versa un filet d'or en fusion dans un moule posé par terre devant lui, puis précisa :

— C'est un garde qui veille sur les oies sacrées. À peu près vers cette heure-ci, on ouvre le tunnel et on laisse les oiseaux s'ébattre dans l'eau. Tu le trouveras au bord du lac.

Un garde... Cela semblait plausible. L'homme roux qu'il avait suivi paraissait bien découplé et rompu à l'exercice physique.

Les cheveux du garde, décolorés par le soleil, évoquaient de la paille sèche. À dix pas, ils auraient pu passer pour bruns.

— On dirait Dedou le savetier, déclara Roï. Tu le trouveras dans un petit atelier derrière la Maison de Vie.

— C'est ainsi que se sont déroulées mes recherches, résuma Bak, assis sur un tabouret à l'ombre de l'auvent que ses hommes

avaient dressé sur le toit de leur logis avant d'aller prendre part aux festivités. Je suis sûr d'avoir rencontré tous les roux qui travaillent à l'intérieur de l'enceinte sacrée. Celui que Meriamon prétend ne pas connaître ne se trouvait pas parmi eux.

— Mais alors, où se cache-t-il ? demanda Kasaya.

Le silence qui suivit était rempli de pépiements d'oiseaux, de rires d'enfants et d'éclats de voix. Hori contempla avec tristesse les rouleaux déployés sur le toit et maintenus en place par des pierres.

— Notre journée a été mieux employée, mais dire qu'on a appris quoi que ce soit serait exagéré.

Bak quitta l'auvent pour passer dans chacune des allées étroites délimitées par les documents. Rê, au-dessus d'un pic surplombant la partie occidentale de Ouaset, prodiguait encore sa lumière. Un grand nombre de papyrus étaient dans l'état auquel il s'attendait depuis le tri initial d'Hori : intacts, ou endommagés sur les bords. Les autres, ceux qu'il n'aurait jamais cru qu'on puisse dérouler, correspondaient à divers stades de dégradation. Quelques grands fragments subsistaient. Pour ce qui était du reste, des morceaux de tailles décroissantes avaient été sauvés, et même des petits bouts aux contours calcinés.

Bak poussa un sifflement.

— Je m'étonne que tu en aies récupéré autant.

— C'est Kasaya qu'il nous faut remercier, lieutenant, dit Hori d'un air radieux. Il a la patience du chacal. Il lui est arrivé de passer une heure sur un papyrus brûlé pour le dérouler peu à peu. On aurait juré que tout le document était perdu, mais tôt ou tard il trouvait à l'intérieur quelque chose de lisible.

Bak sourit avec approbation au jeune Medjai, dont les mains semblaient trop grosses pour cet effort délicat.

— Vous avez bien travaillé, tous les deux. Je n'aurais pu en demander davantage.

Hori et Kasaya échangèrent un sourire ravi.

— On a jugé que si le meurtrier d'Ouserhet souhaitait dissimuler des vols commis contre Amon, il avait jeté dans les flammes tous les documents compromettants. Dans ce cas, les plus brûlés seraient les plus utiles.

— Tu sais ce qu’il vous reste à faire, dit Bak, en parcourant des yeux les rouleaux déployés.

— Tâcher de découvrir ce que volait le coupable.

— Doit-on se concentrer sur les objets qui passaient entre les mains de Meri-amon ? demanda Kasaya.

Bak soupesa cette idée, puis secoua la tête.

— Non. Laissons faire le hasard. S’il a volé, les signes de son forfait devraient apparaître d’eux-mêmes.

— Mais, lieutenant, remarqua Hori, perplexe, tu nous as dit que l’homme roux s’était sauvé dès qu’il t’avait vu. Cela n’indique-t-il pas qu’il est coupable ?

— Coupable, oui, mais nous ne savons pas encore de quoi. En outre, la faute de l’un n’est pas nécessairement celle de l’autre, et le fait que Meri-amon ait menti en feignant de ne pas le connaître n’implique pas pour autant que tous deux soient des voleurs.

— Comment peut-on t’aider, chef ? demanda le sergent Pachenouro, qui se servit une part généreuse de ragoût d’agneau. Aucun de nous ne sait lire. Pourtant, on aimerait bien se rendre utiles.

Bak rompit un morceau de la miche ronde et pointue, si récemment sortie du moule de cuisson qu’elle brûlait encore un peu les doigts.

— Ne t’inquiète pas, sergent. Quand j’aurai besoin d’aide, je ferai appel à toi. Pour le moment, laisse les hommes s’amuser. La fête ne durera pas éternellement et, lorsqu’elle prendra fin, nous partirons pour Mennoufer. Amon seul sait quand ils auront à nouveau le temps de se détendre.

Le sergent Psouro, un Medjai trapu dont le visage conservait les cicatrices d’une maladie infantile, croqua un oignon nouveau.

— Tu n’as pas l’air de craindre que ton enquête puisse échouer.

— Plus j’en apprends, et plus l’affaire paraît simple. On l’a assassiné parce qu’il avait découvert des irrégularités dans les entrepôts d’Amon. Le tout est de savoir de quoi au juste il s’agissait – des vols, sans doute – et de démasquer le coupable.

La cour était éclairée par une seule torche fixée au mur. Les deux hommes de faction jouaient aux osselets avec un manque d'enthousiasme évident, après une longue journée de libations. Une ombre profonde tombait autour d'eux, de Bak et de ses sergents, accentuant le rougeoiement sporadique des braises sous la marmite. Le chien d'Hori, couché contre une rangée de gargoulettes, ronflait et tressaillait.

Un petit garçon passa le portail donnant sur la rue.

— Lieutenant Bak ?

— Je suis Bak.

— J'ai un message pour toi.

L'enfant parla vite, enchaînant les phrases dans sa hâte à transmettre ce qu'il avait à dire.

— Un nommé Amonked désire te voir. Il te prie de le retrouver devant un grenier à grain près du port. Sur-le-champ. Je dois t'y conduire.

Les trois hommes se regardèrent, leur curiosité réveillée.

— On t'accompagne, mon lieutenant ? interrogea Psouro.

— Comment était cet homme ? demanda Bak au garçon.

Celui-ci haussa les épaules.

— Il ressemblait à un scribe.

— Amonked n'aurait-il pas envoyé un message écrit ? remarqua Psouro.

— Il n'en avait peut-être ni le temps ni le moyen.

Bak ramassa son bâton et se leva.

— Je crois que nous donnons trop d'importance à une simple convocation. Je renverrai le gamin une fois arrivé. Si je ne suis pas de retour quand la lune sera levée, il vous conduira à moi.

Le bâtiment ressemblait à tous les autres entrepôts bordant le fleuve, surtout dans le noir, et la porte entrouverte devant laquelle ils s'arrêtèrent donnait sur une réserve comme il en existait d'innombrables dans ce quartier. Une forte odeur de grain les accueillit, faisant éternuer Bak. Il poussa la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur, s'attendant à voir de la lumière, ne trouvant rien que les ténèbres et le silence.

Amonked n'était pas là. Déçu, le lieutenant se retourna. L'enfant était déjà au milieu de la rue et courait à toutes jambes. Il se tramait quelque chose !

Bak perçut un mouvement derrière lui et allait faire volte-face quand un objet dur s'abattit sur sa tête. Ses jambes se dérochèrent et le monde devint noir.

Une douleur lancinante ramena Bak à lui. Il resta immobile, répugnant à bouger. Le temps s'écoula, combien, il ne le savait pas. Il ouvrit les yeux. Du moins le crut-il. Mais il ne voyait rien. Que s'était-il passé ? Où était-il ? Il tenta de se lever, mais la douleur lui vrilla le crâne, intense, déchirante, au-dessus de l'oreille droite.

Il n'eut d'autre choix que de rester couché, d'attendre que la souffrance s'atténue, se réduise à un battement aigu. Il sentait qu'il gisait sur... Sur quoi ? Il essaya de réfléchir, de se souvenir. Amonked souhaitait lui parler. Un gamin l'avait conduit à un entrepôt près du fleuve. Il se revit dehors, regardant le garçon s'enfuir, et puis... Oui, il avait entendu un mouvement derrière lui. Après... Plus rien.

Il ne voyait pas d'étoiles au-dessus de sa tête, pas plus qu'il n'entendait les craquements et les gémissements des navires amarrés au bord du fleuve. Il ne sentait pas la brise. L'air chaud et lourd était saturé d'une odeur de grain et d'autre chose qu'il ne pouvait tout à fait identifier. Des relents de nourriture. Il se trouvait dans un édifice. Ses assaillants avaient dû le transporter dans un grenier. Probablement celui où Amonked lui avait donné rendez-vous.

Non. Pas Amonked. Quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui souhaitait sa mort ? Ou l'écarter de son chemin quelque temps ?

Il glissa un pied en arrière, remontant le genou, et s'accouda afin de se soulever. Il fut alors stupéfait : on ne l'avait pas ligoté ! Offrant une sincère prière de gratitude à Amon, il tâta la couche dure sur laquelle il se trouvait. Il sentit du tissu, de la grosse toile à sacs, et une couche de poudre. Passant le doigt sur sa langue, il perçut un goût de cendres, utilisées pour protéger le grain contre les vers et les insectes.

Les sacs regorgeaient de céréales. Quelques grains s'étaient échappés et se mêlaient aux cendres. Comme il l'avait deviné, il

était dans un grenier ; sans doute celui-là même dont il s'était approché sans méfiance, croyant rejoindre Amonked. Un groupe de bâtiments près du fleuve, entouré de ruelles désertes la nuit. Dans le cas improbable où ses appels à l'aide parviendraient à percer les épais murs de brique crue, il n'y aurait personne dehors pour l'entendre.

Pourquoi sentait-il une odeur de cuisine ? Il fronça les sourcils, tenta de réfléchir. Non, pas de cuisine, mais de quoi au juste ? Une odeur de brûlé. Une idée, une soudaine certitude le pétrifièrent. Le grain était en feu.

Il s'assit brusquement. Le monde tournoya autour de lui, sa tête allait éclater. Ravalant un goût de bile, il tâta avec prudence l'endroit douloureux. Une bosse sous ses cheveux palpita sous ses doigts et il sentit un peu d'humidité. Du sang.

« Pas de quoi s'affoler », se raisonna-t-il.

Prenant garde à ne pas réveiller le génie maléfique sous son crâne, il regarda autour de lui. Il ne vit pas d'enfer de flammes. Le feu couvait donc dans un ou deux sacs. Ceux-ci étaient trop serrés pour que l'air alimente la flamme. Peut-être le cœur du grain vivait-il encore, un peu vert et gorgé de sève. Combien de temps restait-il, avant que le feu ne prenne ? Bak ne pouvait le deviner.

Il savait une chose à coup sûr : il devait sortir. Il avait entendu parler des feux de céréales, de la poussière en suspension dans l'air qui s'enflammait soudain. Même si ce n'était pas vrai, l'atmosphère se remplirait d'une fumée suffocante, aussi mortelle qu'un incendie.

Cet entrepôt, comme la plupart des autres, devait avoir une seule porte et aucune fenêtre. Il pouvait comporter un système d'aération, mais l'intérieur était plus noir que la nuit – impossible de déceler la moindre ouverture. Donc, soit Bak creusait un trou dans le mur de brique crue, soit il trouvait la porte. Il lui fallait un outil... Sans trop d'espoir, il porta la main à la gaine de cuir passée à sa ceinture et y sentit la dague. Son agresseur avait été négligent. Il éclata de rire, puis fut pris d'une toux qui éclata dans son crâne.

Il revit Nebamon creuser dans la brique crue de l'entrepôt, dans l'enceinte sacrée. L'arche du toit mesurait bien quatre



empans d'épaisseur. Les murs qui la soutenaient étaient peut-être plus larges. Il faudrait à Bak un trou d'une coudée de diamètre afin de sortir. L'odeur de brûlé devenait plus forte. Parviendrait-il à s'extraire à temps ?

Mieux valait tenter sa chance du côté de la porte. Le bois était-il dur ? Quelle en était l'épaisseur ? Deux doigts ? Trois ? Peu importait. Il n'avait plus un instant à perdre.

Il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait cette porte. Toutefois, les sacs sous ses pieds semblaient plus bas que ceux sur lesquels il était assis, ce qui signifiait qu'on en avait enlevé. Un portefaix n'aurait jamais été les chercher plus loin que nécessaire : il aurait saisi les plus proches de l'entrée. De plus, si, comme on pouvait le supposer, l'agresseur de Bak avait voulu partir au plus vite, il n'avait pas pris la peine de le traîner loin à l'intérieur.

Satisfait par ce raisonnement, Bak se leva comme un vieillard malade, tenant sa tête droite et raide. Il ôta une sandale et, de la plante du pied, explora le renflement des sacs, la légère dépression à l'endroit où ils se touchaient. Il ne lui manquait plus que de tomber, ou de trébucher dans un feu naissant.

Un deuxième pas, prudent. Un troisième et un quatrième. Soudain, il se cogna le front ; la douleur emplit son crâne. Il se figea, le temps que le martèlement se réduise à une palpitation éprouvante, mais supportable. Il tendit les mains dans les ténèbres devant lui, comprit qu'il avait heurté la courbe de la voûte. Alors il continua d'avancer en se baissant, jusqu'à ce qu'il atteigne le mur. Un mur latéral, pas celui où se trouvait la porte.

À nouveau, il se laissa guider par la dénivellation. Sur sa droite, la pile de sacs était plus basse ; il se tourna donc dans cette direction. Il se retrouva sur une pente un peu instable où il faillit trébucher, puis, tout à coup, il sentit sous ses pieds le sol en terre battue. Il longea la paroi sur une demi-douzaine de pas, rencontra le mur perpendiculaire. Bientôt, si ses suppositions étaient justes, il trouverait la seule issue.

Il tâcha de retenir son souffle. Des picotements chatouillaient le fond de sa gorge. L'odeur de fumée était plus nette ; le temps pressait.

Enfin, à tâtons, il découvrit la porte. Même s'il se doutait que c'était en vain, il y assena un bon coup d'épaulé. Cette fois, son agresseur avait pris ses précautions. La porte était barrée. Bak dégaina sa dague et, refusant de penser, se mit à l'œuvre. Il s'attaqua à une fissure entre les planches, un peu au-dessus de la hauteur de sa taille, à l'endroit où devait se trouver la barre. Sa dague était acérée, le métal bien trempé. Le bois de l'huis se révéla plus tendre que prévu, mais les nœuds résistaient, durs comme le granit.

De toutes ses forces, le lieutenant entama le bois le long des planches adjacentes, puis agrandit l'orifice. Il ruisselait de sueur, la soif le tourmentait. Ses bras et ses poignets lui semblaient de plomb. La fumée, de plus en plus épaisse, le faisait souvent tousser. La douleur de sa blessure lui paraissait moins intense, soit qu'il fût trop occupé pour y prêter attention, soit qu'il s'y habituât.

Il s'arrêta pour essuyer son visage trempé. Une nouvelle quinte de toux lui rappela qu'il devait faire vite. Avant que le grenier ne s'emplisse de fumée. Avant que l'incendie n'éclate.

Avec une sombre détermination, il creusa encore, enfonça très fort sa lame et perça l'ultime et fragile couche de bois qui le séparait du monde extérieur. Il s'agenouilla, essaya de voir à travers le trou. Celui-ci était trop petit et la nuit trop sombre. Il eut un sourire froid et amer. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à élargir l'ouverture de manière à atteindre la barre et à la soulever. Une tâche interminable. Ou alors, à appeler à l'aide, au cas improbable où quelqu'un passerait par là.

Il écarta ces pensées décourageantes et reprit sa besogne. Ses yeux larmoyaient ; il devait souvent s'interrompre pour les essuyer. Soudain, une quinte de toux plus violente que les autres l'assaillit. De l'air ! Il lui fallait du bon air frais. Comme celui qui filtrait de dehors, caressant sa main alors qu'il travaillait.

Comment n'y avait-il pas pensé ? C'était pourtant évident ! Il s'accroupit devant l'ouverture, qui avait à peu près la taille d'un œuf d'oie, et respira à pleins poumons cet air si doux, le front contre la porte. Quand il se remit au travail, il se sentait mieux – et beaucoup plus optimiste.

Ce sentiment fut de courte durée. Il heurta un petit nœud si dur que la pointe de sa lame s'ébrécha. Rageant de chaque seconde perdue, il évida les contours puis, à l'aide du manche de sa dague, fit sauter le morceau de bois récalcitrant. Enfin, il pouvait passer la main à l'extérieur. Sa fureur se mua en jubilation.

Il enfonça les doigts dans l'ouverture, tâtonna à la recherche de la barre qui bloquait la porte, la sentit en haut et la repoussa du bout des doigts. Elle tomba avec un bruit mat.

Étreint par un soulagement indescriptible, Bak sortit en titubant. Il tomba à genoux et respira avec délice. Murmurant une prière de gratitude hâtive, mais fervente, il se releva tant bien que mal et courut en chancelant vers le port, où il pourrait trouver du secours. Le grenier du dieu devait être sauvé.

— Par bonheur, le feu n'a pas pris, dit Bak, en avalant une bouchée du ragoût dont ils s'étaient régalés la veille. Le groupe d'entrepôts aurait brûlé et l'on aurait perdu assez de grain pour nourrir une petite ville entière.

Il était assis avec Pachenouro et Psouro dans la cour du cantonnement medjai, épuisé par sa mésaventure et le manque de sommeil. La bosse sur son crâne n'avait pas diminué, mais ne le faisait souffrir que lorsqu'il y touchait. Des ronflements résonnaient à l'intérieur du bâtiment, où nombre de ses hommes s'étaient effondrés sur leur natte après une longue nuit de réjouissances. Un pigeon buvait dans l'écuelle d'eau du chien.

Pachenouro pécha un bout d'agneau à l'aide d'un morceau de pain.

— En vérité, les dieux t'ont souri, chef, en plaçant cette barge et son équipage à proximité.

— Oui, tout le monde était à bord ! Ils auraient fort bien pu passer la nuit à terre pour la fête, comme nos hommes. Le capitaine a envoyé un matelot chercher du renfort, et le feu qui couvait a été maîtrisé en moins d'une heure.

Psouro fit tourner la bière dans sa cruche, le front plissé d'inquiétude.

— Qui a essayé de te tuer, chef ? Le meurtrier d'Ouserhet ?

— On a recouru au feu dans les deux cas, pourtant, si ces forfaits sont l'œuvre d'un seul homme, pourquoi ne m'a-t-il pas égorgé, comme l'inspecteur ? Il en avait la possibilité.

— Il était certain que tu périrais dans les flammes, remarqua Pachenouro.

— Il faut l'empêcher de nuire au plus tôt. Provoquer un incendie en un tel lieu était une abomination, témoignant d'un total mépris envers la vie des autres, humains et animaux. Tout près, il y avait des habitations, des entrepôts, des navires amarrés sur le front de l'eau. Amon seul sait combien de gens auraient péri si le feu s'était propagé !

— Tu es sûr que tu vas bien, lieutenant ?

Hori, installé sur le toit à l'ombre de l'auvent, lança à Bak un regard soucieux par-dessus le grand panier rond contenant des papyrus roulés. Bak le rassura d'un geste désinvolte.

— J'ai la gorge irritée, encore mal à la tête, et cette odeur de fumée ne quitte pas mes narines. Cela mis à part, je me porte comme un charme.

Il s'assit sur le tabouret. Dans le panier, la plupart des rouleaux étaient intacts, et quelques-uns roussis. Par terre, juste à côté, cinq ou six, ouverts, étaient superposés et maintenus à plat par des cailloux : leurs bords étaient noirs et irréguliers ; les lignes s'interrompaient aux extrémités brûlées.

— Dis-moi ce que tu as appris jusqu'à maintenant.

— Il est encore tôt pour affirmer quoi que ce soit.

— Quelqu'un cherche à me tuer. Je tiens à savoir qui aussi vite que possible, répliqua Bak, esquissant un sourire afin d'atténuer la dureté de ces paroles, pourtant justifiées.

Rougissant, Hori ne perdit pas de temps en préambules.

— D'abord, j'ai voulu avoir une impression générale, aussi j'ai commencé par lire un document intact et par consigner tous les articles mentionnés.

Il montra le panier, qui contenait les rouleaux déjà lus, et une planche enduite de plâtre, sur le toit près de lui, comportant plusieurs colonnes tracées de sa petite écriture nette.

— J'ai procédé de même avec un document en partie brûlé. Après, j'ai tenté d'en déchiffrer un très endommagé. Les

fragments étaient si fragiles que j'ai jugé préférable de ne pas les déplacer.

Kasaya surgit en haut de l'escalier, le chien d'Hori sur ses talons. Il se baissa pour entrer sous l'auvent, retourna un gros pot, puis s'assit. Le chien s'installa près de lui et contempla son jeune maître de ses yeux bruns au regard triste. Il savait qu'il ne fallait pas déranger le scribe lorsqu'il était entouré de papyrus.

— Tu reviens les mains vides, dit Bak au Medjai. Où est Tati ?

— Introuvable, soupira Kasaya en se débarrassant d'une de ses sandales pour se gratter le pied. Le seul serviteur qui gardait la maison ignorait où il était, et quand j'ai demandé si nous pouvions venir consulter les archives, il a refusé. Tati lui a dit qu'elles appartiennent à Amon et que seul le grand prêtre peut en disposer.

Il remarqua la contrariété de Bak et écarta les mains, se dégageant de toute responsabilité. L'officier ferma les yeux et se mit à compter, s'astreignant à la patience. L'impossibilité de s'entretenir avec Hapouseneb pendant la fête devenait chaque jour plus pesante. Les archives, à coup sûr, auraient raccourci la piste qui le menait au coupable, et il avait besoin de l'aide de Tati.

— Continue, Hori. Dis-moi comment tu as procédé ensuite.

— J'ai poursuivi ma tâche en passant d'un groupe de documents à l'autre. Il me reste encore beaucoup à faire, mais je crois avoir discerné un fil conducteur. Voire plusieurs.

— Par exemple ? interrogea Bak, dont la voix évoqua le coassement d'une grenouille.

— Chaque rouleau énumère de nombreux objets, tous de type similaire. Plus de la moitié des papyrus intacts que j'ai lus jusqu'à présent concernent les diverses céréales entreposées à Ouaset. Ils indiquent le jour où la cargaison a été reçue, la quantité placée dans les greniers, puis, à une date ultérieure, le nombre de sacs prélevés, soit pour être utilisés à Ipet-isout, soit pour être embarqués vers un des domaines d'Amon.

— Je suppose que les autres articles qui reviennent avec régularité sont les peaux et les lingots de métal.

— C'est exact, lieutenant.

— Comme les céréales, des objets trop lourds et volumineux pour qu'on les déplace aisément.

Bak s'éclaircit la gorge pour réprimer une quinte de toux. Malgré son inquiétude, Hori se garda avec bon sens de tout commentaire.

— Les rouleaux en partie brûlés inventorient les biens envoyés par les ateliers du dieu ou ses divers domaines. Des pièces de lin, des poteries, des sandales, du vin, entre autres choses. Quant aux fragments que Kasaya a réussi à sauver, ils sont très difficiles à déchiffrer, toutefois j'ai reconnu les symboles du bronze et de l'or. Des huiles aromatiques y sont aussi mentionnées, et peut-être de l'ivoire.

— Intéressant, dit Bak, pensif. Ces articles sont nombreux et variés. Les documents provenaient à l'évidence de plusieurs groupes d'entrepôts.

— Oui. Je pense qu'Ouserhet les avait emportés dans cette pièce pour les examiner.

— Il n'aurait guère pu le faire sans panier. Je n'en ai pas vu les restes calcinés. Et toi, Kasaya ?

— Je n'ai pas remarqué, chef. Tu veux que j'aille voir ça de plus près ?

— Oui. Et crois-tu que tu pourrais recoller certaines des jarres brisées ? J'aimerais savoir d'où elles provenaient.

Le Medjai réfléchit à cette idée, sourit comme un enfant confronté à un nouveau défi et déclara en se levant :

— J'apporterai les morceaux ici.

— Tu avais raison, il y a bien un fil conducteur.

Bak se cambra, étirant ses muscles raides à force d'être resté courbé sur les fragments noircis de papyrus sauvés par Kasaya. Il retourna sous l'auvent, satisfait des efforts de la matinée.

— À quelques rares exceptions, les documents épargnés par les flammes énumèrent des céréales ou d'autres produits de valeur, mais difficiles à transporter.

Hori repoussa le grand panier, rempli, à présent, par les rouleaux intacts qu'ils avaient examinés.

— On aurait pensé que le meurtrier les aurait également jetés dans le feu, pour semer la confusion.

— Il se hâtait, de peur d’être vu.

Le scribe tira un petit panier contenant, à en juger par l’odeur, du poisson enveloppé dans des feuilles flétries. Un pain rond et plat était posé par-dessus, avec des oignons nouveaux et une petite botte de radis.

— Comme je l’avais deviné, la plupart des rouleaux en partie brûlés dressent la liste de produits fabriqués pour Amon, et provenant de loin.

Bak attira le tabouret à l’ombre, s’assit et accepta un paquet enveloppé de feuilles.

— D’après Ouser, les entrepôts de ce groupe-là contiennent, outre des ustensiles et des produits employés pour les rituels, des parures destinées au dieu, à la châsse et à la barque sacrée.

— C’est ce qui apparaissait sur les rouleaux les plus abîmés – du moins, sur les quelques bribes qui ne laissaient aucune place à l’erreur.

Kasaya posa la troisième jarre dont il avait à peu près reconstitué l’anse, et s’approcha du panier de victuailles.

— Autrement dit, le meurtrier a jeté au feu les documents prouvant qu’il avait volé, puis il en a ajouté quelques autres en guise de combustible.

— Rien ne confirme encore qu’Ouserhet recherchait un voleur, lui rappela Bak.

— Je ne peux songer à aucune hypothèse plus logique, avoua Hori.

— Moi non plus, convint Bak.

Il ouvrit le paquet et huma la tranche de poisson à l’intérieur, dont la chair bouillie se désagrégeait.

— Kasaya, combien y a-t-il de jarres brisées, à ton avis ?

— Je n’en suis pas sûr. Une bonne douzaine, peut-être.

— D’après Meri-amon, il y avait entre quinze et vingt espaces vides sur les étagères.

— Chef, tu as lu les inscriptions sur les anses que j’ai recollées. Les jarres provenaient de la pièce où on les a trouvées.

— Nebamon et Meri-amon ont tous deux libre accès à cet entrepôt, remarqua Hori, qui réfléchit un moment, puis ajouta : Cependant, le prêtre a menti au sujet de l’homme aux cheveux roux. Lieutenant, tu l’as vu de tes yeux lui passer un message.

— Les apparences jouent contre lui, toutefois...

— Il détient un secret, estima Kasaya. Un très lourd secret. Qu'est-ce qui pourrait être plus haïssable que de voler des objets du culte ?

— Mon lieutenant ! cria Psouro, dont la tête apparut par l'ouverture en haut des marches. Un messenger d'Amonked vient d'arriver. Il faut que tu le rejoignes sur-le-champ. Un second meurtre a eu lieu dans l'enceinte sacrée.



## 8

Stupéfait, Bak poussa un long soupir.

— Meri-amon...

— Oui, dit Amonked d'un air lugubre, en contemplant le corps à ses pieds. Et sa mort ressemble de manière troublante à celle d'Ouserhet.

Prenant garde à l'endroit où il marchait, Bak s'approcha à travers l'herbe épaisse qui avait surgi du sol humide, derrière Ipet-isout.

— On n'a pas tenté de le brûler.

— Non, mais sa gorge...

Amonked se tut et détourna les yeux.

Bak se pencha pour examiner le cadavre, ce qui réveilla une douleur sourde dans son crâne. Le jeune prêtre gisait sur le dos, les épaules surélevées par une petite butte, la tête rejetée en arrière révélant une longue entaille en travers de la gorge. Les mouches bourdonnaient autour de la blessure et de traînées rouges sur son corps. Il n'avait pas été assassiné là. Au-dessous et autour de lui, la végétation portait des traces de sang séché, de même qu'une bande de feuillage écrasé, longue d'environ quatre pas et rejoignant un sentier qui bordait le sanctuaire. On avait tenté de tout dissimuler en redressant les herbes, puis en jetant de la terre par dessus. Mais plusieurs tiges cassées commençaient à se flétrir ; intrigué, un jeune homme s'était approché et avait découvert le corps. Bouleversé, il restait sur le chemin avec Amonked, Psouro et deux des policiers medjai de Bak.

Le lieutenant longea la piste sur laquelle Meri-amon avait été traîné. Comme il fallait s'y attendre après une incision aussi profonde, le prêtre avait beaucoup saigné. La terre et le sable jetés sur le feuillage ne couvraient pas les taches, mais un promeneur distrait n'aurait rien remarqué.

En arrivant à la lisière de la végétation, Bak arracha sur un buisson un rameau touffu, puis il s'accroupit au bord du sentier. Le sol conservait l'empreinte d'une demi-douzaine d'allées et venues. Bien peu, pour un chemin aussi fréquenté.

Les empreintes se terminaient à faible distance, à l'arrière du temple d'Amon, dans un enchevêtrement de traces laissées par ceux qui étaient venus prier à la chapelle de l'« Oreille qui entend<sup>21</sup> ». Un pan de lin jauni par le temps, la poussière et le soleil brûlant, masquait un renfoncement qui abritait une représentation en bas relief de la divinité, sculptée dans le mur juste derrière le sanctuaire. L'endroit le plus propice pour tuer un homme, surpris alors qu'il se confiait au dieu.

Bak épousseta avec soin la surface du sol, à droite du sentier. Il découvrit du sang. Là encore, le meurtrier avait répandu de la terre, pensant faire disparaître toutes les traces de son forfait – y compris les siennes.

Bak continua de suivre la piste sanglante. Bien que piétinée par les visiteurs venus depuis le meurtre, elle était assez nette, et bientôt il atteignit l'avant de la chapelle. Une petite tache brunâtre au bas de l'étoffe le conforta dans son raisonnement. Il épousseta encore le sol et trouva du sang séché, qui avait coulé sous le lin et menait dans le renfoncement. Il repoussa le rideau. Des deux côtés d'un encadrement semblable à une fenêtre étaient sculptées les grandes oreilles d'Amon. Chacun, homme ou femme, riche ou pauvre, pouvait venir prier là ou rechercher de l'aide aux heures difficiles de sa vie.

Bak alla rejoindre ses compagnons.

— Amenez-le sur le sentier. J'ai besoin de l'examiner de plus près, et dans de meilleures conditions.

Psouro adressa un signe du menton aux Medjai, qui emportèrent une litière. Pendant qu'ils y plaçaient la victime, Bak questionna le jeune homme qui avait tout découvert. Celui-ci avait vu une femme et un enfant s'agenouiller devant la chapelle, mais personne d'autre. La végétation flétrie avait attiré

---

<sup>21</sup> Représentation permettant au fidèle d'entrer en contact direct avec la divinité, sans l'intermédiaire de prêtre ou d'ancêtre. (*N.d.T.*)

son attention et, suivant des yeux la nuée de mouches, il avait distingué le corps. Il avait remarqué aussitôt que le sang avait séché, que la mort remontait à un certain temps. Il avait demandé à la femme d'aller chercher de l'aide et n'en savait pas plus.

Bak l'autorisa à partir et reporta son attention sur Meri-amon. Il passa les doigts dans ses cheveux sans déceler de sang ni de bosse. Il le fit rouler d'un côté, puis de l'autre, et ne trouva pas de contusion. Le prêtre était sans doute à genoux, en prière, lorsque son assaillant était venu par-derrière et lui avait tranché la gorge. Tout avait dû se dérouler si vite qu'il n'avait rien senti.

Bak imagina le bas-relief écoutant Meri-amon parler, ou peut-être implorer... quoi donc ? Ce que le prêtre désirait, ce dont il avait besoin ? Connaissait-il le meurtrier d'Ouserhet, cherchait-il un conseil ou le pardon ? Craignait-il de perdre la vie lui aussi ? Quoi qu'il en fût, le dieu lui avait fait défaut.

Bak chassa les mouches de la blessure à l'aide du rameau. Une nuée d'insectes s'éleva. Ravalant son dégoût, il regarda de plus près le cou du défunt et se redressa avec stupeur. Il avait vu une plaie similaire auparavant, non pas une, mais deux fois.

— Emportez-le à la Maison de Vie, ordonna-t-il à Psouro.

— Oui, mon lieutenant.

— Je veux parler à Hori.

— J'envoie un homme le chercher.

Le sergent et les deux Medjai portant la litière se hâtèrent de descendre le sentier et disparurent à l'angle d'Ipet-isout. Bak et Amonked les imitèrent, à un rythme plus mesuré. Bak jeta son balai improvisé dans l'herbe et se frotta les mains comme pour les débarrasser du contact de la mort.

— Le marchand hittite Marouwa a été assassiné de la même manière que Meri-amon et Ouserhet et par le même homme.

— En es-tu certain ? interrogea Amonked, abasourdi.

— Je parierais là-dessus ma dague de fer.

Le fer était un métal plus rare que l'argent et plus précieux que l'or ; en outre, cette dague était un présent de la seule femme que Bak eût aimée. À ses yeux, elle n'avait pas de prix, et Amonked le savait.

— Que deux hommes aient été tués de façon identique en un court laps de temps peut relever de la coïncidence. S’agissant de trois meurtres, il existe un lien.

— J’en discerne un, évident entre Ouserhet et Meri-amon. Tous deux servaient Amon et veillaient chaque jour sur les biens précieux de ses entrepôts. Mais le Hittite ?

— Je n’en ai aucune idée, admit Bak. Les écuries royales et le domaine sacré sont deux mondes totalement distincts.

— Meri-amon n’avait pas de famille à Ouaset c’est pourquoi il partageait un logis avec plusieurs célibataires, qui travaillent ici, dans l’enceinte sacrée.

Bak franchit le seuil, quittant la petite maison où le prêtre avait vécu. Dehors, Hori tentait de reprendre son souffle ; il s’était hâté de venir du cantonnement medjai.

— Comment saurai-je quelles archives étaient les siennes, lieutenant ?

— Ils ne gardent pas d’inventaires, ici, expliqua Bak en l’entraînant dans la ruelle poussiéreuse. Cela susciterait la réprobation du contrôleur des contrôleurs, qui tient à ce qu’aucun document ne sorte du quartier des entrepôts ou de ses Archives centrales. De plus, la place est trop exigüe pour permettre de conserver autre chose que des affaires personnelles. Dans le cas de Meri-amon, des vêtements, du matériel d’écriture et quelques lettres de son père, scribe public à Abdou.

Le chemin qu’ils empruntaient était enserré par de petits bâtiments contigus où logeaient les serviteurs d’Amon et leur famille : artisans, scribes, boulangers et brasseurs – l’humble multitude qui pourvoyait au bien-être de la divinité et de tous ceux chargés de l’organisation du culte.

Hori devait presque courir pour rester à la hauteur du policier.

— Puisque la majorité des rapports de Meri-amon se trouve désormais sur notre toit, presque impossibles à lire, je vais me rendre aux Archives. À quelle date dois-je remonter ?

— À l’époque où on lui a confié son poste, soit il y a environ trois ans.

— Amon soit loué ! Il n'avait pas derrière lui une longue carrière.

Hori s'effaça pour laisser Bak contourner le premier un âne attaché devant une porte ouverte. À l'intérieur, une femme semonçait son mari.

— Lorsque j'aurai terminé, je connaîtrai la gestion du matériel du culte aussi bien que lui. Peut-être même encore mieux.

Bak ignora cette légère récrimination.

— Tant que tu y seras, demande aux scribes s'ils possèdent une trace de transactions entre le marchand hittite Marouwa et un prêtre ou un scribe du domaine sacré.

— Pourquoi le dieu Amon aurait-il besoin de chevaux ? Ils ont beaucoup trop de prix pour servir de bêtes de somme, pour être consommés ou sacrifiés. Je sais que les messagers les empruntent parfois, mais ils ne sont vraiment bons que pour tirer les chars.

— Je ne parierais pas que tu trouveras son nom, admit Bak, néanmoins il faut vérifier. N'oublie pas non plus l'atelier de nettoyage et de réparation. Là-bas aussi, les opérations sont consignées dans des rapports.

— Je n'en sais pas plus aujourd'hui que lorsque Marouwa est mort, convint le lieutenant Karoya en contemplant d'un air morne le marché animé. J'ai eu peu de temps pour accorder à cette affaire l'attention qu'elle mérite. Mes devoirs sont multiples, durant la Belle Fête d'Opet, et les délits constatés par mes hommes sont cent fois plus nombreux que d'ordinaire. C'est vrai, lieutenant, dit-il en levant la main comme pour prévenir une objection. Je me cherche des excuses, et j'ai tort.

— Je vois bien que de nombreux navires attendent sur le front de l'eau et que ce marché grouille d'animation.

Le coude de Bak heurta un support de bois, compromettant l'équilibre précaire d'un étal. Des perles suspendues à une traverse tintèrent, ce qui lui valut un regard renfrogné du vieillard ridé assis par terre, au milieu de ses articles : perles et amulettes, anneaux et bracelets, peignes, flacons de parfum, bâtonnets et pinceaux de maquillage pour les yeux et les lèvres.

— J'aurais voulu avoir plus de temps, répondit Karoya. D'après le peu que j'ai appris, Marouwa était un brave homme et ne méritait pas que son meurtre reste impuni.

Il fixa son attention sur trois membres de sa patrouille, au milieu du large passage entre les rangées d'étals. Ils interrogeaient un marchand surpris à employer de fausses mesures. Le fraudeur était à genoux. Deux des policiers le maintenaient tandis que le dernier lui appliquait des coups de bâton sur le dos et les jambes. Une foule commençait à se former autour d'eux, bloquant le passage, obligeant les nouveaux venus à regarder, qu'ils le veuillent ou non. Les badauds échangeaient des commentaires curieux ou compatissants, d'autres encore se délectaient de ce petit spectacle. Il y en eut pour parier sur le temps exact que le gredin mettrait à avouer son forfait.

Bak interrogea Karoya d'un coup d'œil, et le jeune officier medjai acquiesça d'un hochement de tête. Côte à côte, ils arrivèrent dans le passage, se révélant aux yeux de tous telle l'incarnation de l'autorité, guettant les moindres fauteurs de troubles. La foule semblait inoffensive, mais comme tous les rassemblements spontanés, elle pouvait très vite devenir incontrôlable.

— As-tu appris quoi que ce soit sur ses activités à Ouaset ? s'enquit Bak.

— Pas grand-chose.

— Ne venait-il pas dans cette ville de façon régulière ?

— Si, une ou deux fois par an. Mais c'est le lot des marchands. Il est rare qu'ils établissent de longues et profondes amitiés. Pas au port, en tout cas. Je regrette de ne pouvoir t'être plus utile, lieutenant, mais tu peux juger de la situation.

Il décrivit d'un large geste du bras l'effervescence qui régnait autour d'eux.

Bak le comprenait. Sur le rivage s'alignaient jusqu'à cinq rangées de navires, et le marché était devenu immense.

— Je te suggérerais bien d'aller chercher de l'aide à la garnison, mais le temps que tu entraînes des hommes, la fête d'Opet sera terminée.

— Néanmoins, cela me tente beaucoup.

Karoya scrutait les spectateurs, qui ne cessaient d'affluer et pariaient à qui mieux mieux. Avec une expression résolue, il modula un sifflement à l'adresse de ses hommes. À ce signal, ceux-ci obligèrent leur prisonnier à se lever et abaissèrent leur lance en diagonale, prêts à forcer le passage. Les curieux s'écartèrent, et les policiers entraînèrent le scélérat dans une ruelle latérale qui menait à leur bâtiment.

L'officier medjai se détendit. Bak et lui traversèrent la foule qui déjà se dispersait.

— Tous ceux à qui j'ai parlé – les marins comme les autres marchands – sont unanimes : Marouwa était d'un tempérament agréable, facile à vivre et honnête dans ses transactions. Ils ne lui connaissaient pas de problème de femme, pas de dettes ni de vices.

— Et l'idée du capitaine Antef, qu'il ait pu être impliqué dans la politique hittite ?

— Si elle est fondée, personne ne le savait ou ne veut en parler.

— Je présume que tu as interrogé les Hittites qui résident à Ouaset.

— En effet, lieutenant. Surtout l'un d'eux : un certain Hantawiya, qu'ils considèrent comme leur chef. Il ne semblait guère apprécier Marouwa. Je crois que le marchand avait pris une femme de Kemet pour concubine, ce qui déplaisait à Hantawiya, toutefois il n'a rien trouvé de mal à dire sur lui. Ce n'était pourtant pas faute d'en avoir envie, se rappela Karoya en souriant.

Bak songea que l'opinion d'un homme au sujet d'un autre n'était pas toujours un élément probant.

— Il n'a suggéré aucun lien entre Marouwa et le domaine d'Amon ?

— La question n'a pas été soulevée, or je suis certain que cela aurait été le cas si Hantawiya nourrissait une telle suspicion. Il est du genre à médire, et n'aurait pas pardonné à l'un de ses compatriotes d'entretenir le moindre rapport avec un dieu autre que ceux des Hittites.

— Il m'a tout l'air d'être très désagréable.

— Pour le moins.

Karoya contourna une montagne de melons vert-jaune disposés par terre et secoua la tête, perplexe.

— Je n'arrive pas à croire que le meurtre de Marouwa soit lié à ceux du domaine sacré, pourtant tous ces hommes ont eu la gorge tranchée... Au nom d'Amon, quel rapport peut-il bien y avoir entre eux ?

— Sans aller jusqu'à prétendre que je connaissais bien Marouwa, j'appréciais sa compagnie et je le respectais. Je crois même que je le considérais comme un ami.

Le commandant Minnakht, maître des écuries royales, marchait sous le portique qui ombrageait une longue rangée de portes ouvertes d'où émanait une forte odeur de chevaux. On entendait parfois à l'intérieur un piaffement, le froissement de la paille ou un léger hennissement.

— C'était quelqu'un de bien, et sa mort m'attriste.

— Parlait-il de ses autres clients ? interrogea Bak.

Chaque fois qu'il respirait l'odeur des écuries, il éprouvait au cœur un pincement de nostalgie. D'ordinaire, il ne regrettait pas d'avoir été exilé sur la frontière sud et d'exercer le rôle de policier, mais de temps en temps – comme en cet instant –, il aurait voulu revenir en arrière et retrouver sa vie de conducteur de char.

— Il m'a dit plus d'une fois sa fierté que nous estimions tous ses chevaux dignes des écuries royales. J'en avais déduit qu'il n'en vendait qu'à nous. Et à Menkheperrê Touthmosis, bien entendu. Marouwa fournissait aussi la maison royale de Mennoufer.

— Qui entends-tu par « nous », exactement ?

— Ceux d'entre nous qui examinaient ses bêtes et prenaient la décision de les garder. C'est-à-dire moi-même et les dresseurs.

Tout évoquait la puissance, chez le commandant. Grand, râblé, il avait des jambes solides et musculeuses, un cou de taureau, des mains larges et des poignets épais comme Bak n'en avait jamais vu. Sa voix profonde et forte ainsi que son maintien exprimaient l'assurance.

Un jeune homme vigoureux sortit de l'enceinte circulaire qui entourait le puits, devant le portique. Deux jarres d'eau étaient



suspendues à un joug en travers de ses épaules. D'âcres relents de transpiration traînèrent dans son sillage quand il les dépassa pour franchir la porte la plus proche.

Bak lança un regard à l'intérieur. Au-delà d'un monceau de paille mêlée de crottin, il distingua une pièce étroite, en longueur, dotée d'ouvertures tout le long du toit pour laisser passer l'air et la lumière. Il n'y avait pas de chevaux, mais plusieurs garçons d'écurie répandaient de la paille fraîche, tandis que d'autres remplissaient les abreuvoirs et les mangeoires qui bordaient l'un des murs. La place de chaque animal était marquée d'une pierre fixée dans le sol et percée d'un trou au centre, afin de l'attacher.

Bak pensa à toutes les longues journées que son propre attelage avait passées dans une écurie semblable, et ne put s'empêcher de se demander si la compagnie de leurs congénères leur manquait. Souriant de cette idée saugrenue, il décida d'exercer sa réflexion de manière plus profitable.

Le capitaine Antef avait suggéré la possibilité que Marouwa ait été mêlé de près à la politique hittite, mais ne pouvait-on supposer qu'en réalité le marchand se soit trouvé impliqué dans celle de Kemet ? Sans avoir directement affaire à Hatchepsout ou à Touthmosis, il avait pu favoriser l'une ou l'autre.

— Lui est-il arrivé d'exprimer une préférence envers notre reine ou son neveu ?

« L'héritier qui partage le trône avec elle, mais non le pouvoir, ajouta Bak en son for intérieur. Un jeune homme assez avisé pour venir à Ouaset et participer avec sa tante aux rites essentiels d'Opet, rappelant par là à ceux qui se prosterneront devant lui un jour qu'il est le fils d'un dieu... » Mieux valait taire ces pensées tant qu'il se trouvait au sein du palais royal.

— Non. Lequel des deux gouvernait notre terre semblait lui être indifférent. Il m'a dit un jour qu'il les croyait tous les deux compétents, ce qui, venant de lui, était un grand compliment. Oh ! nuança le commandant en riant, il se demandait bien pourquoi Maakarê Hatchepsout laissait vivre son neveu. Ce qui est compréhensible. Chaque fois qu'un nouveau roi accède au trône hittite, il fait exécuter tous ceux qui auraient la moindre

légitimité à lui arracher le pouvoir. Un homme qui a grandi là-bas s'attend à la même attitude de notre part.

Bak ne précisa pas qu'il avait entendu des gens de Kemet, en particulier des soldats de la frontière sud, exprimer la même interrogation.

— A-t-il laissé entendre qu'il s'intéressait à la politique de sa terre natale ?

— Non, jamais.

Un cheval se mit à hennir, de l'autre côté d'une rangée d'entrepôts. Minnakht redressa la tête et écouta. Quand le silence revint, il sourit avec tristesse.

— Deux jeunes étalons étaient trop combattifs. On a décidé de les castrer.

Bak hocha la tête avec compassion. Augmenter une écurie par la reproduction était aussi important, sinon plus, que d'acquérir des bêtes splendides.

— Donc, tu es convaincu que Marouwa ne s'intéressait pas du tout à la politique.

— C'était un homme sensé, lieutenant. Si, dans les sphères du pouvoir, on l'avait soupçonné de se mêler de politique – la leur ou la nôtre –, on ne lui aurait pas permis d'importer ses chevaux ici. Je parierais l'attelage favori de notre souveraine qu'il restait en dehors de tout cela.

Ce n'était pas le genre de pari que l'on lance à la légère. Pourtant, Minnakht considéra Bak d'un air songeur et finit par lui demander :

— Aurait-on prétendu le contraire ?

— Quelqu'un a avancé cette possibilité ; à mon avis, parce que c'était la première explication qui lui venait à l'esprit pour justifier le meurtre.

— Bah ! Des propos inconséquents ! répliqua le commandant avec mépris.

Plusieurs hommes sortirent de l'écurie, portant des paniers de paille souillée de déjections, puis franchirent un portail à l'autre bout de la cour. Le mélange serait conservé afin de fertiliser les jardins royaux.

— Marouwa aurait-il pu connaître des gens du domaine sacré ?

Minnakht éclata de rire.

— Comment un Hittite faisant commerce de chevaux aurait-il eu affaire avec les piètres et la religion ?

Il remarqua l'expression de Bak et ajouta avec un sourire en coin :

— Il semble que cette question ne soit pas nouvelle pour toi.

— Je me la suis posée plus d'une fois.

Sentant qu'une explication s'imposait, Bak parla au commandant de la mort d'Ouserhet, suivie par celle de Meriamon.

— Tu comprends la raison de ma présence.

— Je me disais bien... On m'a appris que la patrouille du port enquêtait sur la mort de Marouwa, et maintenant te voilà. Toi, l'ami d'Amonked. Le lieutenant de Bouhen qui a capturé l'esprit malin du Djeser Djeserou, et qui possède autrement plus d'envergure qu'un petit officier du port.

— Le lieutenant Karoya est un soldat de valeur, commandant.

— Je n'en doute pas. Marouwa avait une femme à Ouaset. T'a-t-on parlé d'elle ?

— On a fait allusion à une concubine, mais j'ignorais si elle faisait toujours partie de sa vie.

— Il était très attaché à elle. Peut-être lui a-t-il fait des confidences.

— Peux-tu me dire où la trouver ?

Le commandant secoua la tête.

— Je ne sais ni son nom ni où elle demeure, mais le sergent Khereouf devrait être à même de t'aider. Il supervise le dressage de tous nos chevaux. Marouwa et lui étaient en excellents termes.

— J'étais fier de compter Marouwa parmi mes amis.

Le sergent Khereouf, un petit homme massif entre deux âges, saisit la longe d'un jeune étalon blanc et lui flatta la tête au-dessus des naseaux. L'animal trembla à ce contact, mais ne tenta pas de se dérober.

— Je crois que je ne rencontrerai jamais personne qui ait autant l'amour des chevaux.

Bak tourna autour de l'étalon, examinant ses jambes fines, son encolure puissante et son corps musclé. Sa robe était trempée, après une longue course au galop ; il avait besoin d'être rafraîchi et bouchonné.

— Qui amènera des chevaux à Kemet, maintenant ?

— Amon seul le sait !

Effrayé par le ton véhément du sergent, l'étalon rejeta la tête en arrière. Khereouf se contenta de raffermir sa prise.

— Ne devrais-tu pas le faire marcher ? remarqua Bak.

Une expression approbatrice passa sur les traits du sergent, une légère surprise qu'un officier de police puisse émettre cette suggestion. Tout en guidant l'étalon vers un chemin bien tracé, à l'ombre des dattiers qui bordaient la muraille à l'arrière du palais, il demanda :

— Tu as passé du temps avec des chevaux, lieutenant ?

— J'étais autrefois lieutenant dans les chars, dans le régiment d'Amon.

Khereouf fut très impressionné, et s'il avait éprouvé la moindre réticence à l'idée de parler à un officier de police, celle-ci s'évanouit.

— Que désires-tu savoir, lieutenant ? Je t'aiderai de mon mieux. J'aimais beaucoup Marouwa. Je veux que son meurtrier soit puni.

— À part les chevaux, de quoi discutiez-vous tous les deux ?

— De pas grand-chose, répondit le sergent en haussant les épaules.

Bak se rembrunit. Dans les écuries de la garnison, il avait connu des hommes comme Khereouf, peu loquaces avec leurs semblables. Mais Marouwa venant d'une terre lointaine, peut-être avait-il inspiré un plus large intérêt.

— Parlait-il de son pays, le Hatti ?

— Oh ! euh, oui... Il me décrivait les montagnes, les vastes plaines et les collines couvertes d'arbres.

Khereouf s'interrompit et demanda avec stupéfaction :

— Tu imagines, lieutenant ? Des arbres à perte de vue ?

Secouant la tête d'un air abasourdi, il se remit à marcher.

— De quoi d'autre parlait-il ?

Khereouf ne dit rien, rassemblant ses pensées, puis les mots se bousculèrent sur ses lèvres :

— Du village où il était né et de la ville où il avait son foyer. Il me racontait ses voyages et les merveilles qu'il avait vues. Les fleuves qui coulent dans le mauvais sens, du nord au sud, et les montagnes qui percent les nuages. Les fréquents orages, où les dieux jettent du feu et ébranlent la terre d'un vacarme assourdissant. Les mois de froidure, où une pluie solide et blanche tapisse la terre.

Bak ne sourit pas de la crainte respectueuse du sergent, car lui aussi avait peine à imaginer de tels prodiges. Depuis qu'on les lui avait décrits pour la première fois, il rêvait de les découvrir un jour par lui-même.

— Habitait-il à Hattousas ?

— Non. Son épouse et ses enfants vivaient à Nesa, à bien des jours de marche de la capitale.

— S'y rendait-il souvent ?

— Quand il y était forcé. Il détestait la soif insatiable de pouvoir qui prévalait là-bas, et préférait mener une vie simple.

Bak pria avec ferveur afin que le sergent se montre plus précis.

— Pourquoi allait-il à la capitale ? Afin d'obtenir des laissez-passer ou d'autres autorisations ?

Il s'interrompit, laissant à Khereouf le temps d'acquiescer.

— Il devait y rencontrer des personnages riches et ambitieux.

— Oui. En tout cas, ceux qui possédaient d'assez beaux chevaux pour qu'il les amène à Kemet.

— Tu disais qu'il détestait la soif insatiable de pouvoir qui régnait à Hattousas, reprit Bak. Cela signifie-t-il qu'il ne se mêlait pas de politique ?

Le sergent réfléchit, puis hocha la tête.

— Il m'a expliqué un jour qu'il tenait beaucoup trop à la vie et à celle de sa famille pour jouer avec le feu, et qu'il avait travaillé trop dur pour que tout ce qu'il avait mis des années à acquérir tombe dans les coffres du roi.

Bak continua de le presser de questions, abordant le même sujet par différents biais, mais les réponses de Khereouf ne

variaient jamais et Bak avait la conviction croissante que cette hypothèse était le fruit de l'imagination d'Antef.

Il estima qu'il était temps de s'aventurer plus loin.

— D'après le commandant Minnakht, Marouwa avait une compagne à Ouaset. Lui arrivait-il de parler d'elle ?

— Irenena, répondit le sergent. Il était avec elle depuis de longues années. Il la considérait comme une épouse.

— Te l'avait-il présentée ?

— Oh, non ! se récria le sergent. Il ne m'aurait jamais invité chez lui.

Bak imaginait bien ce qu'une femme aurait ressenti à la perspective de n'entendre parler que de chevaux.

— Ne le voyais-tu jamais en dehors de ces écuries ?

— Si. Nous allions parfois ensemble dans des lieux de plaisir.

— De quoi bavardiez-vous, là-bas ? À part du travail, bien entendu.

Bak voyait dans le sergent un très brave homme, mais son manque de conversation le rendait fou. Khereouf ne semblait pas comprendre où Bak voulait en venir.

— On jouait souvent aux osselets ou aux jonchets, on pariait. On parlait de la chasse aux bêtes féroces, de la lutte ou d'autres sports. Ou encore des femmes qu'on voyait autour de nous, celles qui travaillaient dans les maisons de plaisir, dont on prenait le corps, puis qu'on laissait derrière nous.

Des histoires de soldats, d'hommes loin de leur famille. Semblables aux milliers de conversations que Bak avait entendues dans les lieux de plaisir du Ventre de Pierres.

— A-t-il précisé où vivait Irenena ?

Khereouf haussa les épaules.

— Quelque part près du quartier étranger, je crois. Il parlait avec fierté de la maison qu'il lui avait procurée. Trois pièces, et du toit on pouvait voir un puits et un petit bouquet de palmiers dattiers.

Bak devrait se contenter de cela. Combien de puits pouvait-il y avoir à proximité du quartier étranger ?

— Lieutenant Bak !

Le commandant Minnakht sortit de la cour qui s'étendait entre le puits, le bâtiment des bureaux et les entrepôts.

— J'espère que le sergent Khereouf t'a été utile ?

— Oui, commandant. Il est encore plus convaincu que toi que Marouwa ne s'intéressait pas à la politique. Je commence à croire que le motif du meurtre réside ailleurs.

— Après ton départ, je me suis rappelé une confidence que Marouwa m'a faite un jour. Cela n'a peut-être aucun rapport, mais je serais négligent si je ne te le répétais pas.

— Mon commandant ! appela un sergent. On se prépare à enfumer les rats. Tu veux voir ?

— Je crois que cela vaut mieux, maugréa Minnakht. Viens, lieutenant. On pourra discuter pendant que les hommes accomplissent leur besogne.

Bak comprenait la réticence de Minnakht. Lorsqu'il était conducteur de char, lui aussi avait été contraint d'assister à l'enfumage, pour débarrasser les greniers des rongeurs. Une tâche nécessaire qui en amusait certains, mais pas lui. Ils suivirent le sergent dans une enceinte contenant dix greniers coniques. Sur le côté, trois hommes retenaient chacun deux énormes molosses par le collier. Un autre, muni d'une torche éteinte, attendait en haut d'un escalier, sur une longue plateforme en brique crue accolée à l'arrière des greniers, d'où l'on emplissait les réservoirs.

— C'est bon ! hurla le sergent. On y va !

— Une triste corvée, déclara Minnakht, mais on ne peut pas laisser les rats pulluler. En dépit de toutes nos précautions, ils s'insinuent partout, semant des excréments et consommant bien plus que leur part de grain.

L'homme au sommet des marches alluma sa torche. Elle ne s'enflamma pas, mais dégagea un épais nuage de fumée noire.

— Que voulais-tu me dire, commandant ?

Minnakht attira Bak à l'écart.

— C'était il y a trois ans ou peut-être plus. Un de mes amis, maître des écuries au palais royal d'Hattousas, l'avait prié de me rapporter une information, afin que je la transmette à qui de droit. Selon lui, l'un des proches de l'ambassadeur de Kemet s'ingérait dans la politique du Hatti, fomentant des troubles.

Bak émit un sifflement.

— Une tentative des plus dangereuses, si c'était vrai.

— Si périlleuse que je ne pouvais y croire. Néanmoins, je jugeai le risque si grave que je transmis le message au commandant Maïherperi, qui dirige notre garde royale.

Le soldat sur la plate-forme enfonça la torche par une ouverture au sommet du grenier, puis étala une lourde toile par-dessus afin que la fumée ne s'échappe pas. Le sergent ouvrit une petite trappe au bas de l'édifice. Il n'en sortit qu'une faible quantité de céréales : le grenier était presque vide.

Bak réfléchissait, les sourcils froncés.

— Une affaire si sérieuse n'aurait-elle dû passer par les canaux officiels ?

— Je sais ; l'idée m'avait aussi effleuré. Marouwa, qui avait eu bien plus de temps que moi pour y songer, avait conclu qu'un haut personnage d'Hattousas avait voulu nous en informer discrètement, dans l'espoir que Maakarê Hatchepsout prendrait des mesures avant que le roi hittite n'y soit forcé. Après l'avoir écouté, je me sentis enclin à abonder dans son sens. Depuis un certain temps, notre souveraine entretient avec le roi du Hatti des liens amicaux. Si le traître avait été surpris à Hattousas, il aurait été mis à mort, ce qui aurait nui à ces relations.

Bak hocha la tête. Il comprenait fort bien : un conseil murmuré dans une oreille avisée était souvent plus efficace que de bruyantes menaces proférées en public.

Un rat fila du grenier sous un concert d'aboiements. Huit ou dix autres suivirent, les adultes et leurs petits s'égaillant dans toutes les directions. On lâcha les chiens, qui foncèrent dans le sable en grondant. Les rats cherchèrent avec frénésie une échappatoire, mais ne trouvèrent refuge que dans les ombres du soir. Ils n'avaient pas la moindre chance. Quelques instants plus tard, tous étaient morts et les hommes se hâtaient de rattraper les chiens avant qu'ils aient happé leur proie et perdent ainsi leur ardeur.

— Maïherperi a-t-il ajouté foi à cette histoire ? demanda Bak.

— Sans doute. Il m'a révélé plus tard que l'ambassadeur avait été rappelé à Kemet.



— Peux-tu m'apprendre le nom de cet ambassadeur, commandant ?

— Je ne l'ai jamais su. Il te faudra t'en enquérir ailleurs.

« Amonked le saura ou, dans le cas contraire, sera en mesure de le découvrir », pensa le policier.

— L'identité du traître a-t-elle été établie ?

— Maïherperi ne m'en a rien dit.

Bak resta pensif. Le rapport entre l'incident d'Hattousas et les meurtres du domaine sacré était encore plus difficile à imaginer qu'entre ces deux crimes et la mort de Marouwa.

## 9

— Je suis d'accord avec le lieutenant Bak, déclara Karoya, aussi raide que la grande lance qu'il tenait à la main. Le prêtre Meri-amon a été tué de la même manière que le marchand hittite Marouwa.

— Tu es allé à la Maison de Vie ce matin ? demanda Amonked.

— Non, hier, en fin de journée.

Une quinzaine de prêtres cheminaient d'un pas pressé sur le sentier de pierre, vers le lac artificiel grâce auquel on accédait à Ipet-isout par le front de l'eau. Jacassant comme des pies, ils contournèrent l'esplanade sur laquelle Amonked, Karoya et Bak discutaient de l'enquête. Ils descendirent bien vite la volée de marches basses, puis embarquèrent pour se rendre là où les rituels du jour exigeaient leur présence, sans doute à Ipet-resyt.

Amonked attendit qu'ils soient trop loin pour l'entendre.

— Et l'inspecteur Ouserhet ?

— C'était difficile à dire, intendant.

— Les prêtres lui avaient déjà ôté ses organes internes et l'avaient recouvert de natron, expliqua Bak. Les sels rendaient la blessure informe. Mais je n'oublierai pas de sitôt l'aspect qu'elle présentait le jour de sa mort. Elle ressemblait beaucoup aux deux autres.

Karoya était impressionné par l'auguste présence d'Amonked, cousin de la reine, mais pas au point de garder le silence.

— Je parie qu'il a été assassiné comme Meri-amon et Marouwa. Égorgé par-derrière.

— Je vois.

L'intendant d'Amon se détourna, posa les mains sur le parapet et scruta le canal qui reliait le lac au fleuve, vers l'orient. Puis il fit volte-face et considéra les deux hommes d'un œil inquisiteur.

— Quelle était votre intention, en venant me trouver ?

— Puisque les trois crimes sont liés, il nous semble qu'ils devraient relever de la même affaire. En raison de la fête, le port et le marché sont beaucoup plus difficiles à surveiller que d'habitude. Cela laisse peu de temps au lieutenant Karoya pour rechercher un tueur.

— Et, dans la mesure où tu enquêtes déjà sur deux des meurtres, tu désires te pencher aussi sur celui de Marouwa.

— Ce serait logique, intendant.

Un rire moqueur retentit au milieu des arbres. Dans un étang laissé par le retrait des eaux, un homme à demi-nu, une ribambelle de poissons accrochés par une ficelle à son épaule, raillait son compagnon qui plantait en vain son harpon.

— Maï, le capitaine du port, n'aurait-il pas son mot à dire ? reprit Amonked.

— Nous lui en avons déjà parlé, répondit Karoya. Il partage notre sentiment.

Amonked les fixa, songeur, et acquiesça enfin d'un bref hochement de tête.

— Fort bien, vous m'avez convaincu. Les trois crimes seront dorénavant comptés comme s'ils n'en faisaient qu'un, et Bak mènera cette enquête. Je suis sûr, lieutenant Karoya, que tu lui prêteras main-forte en cas de besoin.

— Certainement, intendant.

— As-tu autre chose à me rapporter, lieutenant Bak ?

L'officier relata sa conversation avec le maître des écuries, concluant avec l'information transmise par Marouwa, qui avait abouti au rappel d'un ambassadeur.

— Es-tu au fait de cet incident, intendant ? Sinon, voudrais-tu te renseigner pour moi ? Le commandant Minnakht ignore le nom de l'ambassadeur et le sort dévolu au traître. Ces quelques éclaircissements me seraient des plus utiles.

Le silence prolongé fut le signe évident qu'Amonked n'entendait pas cette histoire pour la première fois.

— En quoi cette affaire pourrait-elle être liée aux trois meurtres ?

À son air contrarié, Bak comprit que ces événements avaient été scellés dans une jarre et oubliés. Et voici que, par sa faute, le passé relevait sa tête hideuse.

— Peut-être en rien, mais comment puis-je éliminer cette piste si j'ignore les faits ?

Amonked se mit à faire les cent pas, les mains derrière le dos. Il murmura :

— Que faire ?

— Tu sais que tu peux te fier à moi, souligna Bak.

— Je vais vous laisser, offrit Karoya.

— Non, non. Cependant...

Amonked s'arrêta devant les deux officiers et regarda Bak.

— Tu connais les parties concernées, lieutenant. C'est pourquoi tu me places dans une situation embarrassante.

— Moi ? répéta Bak, perplexe.

— Maakarê Hatchepsout avait désigné Pentou pour la représenter à la cour hittite d'Hattousas. Il la servait avec loyauté depuis près de deux ans – du moins le croyait-elle.

Bak surmonta très vite sa surprise. Il se rappela les différentes occasions où il avait rencontré le gouverneur, chaque fois en compagnie du grand trésorier, et les nobles convives reçus dans sa demeure. Comment s'étonner que l'incident d'Hattousas eût été tenu secret ? Il précisa à Karoya :

— Pentou est le gouverneur de la province de This.

Le jeune officier laissa échapper un petit rire désabusé.

— Donc, quand la nouvelle parvint à ma cousine, poursuivit Amonked d'un ton contraint, elle fut encline à l'ignorer, jugeant Pentou beaucoup trop intègre pour s'ingérer dans la politique d'un autre pays. Toutefois, ses conseillers – et j'étais du nombre – la convainquirent de le rappeler. Nul soupçon ne pesait sur lui, néanmoins un membre de son entourage exerçait une influence néfaste. Il était compromis, et ne pouvait plus servir les desseins de la reine.

— Ainsi, il revint à Kemet, et un autre le remplaça à Hattousas. Le traître fut-il identifié ?

— Comme il cessa ses agissements par voie de conséquence, on abandonna l'enquête.

— Ce fut peut-être une erreur... Pentou et sa suite sont arrivés à Ouaset quelques heures avant le meurtre de Marouwa, expliqua Bak à Karoya. Ils resteront ici jusqu'à la fin de la fête.

Amonked pinça les lèvres.

— Il est possible que Pentou accorde trop de confiance à ses proches. Mais de là à supposer... Non, jamais il ne tuerait, même pour éviter le scandale.

— Mes mains sont liées, intendant, car les dignitaires susceptibles de m'aider se consacrent tout entiers aux rituels d'Opet. Faut-il en plus que j'aie les yeux bandés parce que Pentou est intouchable ?

Le policier savait qu'il manquait de diplomatie, mais il pensait que son ami lui pardonnerait sa franchise. En effet, celui-ci montra d'un léger sourire qu'il ne lui en tenait pas rigueur, et concéda :

— Je demanderai au vizir s'il souhaite que tu réexamines les circonstances de l'incident.

Sur ces mots, il traversa l'esplanade et gravit le chemin vers Ipet-isout. Bak lui emboîta le pas avec Karoya. Il espérait ardemment qu'il ne se hasardait pas sur un terrain trop dangereux. Quant au jeune officier medjai, il semblait soulagé de ne pas avoir à marcher sur les nobles pieds d'un gouverneur de province.

— Le navire où l'assassinat a eu lieu est-il encore au port ? demanda Bak.

— Oui, mais plus pour longtemps. Le capitaine Antef est venu me trouver hier. Il désire lever les voiles dès demain. Je n'ai vu aucune raison de le retenir.

— Demain ? Au beau milieu de la fête d'Opet ?

— Il a reçu une nouvelle cargaison. Un long voyage l'attend jusqu'à Ougarit, et ses marchandises devront être transportées par voie de terre avant l'hiver.

— Quelle différence feraient cinq ou six jours de plus ?

Bak leva son bâton pour saluer la sentinelle, qui s'était mise avec empressement au garde-à-vous à leur approche. Derrière ses compagnons, il pénétra dans la cour antérieure d'Ipet-isout.

— Intendant, dit-il à Amonked, pourrais-tu envoyer un ordre officiel au capitaine du port ? Je souhaite que le navire d'Antef reste ici, et que sa cargaison soit placée sous bonne garde afin qu'on ne puisse rien y soustraire.

— Ce retard me contrarie, lieutenant, déclara Antef en posant sur Bak un regard noir. Si, pour mon malheur, quelqu'un a été assassiné sur mon bateau, est-ce à moi d'en subir les conséquences ?

— Pour « ton » malheur ? Ne crois-tu pas que Marouwa est plus à plaindre ?

— Si, bien sûr. Néanmoins, ajouta le capitaine, la poitrine gonflée par l'indignation, on ne devrait pas m'imposer de rester. Je ne sais rien de plus que le jour où tu as découvert le meurtre.

Bak tournait le dos à la proue et pouvait voir toute la longueur du pont, qui paraissait bien différent de la dernière fois. Les pans de la cabine étaient remontés. Les enclos avaient disparu, de même que le foin et les sacs de grain ; le plancher reluisait de propreté. Des paniers, des ballots, des coffres étaient entreposés un peu partout – une cargaison qui, sans être immense, méritait bien un long voyage. La majorité de l'équipage était à terre. Les deux matelots à bord travaillaient près du mât, bavardant avec la complicité de ceux qui partagent une tâche depuis des mois. De temps en temps, ils regardaient Bak à la dérobée.

— Tu as dit, ce jour-là, qu'il s'était peut-être ingéré dans la politique hittite. Le sais-tu de façon certaine ?

— Non, ce n'était qu'une simple supposition. Elle s'imposait d'elle-même, car je n'ai jamais vu une nation plus assoiffée de sang.

— Combien de fois t'es-tu rendu au Hatti ?

— En fait, jamais, admit Antef à contrecœur. Mais j'ai connu beaucoup de gens qui en étaient natifs, et ils sont tous pareils.

Bak, impassible, dissimula l'irritation que lui causait cet *a priori*.

— On m'a dit que Marouwa était agréable, travailleur et honnête.

Antef s'empourpra.

— Il faisait exception. Un peu réservé, mais par ailleurs un bon compagnon lors d'un long voyage. Il soignait ses chevaux comme des enfants bien-aimés. Je sais qu'ils étaient précieux, mais tout de même...

Le navire tangua sous leurs pieds et la coque percuta le banc de vase près duquel il était amarré. L'un des marins, qui grimpait au mât, dut s'agripper pour ne pas tomber et lâcha une bordée de jurons. L'autre, assis sur le pont où il démêlait des cordages, rit de bon cœur.

— Le connaissais-tu depuis longtemps ? demanda Bak.

— Cinq ou six ans.

— Transportait-il toujours ses chevaux à ton bord ? Ou prenait-il d'autres navires quand le tien n'était pas disponible ?

— Rares sont les barges assez stables et spacieuses pour accueillir un tel nombre de chevaux. Il les connaissait toutes, et prenait celle qu'il trouvait en arrivant à Ougarit. Ou la première à rentrer au port si nous étions tous en mer.

— Et pour le retour ?

— Je repars vite, comme tous ceux qui gagnent leur pain sur le fleuve, alors que lui restait plus longtemps. Voyageant seul, il pouvait choisir n'importe quel bateau à destination du Nord.

Bak quitta la proue et déambula sur le pont, observant au passage les paniers et les ballots, lisant les étiquettes sur les récipients fermés. Antef le suivait comme une mère oie inquiète pour ses oisons. La marchandise, de médiocre qualité, était hétéroclite : des poteries en terre cuite, des articles en cuir, des peaux de mouton, du lin, du vin issu d'un vignoble dont Bak n'avait jamais entendu le nom, des bijoux clinquants. Parmi ces produits ordinaires, il trouva des paniers dont l'étiquette mentionnait des marchandises plus raffinées. Elles paraissaient venir de grands domaines provinciaux, mais sur certains l'encre était barbouillée au point de rendre l'inscription illisible. Des articles de luxe, fabriqués à la maison afin d'être vendus. Ou du moins, à ce qu'il semblait.

— Savais-tu que Marouwa entretenait une femme à Ouaset ? demanda Bak.

Sur un coffre de jonc tressé, il remarqua à nouveau une étiquette indéchiffrable : une plaque de boue séchée accrochée à la poignée, les symboles griffonnés. Il brisa le sceau et dénoua la corde qui maintenait le couvercle. Ignorant l'exclamation horrifiée d'Antef, il l'ouvrit. Le coffre débordait de lin fin.

— Des articles défectueux, s'empressa d'expliquer le marin.

Bak scruta les étiquettes des récipients voisins et sur l'anse des jarres en terre cuite. Il ne remarqua rien d'anormal. Sauf l'attitude du capitaine, qui se dandinait d'un pied sur l'autre derrière lui, embarrassé par le silence – ou par l'intérêt de Bak envers sa cargaison.

— Je savais qu'il avait une compagne, reprit-il. Il ne parlait jamais d'elle, mais parfois les membres de mon équipage les voyaient ensemble au marché ou dans le quartier étranger.

Bak progressa de quelques pas. Au milieu d'un entassement de paniers, il en repéra un qui venait de terres proches de Mennoufer. Le propriétaire avait peut-être apporté ces articles dans le Sud pour les troquer sur le marché fourmillant durant la fête, mais il aurait de bien meilleures chances d'en tirer un bon prix là-bas. Était-ce pour cela que le panier repartait vers le Nord ?

Bak brisa le cachet et regarda à l'intérieur.

— Lieutenant, tu n'as pas le droit ! protesta Antef. Le marchand qui m'a confié ces articles m'en tiendra rigueur.

Le panier renfermait des coupes et des pichets en bronze. Le lin était peut-être défectueux, mais pas ces récipients. Ils devaient être destinés à un noble fortuné ou au palais d'un roi lointain.

— Envoie-le-moi, ou au lieutenant Karoya. Nous nous ferons un plaisir de lui expliquer qui commande.

Antef tenta d'élever encore une objection, mais le regard dur de Bak lui imposa silence. Ils avancèrent, passant devant le matelot au pied du mât. L'homme feignait de s'affairer sur ses cordages, toutefois il n'avait guère progressé dans sa tâche. Levant les yeux, Bak surprit le second marin penché pour l'observer. Aussitôt, celui-ci se remit à vérifier les gréements.

Se demandant ce que l'équipage savait au juste sur les marchandises qu'il transportait, Bak inspecta la cabine. Il vit la natte roulée du capitaine, un panier d'effets personnels et quelques autres, abritant des provisions. D'après l'étiquette, l'un d'eux renfermait de petits outils en bronze : têtes de harpons, couteaux, aiguilles utilisés chaque jour à bord. Le dernier, plus grand, ne comportait pas d'étiquette. Bak jeta un coup d'œil sur Antef. Le capitaine transpirait à grosses gouttes.



Le policier souleva le couvercle et découvrit douze petits flacons. Leur contenu n'était pas spécifié, mais il avait mené assez d'inspections à Bouhen ces dernières années pour deviner qu'il s'agissait d'huiles aromatiques. Une denrée loin d'être ordinaire, très convoitée par les épouses et les concubines des souverains étrangers.

— Ce panier est ta propriété, capitaine ?

— Non, répondit Antef, essuyant son front moite du revers de la main. Il appartient au marchand dont je dois livrer les biens à Ougarit. Il m'a demandé de le garder à l'abri du soleil.

— Transportes-tu les biens d'autres marchands ?

— Rien que ceux de Zouwapi.

Bak ne s'étonna pas que le capitaine révèle sans rechigner l'identité du négociant. Son nom figurait sur le manifeste du navire et sur le registre des douanes.

— Un Hittite ?

— Oui, lieutenant. Un homme très respectable, à ce qu'on dit.

— Connaissait-il Marouwa ?

— Il ne fraie guère avec les gens, alors je suppose que non.

Bak resta sceptique. Les Hittites étaient en petit nombre, à Ouaset.

— Je dois l'interroger. Où puis-je le trouver ?

— Il réside à Mennoufer et se rend souvent à Ougarit. Je ne sais pas où il est à présent, répondit le capitaine avec un faible sourire.

Bak pesta entre ses dents.

— S'il n'est pas à Ouaset, qui veille à ce que toute sa marchandise soit embarquée ?

— Moi. Il m'envoie une liste, et je vérifie les articles à mesure que je les reçois.

— Quelle confiance il t'accorde !

— Je travaille pour lui depuis des années, et pas une fois je n'ai omis de le livrer au port de son choix. Lieu tenant, parle au capitaine Maï en ma faveur ! insista Antef en barrant la route à Bak afin qu'il n'aille pas plus loin. Il faut qu'il m'autorise à partir ! J'ai à bord des produits que je dois transporter de toute urgence à Ougarit, car ils seront ensuite acheminés à dos d'âne jusqu'à l'intérieur du pays.

— Je ferai mon possible.

Ce n'était qu'une promesse en l'air. Bak n'avait pas l'intention de laisser la barge quitter le port. Les objets précieux qu'il avait vus pouvaient fort bien provenir d'un entrepôt d'Amon.

Rê frôlait l'horizon occidental quand Bak pénétra sur une placette contenant un puits et un bouquet de dattiers. C'était la cinquième depuis qu'il tentait – en vain – de trouver la concubine de Marouwa. Des odeurs de friture annonçaient l'approche du repas du soir, lui rappelant que des mets délicieux l'attendaient au cantonnement medjai, obtenus par Pachenouro à la redistribution quotidienne des offrandes.

Le puits marquait le sommet d'un triangle irrégulier d'herbe drue, dont un groupe de palmiers dattiers dessinait la base. Un bouquet d'acacias ombrageait un banc de brique crue, où deux femmes étaient assises et bavardaient avec cinq autres. L'une de ces dernières tenait une cruche d'eau en équilibre sur sa tête ; ses compagnes avaient calé la leur sur leur hanche ou à leurs pieds.

La femme à la cruche sur la tête remarqua Bak, murmura quelque chose à ses amies, et toutes s'arrêtèrent de parler pour le fixer tandis qu'il s'approchait.

— Je suis le lieutenant Bak. Je cherche une habitante de ce quartier, annonça-t-il, prenant une expression grave dans l'espoir de décourager les questions futiles. Je dois lui parler pour une affaire de la plus extrême importance.

Une jeune fille, la cruche sur sa hanche, le dévisagea avec audace.

— Son nom, lieutenant ?

— Irenena.

— La femme du Hittite, dit-elle, échangeant un regard avec les autres.

— Que veux-tu d'elle ? l'interrogea une de celles qui occupaient le banc.

— N'a-t-elle pas eu son compte de chagrin ? s'indigna celle à la cruche sur la tête. Faut-il donc que tu lui en infliges encore ?

— Laisse-la tranquille, conseilla une troisième. Qu'elle pleure son bien-aimé en paix.

Il leva la main pour réclamer le silence.

— Je veux arrêter le meurtrier du Hittite. Avec de la chance, elle pourra m'y aider.

À nouveau les femmes se consultèrent du regard, surent qu'elles étaient du même avis. La plus âgée du groupe répondit pour elles toutes :

— Elle voudrait que l'assassin soit châtié. Je vais te conduire à elle.

— Elles ont été très bonnes envers moi.

Sous l'auvent du toit de sa petite maison, Irenena regardait les femmes disparaître dans différentes ruelles partant du puits, pour regagner chacune son foyer.

— Quand j'ai appris sa mort, j'ai eu peur qu'elles me tournent le dos, qu'elles me traitent comme la putain d'un vil étranger, abandonnée et sans ressources. Mais non. Elles savent que nous nous aimions, lui et moi. Cela, elles le respectent.

— Il y a longtemps que tu habites ici ? s'enquit Bak.

— Marouwa m'a amenée dans cette maison voici presque dix ans.

La vue, en contrebas, était des plus charmantes, de celles que peu d'habitations citadines peuvent offrir. Le vert des arbres, la blancheur éclatante des maisons qui encadraient la place s'adoucissaient sous la lumière du soir. Une chatte lapait de l'eau dans une écuelle, tandis que ses petits jouaient dans l'herbe. Sur le toit d'en face, une femme fredonnait avec amour une chanson à son bébé.

— Puis-je t'offrir une cruche de bière, lieutenant ?

Il accepta et la suivit à l'intérieur du foyer qu'elle avait créé pour Marouwa et elle. Le logis, qui en réalité formait le premier étage du bâtiment, se composait d'une grande pièce, d'un minuscule cellier et d'une cuisine au toit de joncs. Les meubles étaient peu nombreux, mais d'une valeur considérable. Les housses de coussin, les tapis et les tentures provenaient des terres septentrionales vers lesquelles Marouwa avait voyagé.

Pendant qu'elle disposait des gâteaux au miel sur un plat, il examina la pièce confortable, puis la femme elle-même, petite et solide. Des fils blancs parsemaient ses cheveux sombres et son visage rond portait la marque des ans. Marouwa l'avait aimée

telle une épouse, une femme avec laquelle il désirait passer l'éternité, pas comme celles que l'on prend, puis qu'on rejette.

— Asseyons-nous sur le toit, proposa-t-elle. La brise est toujours délicieuse à cette heure du jour.

La suivant dehors, il demanda :

— Avant de venir ici, où habitais-tu ?

Elle releva le menton et sa voix prit soudain une intonation de défi.

— Ce n'est pas ce que tu crois, lieutenant. J'étais une veuve respectable. Un fardeau pour mon frère aîné, une servante pour son épouse. Quand Marouwa m'a dit qu'il me voulait, j'ai accepté avec joie. Une décision irréfléchie, sans doute, une situation qui aurait pu se terminer aussi vite qu'elle avait commencé, après quoi je me serais retrouvée encore plus seule et démunie. Mais notre amour n'a cessé de grandir et me voilà, veuve dans mon cœur, sinon en réalité. À ceci près que Marouwa m'a laissé des moyens suffisants pour assurer ma subsistance.

— Je ne voulais pas t'offenser, dame Irenena. On m'a dit qu'il avait coutume de rester à Ouaset longtemps après avoir livré ses chevaux. Je me doutais que ce n'était pas pour une aventure d'une seule nuit.

Elle se détendit et son léger sourire refléta celui de Bak.

— Assieds-toi donc avec moi, lieutenant, l'invita-t-elle en désignant du menton une natte de jonc déployée sous l'auvent.

Lorsqu'il fut installé, elle posa les gâteaux près de lui et lui offrit une cruche de bière. Comme elle l'avait annoncé, la brise caressait le toit, chargée du parfum des fleurs.

— De quelle manière puis-je t'aider ? demanda-t-elle en prenant place de l'autre côté du plat. J'aspire à la justice, au châtement pour l'assassin de mon bien-aimé dans cette vie et dans l'au-delà.

Bak dégusta une gorgée du breuvage tiède, un peu épais mais savoureux.

— Marouwa s'intéressait-il à la politique hittite ?

Il ne croyait plus à cette hypothèse, mais, de tous ceux à qui il avait parlé, elle serait la mieux à même de l'informer.

— Qu'est-ce qui a bien pu te donner cette idée ? On aurait eu peine à trouver quelqu'un qui s'intéressait moins que lui à la politique.

— Même à celle de Kemet ? Faisait-il parfois allusion à nos deux souverains, sur le trône à Ouaset et au palais royal de Mennoufer ?

— Il trouvait la situation étrange, mais n'a-t-elle pas de quoi étonner ? Surtout lorsqu'on vient d'une nation où la vie est cruelle, la royauté précaire. Non, lieutenant. Il ne montrait pas plus d'intérêt pour les affaires de Kemet que pour celles de son pays natal.

— Le jour de sa mort, il n'a pas quitté la barge. La plupart des marins sont descendus à terre, de même que le capitaine, pourtant il a décidé de rester à bord avec les chevaux.

— Il était ainsi.

Elle allait porter à ses lèvres un morceau de gâteau, mais sa main retomba sur son giron comme si le goût lui en était passé.

— Il s'en sentait responsable. Il ne les aurait pas quittés avant qu'ils ne soient en lieu sûr, dans les écuries royales.

— Tu ne l'as pas vu du tout, ce jour-là ?

— Non, lieutenant.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Elle marqua une pause, se maîtrisa.

— Je ne savais jamais quand il viendrait Parfois il me faisait appeler dès son arrivée, mais pas souvent. Il préférait que je l'attende ici, chez nous, plutôt que de faire le tour du marché pendant qu'il s'occupait des chevaux. Si seulement...

Elle se mordit la lèvre, consciente de la futilité des regrets.

Bak prit un gâteau par politesse.

— T'avait-il déjà parlé du scribe-inspecteur Ouserhet ou du prêtre Meri-amon ? Tous deux travaillaient dans le domaine sacré d'Amon.

— Je ne me rappelle pas ces noms.

Irenena fronça les sourcils, fixant sans le voir le gâteau émietté dans sa main.

— Il n'était pas d'un tempérament pieux et ne vénérât pas nos dieux. Dans les rares occasions où il ressentait le besoin de prier, il s'adressait à ceux de sa propre terre.

— Avait-il fait mention d'un nommé Pentou ? Il représentait naguère notre souveraine à Hattousas.

— Pentou...

Elle lança les miettes sur la terrasse. Quelques moineaux s'envolèrent des palmiers pour fondre sur le parapet, puis sautillèrent vers le festin.

— Je n'ai aucun souvenir de ce nom.

— Il est aujourd'hui le gouverneur de This.

Elle ouvrit de grands yeux, stupéfaite.

— Comment ai-je pu oublier ? Oui, Marouwa m'a parlé de cet homme ! Il a dit qu'il réchauffait une vipère en son sein.

Bak put à peine croire à sa chance.

— Quand était-ce ?

— Durant sa dernière visite à Kemet, il y a sept ou huit mois.

— A-t-il fourni plus d'explications ?

— Non. J'ai trouvé cette réflexion curieuse et je lui ai demandé des détails, mais il a répondu...

Soudain, elle porta la main à ses lèvres, atterrée.

— Oh, ce n'est pas possible !

Il se pencha, posa la main sur son poignet.

— Qu'y a-t-il, dame Irenena ?

— Il croyait savoir de qui il s'agissait, mais il tenait à s'en assurer avant de le révéler au commandant Minnakht lors de son prochain passage à Ouaset. Pourquoi n'ai-je pas insisté pour qu'il le fasse tout de suite ? Oh, pourquoi ?

Bak fut désolé du déluge de larmes qui suivit et pria pour que cela procure au moins un apaisement à Irenena. Elle venait de lui apporter une précieuse information. À coup sûr, Marouwa avait étayé ses soupçons et comptait s'en ouvrir au maître des écuries lorsqu'on l'avait tué.

Bak retourna au cantonnement medjai par les rues sombres, qui s'emplissaient de noctambules. Il n'avait pu consoler Irenena, mais avait réussi à la convaincre qu'elle n'était en rien responsable de la mort de Marouwa. Lui seul avait décidé de garder le silence.

En outre, Bak n'était pas persuadé que la « vipère » en question ait tué le marchand. Marouwa se trouvait à Ouaset

depuis moins de deux heures quand il avait perdu la vie. Comment le traître aurait-il su qu'il était percé à jour en un si court laps de temps ? Certes, le navire de Pentou était entré au port peu avant la barge, mais même si Marouwa avait rencontré l'homme par hasard, il n'aurait pas eu la stupidité de lui révéler ce qu'il savait.

Une autre idée tracassait le policier. Qu'est-ce qu'un complot au Hatti avait à voir avec les entrepôts d'Amon ? S'était-il trompé en discernant un lien entre les trois meurtres ? Si, comme il le croyait, quelqu'un volait le dieu pour vendre ses trésors à un pays étranger, n'aurait-il pas été plus sage d'éviter d'attirer l'attention des autorités ?

Puis ses pensées changèrent de cours. Les heures passées dans le quartier étranger, les gens parmi lesquels il avait marché, avec qui il avait parlé, dont certains étaient hittites, firent resurgir le visage de la seule femme qu'il n'avait jamais oubliée. Une Hittite, elle aussi. Il revoyait son sourire, il entendait sa voix, il se rappelait son courage et sa force de caractère. Nulle autre n'avait pu prendre sa place. Nulle ne la prendrait jamais.

Avait-il été injuste envers Meret ? L'avait-il incitée à croire, malgré lui, qu'une relation amoureuse pourrait exister entre eux ?

## 10

— J'arrive de chez le vizir, annonça Amonked.

La cour était déserte à cette heure matinale, hormis Bak et deux Medjai aux paupières lourdes de sommeil. Assis devant le foyer froid, ils mangeaient du pigeon, reste des agapes de la veille, et trempaient leur pain sec dans du lait. Le chien d'Hori buvait à coups de langue rapides de l'eau dans une écuelle. La plupart des hommes dormaient pour se remettre des excès de la nuit.

Amonked approcha un tabouret et s'assit auprès de Bak.

— Je l'ai convaincu que le meurtre de Marouwa et ceux du domaine sacré ont fort bien pu être commis par le même homme. En apprenant qu'une de tes pistes mène à Pentou, il a jugé que tu devais enquêter sur l'entourage du gouverneur.

Bak étouffa un bâillement. Ne pouvant poursuivre ses investigations après s'être entretenu avec Irenena, il avait profité de cette liberté inespérée pour aller en ville, avec Psouro, se donner un peu de bon temps. Ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient. Amonked avait été bien près de le surprendre encore endormi sur sa natte.

— Dois-je découvrir qui a causé le rappel de Pentou, ou ne suis-je supposé chercher qu'un assassin potentiel parmi eux ?

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres d'Amonked.

— La découverte du traître serait un avantage supplémentaire, m'a dit le vizir.

— Mais il n'a pas donné l'instruction formelle d'identifier la vipère ? insista Bak, contrarié.

— Il s'est borné à le suggérer, cependant je ne vois pas la nécessité d'ennuyer Pentou avec cette nuance insignifiante.

— On n'a jamais rien prouvé, se défendit Pentou, qui passa ses doigts dans ses cheveux blancs, trahissant son désarroi. On a usé de moi avec cruauté. Accuser ainsi un homme, l'arracher à



sa fonction quand il se sait compétent... C'était excessif. Tout à fait excessif.

Amonked échangea un coup d'œil avec Bak, qui se tenait face à l'estrade où, ce matin-là, le gardien des greniers d'Amon avait été invité à s'asseoir avec le gouverneur de This.

— Aucune accusation personnelle n'a été portée contre toi.

— Accuser un membre de mon entourage, c'est ternir mon renom.

Amonked tourna un peu son fauteuil de sorte à mieux observer Pentou. L'estrade occupait l'extrémité de la salle d'audience, qui, quatre jours plus tôt, résonnait du joyeux brouhaha du festin. Un serviteur avait placé un tabouret pliant devant l'estrade à l'intention de Bak, mais il préférait rester debout plutôt que de s'abaisser au niveau des genoux des deux nobles.

— En quels termes t'a été signifié ton rappel ? voulut savoir Amonked.

— On ne m'a donné aucune raison, répondit Pentou d'un ton amer. Il m'a fallu attendre de me présenter au palais pour qu'on me fournisse une explication. Et encore, une mauvaise.

La voix d'Amonked devint dure, presque brutale.

— Quelqu'un, dans ta maison, conspirait contre le roi du Hatti. N'était-ce pas une raison suffisante pour te rappeler ?

Une expression obstinée se peignit sur les traits du gouverneur.

— Je refuse de croire qu'un de mes proches soit coupable d'un acte aussi odieux.

— L'information est parvenue à notre souveraine d'une source non officielle, par l'entremise du marchand hittite Marouwa. Plus tard, ton successeur a vérifié le bien-fondé de cette accusation au plus haut niveau du pouvoir à Hattousas.

Les lèvres serrées, Pentou contint son indignation.

— Pardonne-moi, gouverneur, intervint Bak. Mais as-tu cherché à connaître la vérité ? As-tu questionné ceux qui t'avaient accompagné dans la capitale hittite ?

— Oui, chacun d'entre eux. Tous ont nié.

— Et tu les as crus...

— Ce sont des hommes d'honneur, lieutenant.

Bak s'interrogea sur l'aveuglement apparent du gouverneur. Était-il à ce point confiant, ou les savait-il innocents pour la bonne raison qu'il était le coupable ? Amonked tenait sa loyauté pour acquise, mais peut-être se trompait-il.

— Qui t'accompagnait, au juste ? demanda l'intendant pour le profit de Bak, lui-même connaissant déjà toute l'affaire.

Le gouverneur répondit avec réticence :

— Mon secrétaire Netermosé, mon intendant Pahourê et mon ami Sitepehou, qui était à l'époque mon scribe en chef.

— Ton épouse t'avait suivi, n'est-ce pas ? interrogea Bak.

Pentou poussa un soupir excédé.

— Oui, ainsi que sa sœur, Meret. Nous avons aussi avec nous une dizaine de domestiques, essentiels à notre confort sur cette terre aux coutumes étranges et aux goûts culinaires épouvantables. À quoi sert cet interrogatoire ? demanda-t-il d'une voix dure à Amonked. Pourquoi faire resurgir une affaire enterrée depuis longtemps, et qui m'est désagréable au possible ?

Amonked descendit de l'estrade pour se camper à côté de Bak, l'investissant du poids de son autorité.

— Marouwa a été assassiné.

Pentou laissa échapper un rire amer.

— Viens-tu me demander de le pleurer ?

— Il y a quelques mois, avant de partir pour Hattousas, il confia à une proche personne qu'il comptait dénoncer le traître qui se cache parmi ton entourage. À son retour, il n'avait pas posé le pied sur la bonne terre noire de cette cité qu'il était égorgé. Il me semble improbable que les deux faits soient sans rapport. Le vizir abonde dans mon sens. Il a ordonné au lieutenant Bak d'enquêter sur les circonstances qui ont provoqué ton rappel, en interrogeant les membres de ta maison.

— L'identité du traître – à supposer qu'il existe – est-elle encore si importante ? À l'époque, on avait jugé bon de fermer les yeux.

— Cette ingérence dans la politique du Hatti constituait une menace pour le roi et risquait de causer la rupture de toutes relations entre nos deux pays. Une affaire gravissime, susceptible, à terme, de déclencher une guerre.

— Rien de la sorte n'est arrivé.

— Parce que le roi hittite, avec bon sens, a considéré que Maakarê Hatchepsout ignorait ce complot, et l'en a informée en dehors du protocole. Et parce que la reine a réagi sans tarder.

Du regard, Amonked défia Pentou de le contredire. Le gouverneur resta muet.

— Le lieutenant Bak sera placé sous mon autorité directe. Quant à moi, je rendrai compte de ses résultats au vizir.

L'implication était claire : l'affaire était suivie par le personnage le plus puissant du royaume après la reine, et Pentou n'avait d'autre choix que de coopérer, en traitant Bak avec la même déférence qu'Amonked. Le gouverneur se laissa aller contre le dossier de sa chaise et demanda d'un air sombre :

— Quels sont tes désirs, lieutenant ?

— Je souhaite parler aux membres de ta maison, en commençant par Netermosé, Pahourê et Sitepehou, chacun d'eux en privé. Auparavant, expose-leur la mission dont je suis chargé et encourage-les à m'apporter leur concours.

Un serviteur partit chercher les trois hommes qui avaient accompagné Pentou à Hattousas. Amonked venait de prendre congé.

— Connaissais-tu Marouwa, gouverneur ?

Pentou se rembrunit au seul nom du marchand.

— Je n'avais jamais entendu parler de lui avant d'apprendre, en me présentant à Ouaset, que je lui devais en partie mon retour précipité.

— Ne venait-il jamais te trouver, à Hattousas ? Il était pourtant tenu de solliciter un laissez-passer auprès de toi, chaque fois qu'il voulait voyager dans notre pays.

— Sitepehou réglait ces questions de routine.

Bak n'avait aucune raison d'en douter.

— As-tu beaucoup de relations avec le domaine d'Amon ?

— Dans les rares occasions où je viens à Ouaset, je rencontre le grand prêtre et quelques-uns de ses assistants lors de diverses cérémonies. Sauf pendant la Belle Fête d'Opet, où ils ont tant à faire. Mais qu'est-ce que ma vie sociale a à faire avec la mort de ce misérable marchand hittite ?

— Connaisais-tu le scribe Ouserhet ou le prêtre Meri-amon ?  
— Tu veux parler des deux hommes assassinés à l'intérieur de l'enceinte sacrée ?

Bak ne fut pas surpris que le gouverneur soit au courant. La nouvelle d'un meurtre dans le domaine du dieu ne pouvait passer inaperçue. S'agissant de deux meurtres, la rumeur avait dû se répandre à travers Ouaset avec la vitesse de l'éclair.

— Pourquoi les connaîtrais-je ? s'indigna Pentou. Crois-tu que je connaisse tous ceux qui ont été tués dans cette ville depuis que nous avons débarqué au port ?

— Cette terrasse devrait offrir assez de tranquillité, lieutenant.

Pahourê, image parfaite du fonctionnaire efficace, conduisit Bak à l'ombre d'un portique, sur le toit d'une dépendance jouxtant le nord de la demeure, qui comptait deux étages. Des arbustes en pots et des plantes fleuries offraient une profusion de couleurs et embaumaient l'air d'une fragrance sucrée. Une très jeune servante se hâtait derrière les deux hommes, chargée d'un panier contenant plusieurs cruches de bière et un paquet bosselé, enveloppé de lin blanc.

Bak s'installa sur un des tabourets disposés le long du portique et l'intendant s'assit à côté de lui. La servante approcha une table basse, y plaça le panier et déploya l'étoffe immaculée pour révéler des petits pains ronds qui exhalaient une odeur de levain.

— Tu comprends bien ma mission ? demanda Bak quand la fille fut partie.

— Pentou n'a laissé planer aucune équivoque.

Bak se servit une miche tiède ; des morceaux de datte perçaient la croûte dorée.

— Connaisais-tu le marchand Marouwa ?

Pahourê haussa les épaules.

— Cela se peut, mais je n'en ai pas souvenir.

Il brisa le bouchon d'une cruche et la tendit à Bak. Son air sérieux montrait qu'il mesurait la gravité de la question.

— Tu dois comprendre, lieutenant, que je rencontrais une multitude de gens à Hattousas, dans l'accomplissement de mes

devoirs. Comme plusieurs années ont passé depuis notre retour, j'ai oublié beaucoup d'entre eux, surtout ceux que je n'ai fait que croiser.

Il mastiqua une bouchée de pain et la fit descendre à l'aide d'une bonne rasade de bière.

— De plus, Sitepehou gérât les questions officielles, tandis que mes tâches concernaient l'intendance de la maison. En temps normal, j'avais affaire aux marchands de la ville, auprès desquels je me procurais la nourriture, les vêtements, les meubles nécessaires à notre vie quotidienne.

Bak observa l'homme assis devant lui. Les épaules de Pahourê, larges et musclées, dégageaient une impression de force qui contrastait avec son petit ventre rond. Ses manières étaient agréables, un peu obséquieuses, pourtant Sitepehou avait laissé entendre que l'intendant obtenait en général ce qu'il voulait. Ce dernier trait de caractère devait être utile, lorsqu'on avait atteint un tel poste de confiance auprès d'un gouverneur de province ou d'un ambassadeur.

— Je vais te décrire Marouwa, dit Bak.

L'ayant écouté, Pahourê parut loucher le long de son nez, qu'il avait fort grand.

— J'ai vu beaucoup d'hommes qui lui ressemblent, au Hatti.

Bak ignora cette tentative subtile pour le remettre à sa place, craquelure inattendue dans la façade de respect et de déférence que présentait l'intendant.

— Passes-tu beaucoup de temps dans le domaine d'Amon ?

Pahourê eut un sourire fugitif.

— Je ne me rappelle pas quand j'y suis entré pour la dernière fois. Je viens peu dans cette ville, et, quand c'est le cas, d'autres occupations plus pressantes me retiennent.

— As-tu déjà rencontré un scribe nommé Ouserhet ou un jeune prêtre, Meri-amon ?

— N'est-ce pas eux qu'on a retrouvés morts dans l'enceinte sacrée ?

Bak les décrivit de son mieux, puis redemanda :

— Les as-tu rencontrés, Pahourê ?

— J'ai rencontré bien des hommes semblables, lieutenant. Ils passent par This, présentent leurs respects à Pentou et à

Sitepehou ; quelquefois, ils restent même pour la nuit. Je ne parviens guère à les distinguer les uns des autres et j'oublie toujours leur nom.

Avec ténacité, Bak posa une autre question pour laquelle il attendait une réponse aussi peu satisfaisante.

— Connais-tu un Hittite nommé Zouwapi ?

— Zouwapi ? répéta Pahourê, qui attira le panier vers lui et choisit une miche à la croûte constellée de grains de sésame. Je devrais me rappeler un nom qui roule si mal sur la langue.

« Est-ce un oui ou un non ? » s'interrogea Bak.

— Il fait commerce d'articles de luxe : lin fin, ustensiles de bronze, huiles aromatiques qu'il exporte de Kemet pour les vendre dans les pays du Nord. Des objets qui font défaut dans une cité lointaine, aux us étranges.

— Ah, oui ! dit l'intendant en souriant. De petites choses pour les dames. Je lui ai acheté à plusieurs reprises des étoffes et des parfums pour mes maîtresses. Des articles difficiles à trouver à Hattousas. En vérité, ce marchand-là était un présent des dieux.

Heureux d'avoir enfin une réponse, et positive de surcroît, Bak persévéra :

— Pourrais-tu me le décrire ?

Pahourê sembla déconcerté.

— Il est très quelconque, très... hittite.

— Est-il grand ou petit ? interrogea Bak, s'efforçant de ne pas montrer son irritation. Possède-t-il le moindre trait distinctif ?

— Pas que je me souviene.

Bak avait l'impression d'essayer de percer du granit avec un coin émoussé.

— Dans tes tractations avec lui, ou dans ce que tu sais de sa réputation, quelque chose t'incite-t-il à douter de son honnêteté ?

— Il était dur en affaires et exigeait le prix fort. Mais il trouvait en moi un adversaire de taille, dit Pahourê avec un rire fat. Nos négociations se concluaient toujours à mon avantage.

Bak le gratifia d'un léger sourire.

— Crois-tu qu'une personne de ton entourage se soit ingérée dans la politique du Hatti ?

— Je ne peux imaginer que l'un d'entre nous – ou que quiconque, à cet égard – ait voulu attiser les dissensions dans ce pays misérable. La famille royale et la noblesse s'y emploient bien assez ! Il faudrait être fou pour se mêler de la politique d'une nation où la peine de mort est banale, et où, très souvent, la famille et les amis du condamné périssent avec lui.

Bak trouva Netermosé sur le toit du bâtiment principal, à l'ombre d'un solide auvent. Un écran d'arbres buissonnants dissimulait en partie plusieurs petits greniers et un abri où l'on rangeait un métier à tisser, des meules, un brasero et des gargoulettes. D'autres arbres en pots s'alignaient au bord du toit, face au fleuve. Des nattes de jonc tapissaient le sol, sous l'auvent, et l'on avait disposé d'épais coussins en cercle. Là, le secrétaire examinait des rangées de colonnes sur un rouleau de papyrus. Quatre chiots au pelage raide et moucheté jouaient autour de lui.

— Je connaissais bien Marouwa, dit Netermosé en invitant Bak à s'asseoir sur un coussin. Quand Pentou nous a appris sa mort... Eh bien, pour tout te dire, j'ai eu le sentiment de perdre un ami.

Bak ne fut pas surpris par cet aveu. Il avait lu l'émotion sur son visage quand le gouverneur leur avait annoncé la nouvelle.

— Je ne suis guère un homme d'action, lieutenant, mais si tu as besoin de mon aide pour arrêter son meurtrier, je te l'accorderai dans toute la mesure de mes moyens.

À nouveau, le policier fut frappé par l'âge avancé de cet homme et se demanda quelles circonstances de la vie l'avaient soumis à la volonté de Pentou.

— Pour le moment, je n'ai besoin que d'informations. Quand aviez-vous lié connaissance ?

— Lors de notre premier séjour à Hattousas. Il venait pour un laissez-passer.

Netermosé roula le papyrus, le posa près de son coussin et offrit à Bak une cruche de bière.

— Quand il apprit que j'avais grandi dans le domaine familial de Pentou et que la compagnie des animaux me manquait beaucoup, il m'invita à son écurie, pour admirer les chevaux

qu'il comptait amener à Kemet. L'invitation était permanente, aussi m'y rendais-je souvent. Je le voyais presque tous les jours, lorsqu'il séjournait à Hattousas.

Donc, Netermosé devait être issu d'une lignée de domestiques depuis longtemps dans la famille de Pentou. Enfants, le gouverneur et lui avaient sans doute joué ensemble, appris à lire et à écrire en grandissant, l'un restant le maître, l'autre le serviteur.

— Il gardait les chevaux dans la capitale, et non chez lui, à Nesa ?

Un chiot gémit et tenta d'échapper à un frère plus robuste, qui lui mordillait l'oreille. Netermosé les sépara avec douceur.

— Personne ne t'a expliqué comment il organisait ses affaires ?

— Je supposais qu'il réunissait des chevaux venus de tout le Hatti dans l'écurie de sa maison, où des hommes de confiance s'occupaient d'eux en son absence.

— Il préférait réduire les distances pour ménager les animaux, c'est pourquoi il disposait de quatre écuries entre la capitale et la Grande Verte. Les chevaux achetés dans le Nord, il les gardait à Hattousas, ceux du Sud à Nesa. Il possédait une troisième écurie à mi-chemin entre Nesa et la ville portuaire d'Ougarit, où se trouvait la quatrième. Quant à ses hommes de confiance, son épouse a quatre frères. Chacun dirigeait une écurie et veillait sur les chevaux.

« Un arrangement très sensé », approuva Bak à part lui.

— L'as-tu revu, après ton retour à Kemet ?

— Je l'espérais, cependant nos chemins ont suivi des directions différentes. Il savait que nous résidions à This, mais les barges qui transportaient ses chevaux ne s'y arrêtaient jamais. J'imagine qu'il ne pouvait convaincre le capitaine d'en prendre le temps, conclut-il en grattant la tête d'un des chiots.

— Ou bien il craignait d'être indésirable. Après tout, c'est par lui que la révocation de l'ambassadeur était survenue.

D'un air malheureux, Netermosé repoussa avec délicatesse le chiot vers ses frères et posa les mains sur son giron.

— En effet, c'est ce que Pentou nous a dit quand il a appris le motif de son rappel.



- Marouwa avait-il abordé ce problème ?
- Non, et comme je le regrette !
- Qu'aurais-tu fait ?
- J'en aurais avisé Pentou, naturellement !
- « En pure perte », songea Bak.
- Qui était le traître, selon toi ?
- Cette histoire n'était qu'un tissu de mensonges.

À l'air résolu de Netermosé, Bak comprit que seul Amon lui-même aurait pu l'ébranler dans sa certitude. Ayant suivi cette piste jusqu'à son terme, il posa une question qu'il avait omise face à Pahourê.

— Pentou, comme tous les gouverneurs de province, doit partager les richesses du pays avec notre souveraine et en consacrer une partie à Amon. Ce prélèvement porte sur le fruit annuel de ses terres, et sur les champs de tous les habitants de sa province. Adresse-t-il aussi au domaine sacré une part sur ce que fabriquent les femmes de sa maison et les ouvriers de ses propriétés ? Des articles de luxe, pour être précis.

Netermosé parut intrigué : il ne pouvait discerner le rapport entre les obligations du gouverneur envers Amon et le meurtre de Marouwa.

— Puisque nous l'exigeons de tous les résidents de la province, nous ne pouvons faire moins.

— As-tu déjà eu l'occasion de rencontrer les prêtres et les scribes qui veillent sur ces objets ?

— Un prêtre de haut rang vient chaque année remercier Pentou de sa générosité, et parfois d'autres l'accompagnent, mais je ne me suis pas intéressé à leurs attributions exactes.

— Je parle en particulier du scribe Ouserhet et du jeune prêtre Meri-amon, qui travaillaient dans l'enceinte sacrée.

Une fois de plus, il décrivit les deux hommes.

— Il se peut qu'ils soient venus, mais je ne suis pas très observateur. À mes yeux, tous les prêtres se ressemblent. Pourquoi me poses-tu cette question, lieutenant ? demanda Netermosé, perplexe.

Bak jeta un coup d'œil vers Rê, dont la barque avait parcouru au moins les deux tiers de son trajet dans l'azur. Il était si

absorbé par sa tâche, jusqu'à présent infructueuse, qu'il avait laissé passer le repas de midi.

— Et un marchand hittite nommé Zouwapi ? Le connaîtraistu ?

Le secrétaire fronça les sourcils, creusant encore les rides qui marquaient son front, ses paupières et les commissures de ses lèvres.

— J'ai peut-être entendu ce nom, mais dans quelles circonstances ? Je ne vois pas.

— Quand vous viviez à Hattousas, Pahourê se fournissait auprès de lui pour les dames de ta maison. Des objets de Kemet, difficiles à trouver au Hatti.

Haussant les épaules, Netermosé attira un chiot et lui chatouilla le ventre.

— Je savais qu'il satisfaisait leur désir d'articles coûteux et rares à Hattousas, mais je n'ai aucun souvenir de celui qui les lui procurait.

— La situation politique au Hatti est toujours précaire.

Sitepehou chassa une petite abeille d'une coupe de raisins noirs, sur la table basse près de lui.

— Les rois viennent et disparaissent en une succession régulière, le père et les frères étant assassinés pour supprimer les prétendants. Seuls les plus aptes à survivre s'accrochent au pouvoir.

— Pas un lieu de séjour des plus plaisants, commenta Bak.

Après avoir convaincu le cuisinier de lui donner une miche de pain et un bol de ragoût de mouton froid, il s'était mis en quête du prêtre. Ils s'étaient installés sous le portique au sommet de la dépendance, pensant y trouver un peu de fraîcheur dans la chaleur brûlante de ce milieu d'après-midi.

— Le pays lui-même est des plus agréables une grande partie de l'année. Oh ! Il n'est pas facile de s'accoutumer à la saison froide, précisa le prêtre en souriant, surtout quand la neige recouvre le sol, mais le reste du temps il y fait bon vivre. Les montagnes sont d'une hauteur vertigineuse. La plaine, au sud-est d'Hattousas, s'étend à perte de vue, bien au-delà de l'horizon lointain – et sans la moindre dune de sable ! L'eau abonde,

tombant des cieux en quantité suffisante pour fructifier la terre. Des arbres magnifiques, des fleurs superbes, une population généreuse et souriante qui se bat pour survivre malgré des lois cruelles, des divinités impitoyables et des rois impuissants.

Bak rompit un morceau de croûte pour le tremper dans le ragoût, qui avait une saveur prononcée d'oignon, de céleri et de poivre.

— Tes louanges excèdent tes critiques, Sitepehou.

— J'ai regretté de partir, confia le prêtre avec tristesse. J'aurais beaucoup aimé aider ces gens au bon cœur, pourtant, je ne pouvais rien pour eux.

Bak considéra avec un regain d'intérêt ce prêtre au corps musclé, à l'épaule marquée d'une cicatrice... Mû par ces sentiments, il avait pu, avec les meilleures intentions du monde, vouloir agir sur la politique du pays.

— As-tu été surpris par le rappel de Pentou ?

— Surpris à la nouvelle de ce retour précipité, outré quand j'en ai su la raison, et stupéfié par l'accusation.

— Tu n'avais pas idée que l'un des vôtres portait au Hatti un intérêt plus que superficiel ?

— Non. Si là-bas je vivais auprès d'un traître, cela continue aujourd'hui, expliqua Sitepehou avec un sourire désenchanté. Chaque homme et chaque femme qui résidait avec Pentou à Hattousas vit encore chez lui ici.

— Toi aussi ? s'étonna Bak.

Sitepehou inclina la tête.

— Inheret est un dieu modeste. Il a peu de domaines pour assurer sa subsistance, et aucun ne comporte de lieu d'habitation. Mes devoirs envers lui ne sont guère contraignants. Mon épouse est morte de la fièvre il y a deux ans. Pentou m'offre un toit sous lequel mon fils et moi pouvons vivre à notre aise ; en contrepartie, je l'aide à tenir ses comptes.

Bak comprenait. Alors que les offrandes affluaient vers Amon et les autres grandes divinités, les dieux inspirant moins de ferveur n'étaient pas aussi bien lotis. Leurs prêtres survivaient rarement grâce à la seule générosité de leurs adorateurs.

— Qui, parmi vous, aurait été le plus susceptible d'interférer dans la politique du Hatti ?

— Je me suis maintes fois posé cette question. Le roi actuel, comme ses prédécesseurs, occupe un trône instable, mais se rallier à lui ou à l'un de ses rivaux serait très téméraire. L'un comme l'autre pourrait disparaître du jour au lendemain, et un troisième prendre sa place.

Bak remercia les dieux de Kemet de ne pas l'avoir fait naître dans le monde périlleux et incertain des Hittites.

— Connaissais-tu Marouwa, le marchand assassiné ?

— De nom, répondit Sitepehou, frottant d'un geste machinal la cicatrice sur son épaule. Netermosé s'était lié avec lui, aussi ils réglaient toujours ensemble les questions administratives, quitte à me transmettre les documents nécessaires le cas échéant.

Un souffle de vent balaya le portique, apportant l'odeur des fleurs. Des pétales s'envolèrent le long du toit. Bak but une gorgée de bière, dotée d'une légère et agréable amertume.

— T'est-il arrivé de rencontrer le marchand Zouwapi ? Il exporte des articles de Kemet vers le Hatti. Les objets habituels : poteries, lin brut, ustensiles... Il fait aussi commerce de produits de luxe tels que les huiles aromatiques et le lin fin.

— Il est sûrement venu me voir pour un laissez-passer afin de voyager sans encombre à Kemet, mais ce document est si banal que je ne m'en souviens pas. Quant aux articles exportés de Kemet, ils ont dû être énumérés sur le manifeste du bateau de transport, préparé et approuvé au point d'origine.

Bak se promit de vérifier le manifeste d'Antef.

— En qualité de grand prêtre d'Inheret, tu dois avoir de fréquents contacts avec le domaine sacré.

— Pas autant que tu le crois, répondit Sitepehou en souriant. J'y présente mes respects lorsque je viens à Ouaset et, dans les rares occasions où un prêtre ou un scribe passe par This, Pentou lui offre son toit, mais c'est à peu près tout.

— Te rappelles-tu si un visiteur a fait halte chez vous ces tout derniers mois ?

— Un scribe de haut rang, voici cinq ou six semaines. Il détenait un document d'Hapouseneb lui-même, exigeant que je lui montre les comptes du domaine d'Inheret. Il a aussi réclamé la liste des offrandes personnelles de Pentou à Amon.

Le cœur battant, Bak n'y pouvait plus tenir.

— Son nom ?...

— Ouser ? Ouaser ? Ouserhet ! Oui, tel était son nom.

Bak en aurait crié de joie. Enfin, il venait de découvrir un lien entre l'inspecteur et Marouwa – sinon direct, du moins par l'intermédiaire de la maison de Pentou.

— Que cherchait-il ?

— Il ne l'a pas stipulé.

Le prêtre, qui avait remarqué l'agitation croissante de Bak, l'observait avec une franche curiosité.

— Il semblait déçu, en partant le lendemain, comme s'il n'avait pu trouver ce qu'il espérait.

— La missive d'Hapouseneb exigeait-elle que tu montres tes comptes à Ouserhet, ou les termes étaient-ils plus vagues, requérant la coopération de tous ceux dont il souhaitait examiner les archives ?

Sitepehou n'eut aucun mal à se rappeler une requête qu'il considérait à juste titre comme importante, puisque issue du grand prêtre lui-même.

— Mon nom n'y figurait pas, ni celui de Pentou. Ouserhet ne se montrait guère prolix, mais j'ai pu déduire qu'il avait parcouru tout le pays et entendu nombre de prêtres et de fonctionnaires.

— Pentou s'attendait-il à sa visite ?

— Non, et il n'était pas là à l'époque, mais quelqu'un peut l'en avoir informé par la suite, indiqua le prêtre en picorant un grappillon de raisin. Un noble venu du sud de Mennoufer souhaitait se recueillir sur le tombeau d'Osiris, à Abdou. Son rang était tel que seul le gouverneur pouvait l'accompagner.

— Lieutenant, tu ne pourras être reçu ni par dame Taharet ni par dame Meret, dit le serviteur vieillissant d'un air de regret sincère. Elles sont parties bien avant midi pour rendre visite à une amie qu'elles voient fort peu. Je crois qu'elles resteront absentes toute la journée.

Bak avait espéré les questionner avant la nuit. Cependant, il se sentit soulagé d'éviter une entrevue avec Meret. Il voulait croire que c'était une femme intelligente, qui le considérait

comme un confident, un ami affligé par la même épreuve qu'elle, mais il craignait qu'elle se soit méprise sur ses intentions.

— Étais-tu à Hattousas avec ton maître lorsqu'il était ambassadeur au royaume hittite ?

— Oui, lieutenant.

— Alors, je dois te poser quelques questions.

Rê avait disparu derrière l'horizon quand Bak quitta enfin la demeure de Pentou. L'ombre s'étendait sur la cité, gagnant les rues et les passages étroits. Des torches illuminaient la cour antérieure d'Ipet-resyt et la partie la plus proche de l'allée processionnelle, où se dressaient encore les baraques érigées le premier jour de la fête. La foule bigarrée et changeante se rassemblait pour une nuit de divertissement. Les badauds passaient d'un spectacle acrobatique à celui d'un illusionniste ou à un scribe écrivant aux défunts pour solliciter la santé, l'amour – ou la perte d'un ennemi.

Bak se frayait un passage dans la multitude, s'arrêtant parfois un instant pour observer les riches produits exotiques que peu de gens pouvaient s'offrir ou des articles plus courants, faits par et pour les pauvres. Il repéra plusieurs de ses Medjai mais se tint à l'écart, ne voulant pas gâter leur plaisir.

À contrecœur, il quitta la foule pour suivre l'allée processionnelle en direction du nord, vers le cantonnement. En s'enfonçant dans les ténèbres, il se repassait le fil de sa journée. Il n'avait rien appris des serviteurs de Pentou, sinon qu'ils détestaient Hattousas et ses murailles de pierre qui ceignaient la cité telle une prison. Quant au gouverneur et à ses proches, nul ne paraissait plus coupable que les autres. Si quelqu'un lui avait menti, Bak n'avait pu le déceler.

Pourquoi l'un d'entre eux aurait-il voulu causer des troubles au Hatti ? Pour détrôner le roi. Mais à quelle fin ? Un profit personnel ? Politique ? Bak n'en avait pas la plus petite idée.

Il tourna dans la ruelle sombre qui le ramènerait auprès de ses Medjai. Un oiseau de nuit siffla derrière lui. Devant, trois hommes débouchèrent en titubant d'une voie perpendiculaire. Ils se mirent à chanter à tue-tête de leurs voix éraillées. Des

ivrognes. Pendant qu'ils approchaient, le policier chercha des yeux une porte dans laquelle se rencogner pour s'écarter de leur route. Il préférait éviter une confrontation avec des individus trop soûls pour penser.

Une pierre roula derrière lui. Il tourna la tête, vit deux hommes accourir dans le noir, chacun muni d'un gourdin. Il regarda devant lui et n'en crut pas ses yeux. Les trois ivrognes se taisaient ; leur démarche n'avait plus rien d'hésitant. Eux aussi étaient armés. L'un tenait un bâton, les deux autres des cimenterres.

Bak se rappela l'oiseau de nuit entendu alors qu'il n'y avait pas d'arbre. Un signal, pour avertir les trois hommes de son approche.

La bande l'avait suivi depuis Ipet-resyt – voire de chez Pentou. Dès qu'il était entré dans les ruelles désertes du quartier résidentiel, trois d'entre eux avaient couru afin de lui bloquer la route.

Il était tombé dans leur piège.

Bak tourna les talons et fonça vers les deux complices arrivés derrière lui. Ceux-ci s'arrêtèrent, déconcertés par cette volte-face. À toute vitesse, il scruta le mur aveugle sur sa droite, à la recherche de l'étroit passage qu'il se rappelait avoir vu, une mince ouverture noire donnant sur des ténèbres un peu moins denses. Il pria afin qu'elle débouche sur une issue. Il avait son bâton de commandement, sa dague à sa ceinture, mais cela ne suffirait pas, contre cinq adversaires armés.

« Là ! » pensa-t-il en repérant le renforcement. Il s'y engouffra.

— Arrêtez-le ! hurla l'un des hommes en se précipitant derrière lui.

Bak échappa de justesse aux mains qui cherchaient à le retenir. L'obscurité se referma sur lui, sans une seule lueur au-dessus de sa tête ni devant, tout au bout du chemin.

Dans quoi s'était-il jeté ?

Un coup d'œil en arrière lui révéla qu'un bandit s'était posté à l'entrée du passage, rappel brutal que toute retraite était impossible.

— Il fait noir comme dans un four, là-dedans, maugréa l'homme.

— Allez le chercher, bande de lourdauds ! lança une deuxième voix, rauque, irascible.

Bak s'enfonça dans le goulet à pas prudents. Il avait tout juste de la place pour ses épaules et sentait les aspérités des murs – de la brique crue, dépourvue d'enduit. Le sol en terre battue glissait sous ses sandales et puait le fumier. Frissonnant à la pensée de ce qu'il allait peut-être traverser – ou pis encore s'il s'y trouvait bloqué ! –, il pressa l'allure.

Pendant ce temps, les brigands se disputaient pour décider qui entrerait le premier. Le chef à la voix rauque aboya un nom. Un homme grommela et avança en traînant les pieds. Bak se



retourna. Une silhouette au début du passage bloquait le peu de lumière.

— Je n'y vois rien !

— Lui non plus ! répliqua le chef d'un ton tranchant. Continue.

— Mais...

— Que l'un de vous aille chercher une torche !

— Où ? se lamenta un autre. Tout est éteint dans les maisons.

— Trouve une sentinelle.

— Mais...

— Si tu arrives par-derrière, le gars ne saura pas qui l'a frappé. Et maintenant, dépêchez ! Pas question de laisser ce maudit lieutenant s'en sortir.

Il cracha ces derniers mots, aussi venimeux qu'une vipère à cornes.

Bak sentit le sang se glacer dans ses veines. S'ils avaient voulu piéger le premier passant venu, ils n'auraient pas connu son grade. C'était lui qu'ils cherchaient, dans l'intention de le tuer.

Il refréna l'envie de courir. Glisser et tomber – il ne lui aurait plus manqué que cela ! Des mains, il frôlait les murs dans l'espoir de trouver une ouverture. Sans en être sûr, il pensait qu'ils s'incurvaient peu à peu vers la droite, ce qui aurait expliqué l'absence totale de lumière devant lui. Il pria pour que ce soit le cas, et pour très vite sortir de là.

Quelque chose trottina par terre, passa sur son pied où des griffes minuscules lui donnèrent la chair de poule, puis fila vers l'entrée du passage. Un rat. Un cri résonna derrière lui, le choc sourd d'un corps qui tombe. Imprécations furieuses de « Voix rauque », rires nerveux des autres. Malgré sa situation périlleuse, Bak ne put s'empêcher de sourire.

Son pied heurta une masse de poils. Si l'odeur légère de décomposition était une indication, un animal avait rampé dans le passage pour y mourir. Avec prudence, il tenta de l'enjamber. Sa sandale écrasa quelque chose d'humide et mou qui s'infiltra entre ses orteils. Il refusa de lâcher la bride à son imagination.

— Il a réussi ! entendit Bak derrière lui. Regardez ! Il rapporte une torche.

Quelle distance avait-il parcourue ? Pas bien grande, probablement. Ce maudit passage finirait-il un jour ?

Deux pas, quatre, huit. Les murs avaient désormais une sorte de texture, comme si l'on pouvait distinguer chaque brique. Il ferma fort les paupières, les rouvrit. Le monde autour de lui devenait-il plus clair ? Ou son cœur s'obstinait-il tant à garder espoir qu'il imaginait une fin à ce cauchemar ? Oubliant toute prudence, il avança à la hâte dans une obscurité un peu moins dense.

Tout à coup, en même temps que le mur à sa droite se terminait, il se cogna contre un obstacle – un portail bas fait de fins branchages. Il l'enjamba et l'espace s'ouvrit autour de lui. Il distingua des bottes de foin le long d'un mur, un abreuvoir accolé à un autre, de la paille entassée à côté. Il se trouvait dans un abri pour animaux. Il sortit dans une cour éclairée par la lune et par un ciel constellé d'étoiles. Sept ou huit baudets étaient couchés sur une litière répandue autour d'un acacia. L'un émit un hi-han sonore, les autres se contentèrent de le regarder.

Soulagé au-delà de toute mesure, Bak repéra, derrière l'arbre, une porte fermée par une natte épaisse.

Une lueur fulgurante passa sur l'abri, des voix se rapprochèrent dans le passage. Ses poursuivants le rattrapaient ! En courant, il donna un coup d'épaule dans la natte puis l'arracha et s'engouffra dans une pièce obscure.

Un homme brandissant une torche franchit la porte derrière lui.

Dans la lumière vacillante, Bak repéra un escalier tout proche. Il grimpa les marches quatre à quatre et fit irruption sur le toit baigné par le clair de lune. Il évita de justesse une famille qui donnait là pour profiter de la fraîcheur nocturne. Le père, tiré de son sommeil, se redressa en l'invectivant. Un bébé commença à vagir. Sur tous les toits des maisons contiguës, des hommes, des femmes, des enfants s'assirent en regardant autour d'eux avec étonnement

Bak traversa à fond de train la série de terrasses, bondissant au-dessus des braseros, des marmites et des assiettes en terre cuite, des ustensiles et des animaux. Ses poursuivants formaient

une ligne brisée derrière lui, le plus proche était à moins de trois pas. Le porteur de torche venait ensuite, sans prendre garde à la flamme et aux étincelles qu'il semait dans son sillage. Les chiens aboyaient les hommes s'égosillaient les femmes hurlaient ou reprochaient à leur mari de ne rien faire, des petits geignaient pendant que leurs grands frères trépignaient de joie.

Bak obliqua vers le parapet qui marquait l'extrémité du groupe de bâtiments et plongea son regard dans la rue. Le sol était si loin qu'il se romprait les os s'il sautait. L'espace qui le séparait des bâtiments suivants était infranchissable.

— Emparez-vous de lui ! cria l'un des brigands, préparant son gourdin d'un air qui ne laissait aucun doute sur ses intentions.

Bak para le coup et lui abattit son bâton sur l'épaule. Pendant que le premier assaillant hurlait de douleur et tombait à genoux, il esquiva le deuxième et enfonça son arme improvisée dans le ventre du troisième, le forçant à reculer contre un fragile auvent. Les supports de bois s'écroulèrent et les roseaux desséchés qui les coiffaient dégringolèrent sur les bandits. L'un des poteaux continua de rouler à travers le toit.

Espérant qu'il lui fournirait un appui bien solide, Bak s'en saisit, courut vers le parapet et se propulsa dans le vide. Le bois craqua sous son poids, mais il retomba sain et sauf sur le bâtiment d'en face.

Plus tard, assis dans la cour du cantonnement medjai où les deux hommes de garde jouaient aux osselets, Bak soupesa les implications du piège auquel il avait échappé de justesse. Il suivait deux pistes, celle du traître dans la maison du gouverneur et celle des vols au domaine sacré. Laquelle avait poussé le cobra à lever sa tête hideuse ? Ou se pouvait-il qu'en réalité ces deux pistes n'en fassent qu'une ?

Le lendemain matin, Bak retourna chez Pentou mû par une ferme détermination. Il doutait qu'on ait tenté de le tuer à cause de ses questions de la veille, mais d'une manière ou d'une autre il comptait bien en avoir le cœur net.

Le gouverneur fut très contrarié lorsque Bak demanda à s'entretenir avec son épouse et sa belle-sœur. Il déclara sans

détour que plus vite le policier en aurait terminé avec les membres de son entourage, mieux il se porterait. Il consentit néanmoins à recommander aux dames de coopérer. Un serviteur introduisit l'hôte indésirable dans un jardin clos, rare dans un quartier aussi peuplé. Ensuite, Bak dut attendre plus d'une heure. Las de rester assis, il marcha le long des sentiers qui serpentaient parmi les plantes et les arbustes taillés avec harmonie, aucun ne s'épanouissant sous sa forme naturelle. Il songea bien à partir, mais lui aussi avait envie d'en finir une fois pour toutes.

— Je ne sais rien sur le meurtre de ce Hittite, déclara Taharet en s'asseyant sur un banc ombragé, près d'un petit bassin à poissons. Je ne peux imaginer ce qui t'a donné l'idée que je te serais utile.

Irrité par la longue attente, Bak s'exprima comme un professeur résumant des faits élémentaires à un élève étourdi.

— Tu étais à Hattousas avec ton époux. Quelqu'un qui vivait avec vous à la résidence s'est trouvé mêlé à un complot contre le roi. En conséquence, Pentou et toute sa maison ont été rappelés à Kemet. La mort de Marouwa pourrait bien avoir un lien avec ces circonstances.

— Nous sommes revenus il y a trois ans. Si un lien existe, pourquoi n'a-t-on pas perpétré le meurtre plus tôt ?

Bak s'assit en face d'elle de l'autre côté du bassin, afin d'observer son visage calme, posé, image même du raffinement étudié. Comme le jardin et la pièce d'eau, dont pas une feuille d'arbre ne déparait la surface, son apparence était irréprochable. Bak aperçut une reinette qui se chauffait au soleil sur une feuille de nénuphar, inconsciente de la perfection qu'elle osait envahir.

— Vois-tu qui, dans ton entourage, aurait pu souhaiter déstabiliser le pouvoir au Hatti ?

— Mon époux est l'intégrité même, lieutenant. Je pense qu'à côté de lui, le roi hittite se sentait tout petit. Il a donc lancé une vague accusation contre nous, sans apporter de nom ni de preuve, puisque aucune n'existait. Il s'est arrangé pour que nous partions, afin qu'on ne lui rappelle pas jour après jour la médiocrité de sa nature.

— Une théorie intéressante.

— Tu parais sceptique.

Bien plus : Bak jugeait l'idée absurde.

— T'est-il arrivé de rencontrer Marouwa ?

— Non, répondit-elle d'une voix ferme.

Il poursuivit en se levant :

— Quand vous viviez à Hattousas, Pahourê s'est procuré pour ta sœur et toi plusieurs petits objets indispensables, importés du pays de Kemet. As-tu rencontré le marchand qui les lui fournissait ? Zouwapi est son nom.

— Pour quelle raison aurais-je adressé la parole à un marchand hittite ? Ou même à un marchand de Kemet ! C'est la besogne de Pahourê, et il s'en acquitte assez bien.

Bak fit quelques pas sur un chemin qu'il avait foulé à maintes reprises au cours de l'heure passée. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'intendant : il fallait la patience d'une divinité pour supporter cette femme. Était-elle une fille de nobles, à qui l'on avait inculqué le mépris depuis sa naissance ? Ou était-elle d'extraction plus humble, et croyait-elle prouver sa supériorité en rabaissant son entourage ?

Il revint vers le bassin, connaissant d'avance la réponse à sa question suivante :

— Aurais-tu noué connaissance avec des prêtres ou des scribes du domaine d'Amon ?

Taharet ne le déçut pas.

— Lors de réceptions, on m'a présenté le grand prêtre et quelques-uns de ses plus proches conseillers. Hapouseneb est merveilleux ! Je regrette que nous ne puissions le voir pendant la Belle Fête d'Opet, mais, ainsi que tu le sais peut-être, il est beaucoup trop pris par les rites officiels pour festoyer comme nous entre gens de bonne compagnie.

Alors qu'il s'étonnait lui-même de sa perspicacité, elle ajouta :

— Ce n'est pas Hapouseneb qui t'intéresse, n'est-ce pas ? Tu veux savoir si je connaissais les hommes qui ont été tués dans l'enceinte sacrée.

— Ton époux t'a prévenue que je poserais cette question, constata Bak, s'efforçant de cacher sa contrariété.

Bien entendu, Pentou l'avait avertie ; cela lui avait peut-être valu une petite tape affectueuse sur le crâne.

— Nous avons peu de secrets l'un pour l'autre, lieutenant.

— Et tu n'en as aucun pour ta sœur, je présume.

Elle sourit, acquiesça d'un signe de tête.

— En effet, nous sommes très proches.

Avec un bruit sec, Bak cueillit une grande fleur jaune sur les vrilles qui s'accrochaient au mur. Les pétales exhalaient une odeur lourde et légèrement putride.

— Connaissais-tu le prêtre Meri-amon ou le scribe Ouserhet ?

— Non, lieutenant. Ni l'un ni l'autre n'était d'un rang suffisant pour escorter Hapouseneb.

Bak jeta la fleur dans le bassin, s'attirant un froncement de sourcils de son hôtesse.

— Je n'ai pas d'autre question, dame Taharet, du moins pour le moment. Il se peut que plus tard mon enquête me mène sur une piste différente, et impose un interrogatoire supplémentaire.

Elle se leva avec grâce et ses lèvres formèrent un sourire hypocrite.

— Un serviteur te reconduira.

— Auparavant, je dois m'entretenir avec ta sœur, répliqua-t-il en lui rendant un sourire tout aussi peu sincère.

Elle haussa un sourcil.

— Comment, mais je ne te l'avais pas dit ? Elle est souffrante et ne reçoit personne.

— Quand sera-t-elle assez remise pour me voir ?

— Je ne suis pas médecin, lieutenant. Comment pourrais-je prédire le cours d'une maladie ?

En s'éloignant, mécontent, de la demeure, Bak songea à l'entretien qu'il venait d'avoir avec cette femme. Son attitude, chaleureuse et amicale dans les premiers temps, avait changé du tout au tout. Pourquoi ? Sentait-elle que l'enquête qu'il menait menaçait son époux et, par voie de conséquence, son existence confortable ? La maladie de Meret n'était qu'un mensonge. Taharet avait-elle décidé de les empêcher de se voir, sa sœur et lui, de peur qu'ils ne s'éprennent l'un de l'autre ?

— Je regrette, mais ils sont tous partis.

La femme à l'aspect négligé portait, à califourchon sur sa hanche, un enfant nu d'environ deux ans qui regardait Bak les yeux écarquillés, en suçant son pouce.

— As-tu une idée de l'endroit où ils sont allés ?

Bak sortait de la maison où le scribe Tati et les quatre serviteurs avaient vécu et travaillé pour Ouserhet. On n'y voyait plus un seul meuble.

— Ils s'étaient installés sans dire un mot aux voisins et sont partis de même.

Bak s'en voulut de ne pas avoir envoyé à nouveau Kasaya chez Tati. Il avait un besoin impérieux de parler avec ce dernier et de consulter les documents en sa possession.

— Le scribe est-il parti avec les autres ?

— Tu crois qu'ils auraient fait un pas sans lui ? ricana-t-elle.

— Mon Medjai est venu ici, il y a trois jours. Ne le trouvant pas, il a laissé le message que je voulais le voir. Et maintenant, j'apprends que pendant tout ce temps, il était là ! soupira Bak avec une pointe d'amertume.

— Non, il s'était absenté, dit-elle en attrapant l'enfant par le postérieur pour le remonter sur sa hanche. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs jours, puis ce matin il est revenu, et en moins d'une heure il n'y avait plus personne.

« Pourquoi ce départ précipité ? s'interrogea Bak. Tati craindrait-il pour sa vie ? Ont-ils tous peur ? Ou leur a-t-on simplement assigné une nouvelle mission ? Que sont devenues les archives d'Ouserhet ? »

— Ils ne sont pas là.

Bak fixa d'un air sombre la natte couvrant la porte de la maison où Achayet vivait avec ses enfants.

— Sont-ils partis pour une heure ou pour la journée ?

La fillette pouvait avoir huit ans ; elle était la plus grande des six enfants qui barraient la route à Bak, et elle lui parlait d'un air grave. Une sœur aînée, qui s'occupait de ses frères et sœurs.

— Ouserhet, l'époux de dame Achayet, a été assassiné. Il est à la Maison de Vie. Comme il y restera longtemps, elle est

retournée chez ses parents jusqu'au jour où il rejoindra son lieu de repos éternel.

Se rappelant le train de vie modeste d'Ouserhet, Bak doutait que sa veuve eût les moyens suffisants pour faire préparer son corps suivant le processus le plus élaboré. Elle devait consacrer le peu qu'elle avait à ses enfants.

— Quand compte-t-elle revenir ?

— Pas avant un bon moment.

— Au moins une semaine ! pépia un petit garçon.

— Chut ! ordonna la fillette. Tu racontes n'importe quoi. Ils sont partis à Abou pour presque deux mois.

À Abou ? Pour un séjour prolongé ?

— Ouserhet va rester si longtemps que ça à la Maison de Vie ?

— Oh, oui !

Un sourire radieux illumina les traits de la petite.

— Un prêtre nommé Ptahmès est venu parler à dame Achayet au nom du grand prêtre Hapouseneb, pas moins que ça ! Il lui a dit que son époux était tenu en très haute estime et que le dieu Amon lui-même veillerait à ce qu'on porte le plus grand soin à son embaumement. On lui accordera aussi un tombeau digne de sa rectitude.

Bak en siffla d'étonnement. Les petits se poussèrent du coude en pouffant, ravis que leur sœur ait produit une si forte impression.

— Le grand prêtre trouve le temps de donner à Ouserhet plus dans la mort qu'il ne possédait dans la vie, et il ne peut nous accorder une demi-heure pour nous expliquer sa mission ?

Bak sourit malgré lui de l'air maussade d'Hori.

— Je crois bien que Ptahmès a pris sur lui de récompenser Ouserhet, sans en toucher un mot à Hapouseneb. Même s'il ignorait la tâche précise d'Ouserhet, il ne doutait pas de son importance pour le grand prêtre et pour Amon.

Le jeune scribe posa le dernier fragment calciné au sommet des autres, les porta sous l'auvent pour les placer dans le panier, où il les maintint à l'aide d'une pierre.

— Quelle perte de temps que cette besogne ! Je n'ai rien trouvé qui nous mène au meurtrier d'Ouserhet.



— Tes recherches ne sont pas vaines.

Bak lui relata la visite de l'inspecteur à This afin d'examiner les rapports de Pentou.

— De toute évidence, les seuls qui présentaient de l'intérêt à ses yeux concernaient les offrandes adressées à Amon. Cela me porte à croire qu'il retraçait leur parcours de leur point d'origine jusqu'aux entrepôts, et peut-être jusqu'à ce qu'elles soient consommées, embarquées vers d'autres destinations ou distribuées.

— On ne pourra jamais en faire autant.

Avec fracas, Kasaya laissa tomber des fragments de poterie sur un tas de débris inutiles.

— Nous n'avons pas autorité pour inspecter les archives de tous les gouverneurs, et, même dans le cas contraire, il nous faudrait remonter le fleuve de la Grande Verte à Abou. Visiter tant de provinces prendrait des mois.

Bak s'accroupit pour examiner l'œuvre de Kasaya. Celui-ci n'avait recollé que les anses des jarres brisées, où le contenu de chacune était inscrit. Les vestiges biscornus s'alignaient tels des soldats deux par deux, près de l'ombre jetée par l'auvent.

— Qu'as-tu appris de ces récipients ? demanda Bak.

Le Medjai, qui ne savait pas lire, attendit la réponse d'Hori.

— Nous sommes allés sur le lieu du crime. D'après les espaces vides sur les étagères, quatorze jarres manquaient. Kasaya en a reconstitué vingt et une, et il lui reste assez de fragments pour au moins deux autres encore.

— Cela porte le total à vingt-trois, conclut le jeune Medjai, qui contemplait les anses avec la satisfaction du travail bien fait.

— Neuf jarres provenaient donc d'entrepôts qui renferment des céréales, des peaux et des lingots, déduisit Bak.

— Non, mon lieutenant, rectifia Kasaya en s'asseyant auprès du scribe. Quand on élimine celles qui concernent des produits volumineux, on trouve encore deux jarres de trop.

— Ces deux-ci.

Hori désigna des anses reconstruites à grand-peine à partir de minuscules fragments. Criblées de trous, incomplètes, elles paraissaient bien peu symétriques.

— Les étiquettes sont difficiles à lire car il manque trop de hiéroglyphes, mais nous pensons que les jarres provenaient d'un entrepôt d'objets précieux.

Bak souleva avec précaution l'une des anses et la compara à plusieurs autres.

— Qu'est-ce qui te donne cette idée ?

— Ces deux-là étaient en miettes. Sans l'ombre d'un doute, elles avaient été piétinées.

— J'ai trouvé beaucoup de morceaux écrasés par terre, près d'Ouserhet, confirma Kasaya. Le tueur était déterminé à détruire ces jarres.

Bak avait beau scruter les étiquettes, il ne pouvait interpréter les quelques symboles lisibles.

— T'es-tu déjà renseigné aux Archives centrales des entrepôts, Hori ?

— Oui, lieutenant. Ouserhet y a effectué des recherches il y a environ quatre mois, puis il est revenu à plusieurs reprises le mois dernier. Le chef archiviste le connaissait bien ; il est convaincu que l'inspecteur lui aurait signalé toute anomalie.

— Ouserhet concentrait-il ses efforts sur une section particulière ?

— L'archiviste ne l'a pas remarqué.

— Peut-être un autre scribe y a-t-il été plus attentif. Tu dois retourner t'en enquérir, décida Bak en se levant. Ensuite, tu parcourras tous les documents qu'Ouserhet a pu consulter. Quand tu auras fini, tu devras vérifier les archives du groupe d'entrepôts où il est mort, en remontant cinq ans en arrière. De plus, vois si l'on a signalé la disparition de jarres.

— C'est une besogne énorme, lieutenant. Trop pour un seul homme.

Bak le rassura d'un sourire.

— Je vais te procurer de l'aide. Entre-temps, j'ai à te confier une autre tâche peut-être plus à ton goût. Aux Archives centrales des douanes.

Kasaya, qui se savait inutile dans toute mission nécessitant de lire, paraissait morose.

— Et moi, mon lieutenant, je ne peux rien faire ?

— Si : retrouve Tati, le scribe d'Ouserhet. Nous aurions grand besoin de son assistance, et des inventaires qui ont disparu avec lui.

Bak et Hori contournèrent un piquet d'amarrage enfoncé dans la berge. La corde serrée tout autour craquait chaque fois que la houle soulevait la barge qu'elle retenait ; sur le pont étaient amoncelés des blocs bruts de grès doré. Et, en haut des blocs de pierre, un marin solitaire ronflait, la tête courbée sur sa canne à pêche.

— Je ne comprends pas, lieutenant. Pourquoi allons-nous au bureau des douanes ?

— Sur la barge d'Antef, j'ai vu des objets très semblables à ceux utilisés dans les rites sacrés. Je soupçonne que quelqu'un pille les entrepôts d'Amon, puis que le marchand hittite Zouwapi transporte ces trésors au Hatti et dans d'autres pays au nord de Kemet.

Hori secoua la tête, incrédule.

— Qui oserait voler un dieu ?

— Avec de la chance, les inventaires des cargaisons nous permettront de le savoir.

— Que dois-je chercher, en particulier ?

— Sois à l'affût de toute mention suspecte, mais, dans l'ensemble, pose-toi ces questions : Zouwapi transporte-t-il toujours ses marchandises sur le navire d'Antef ? Marouwa est-il déjà retourné au Hatti avec Antef alors qu'il y avait à bord une de ces cargaisons ? Concentre-toi aussi sur les denrées qu'il exporte ; cherche les articles de prix. Je pense que la destination indiquée sur les manifestes est chaque fois Ougarit, néanmoins si un autre port apparaît, prends-en note, et retranscris avec soin ce qui y a été livré.

Hori hocha la tête.

— Si Zouwapi se livrait à la contrebande, Marouwa aurait pu le remarquer.

— Exact. Et s'il s'en était rendu compte, il l'aurait signalé en haut lieu.

Ils dépassèrent un homme assis sur l'herbe humide avec un petit singe. Il examinait une poignée de perles et d'amulettes

brillantes, jetées en récompense pour le spectacle de son animal – ou chipées par celui-ci sur un étal du marché.

— Penses-tu que Zouwapi ait assassiné Marouwa ?

— On m'a dit que, lorsqu'il séjourne à Ouaset, il habite Mennoufer. Si nous découvrons qu'en réalité il se trouve ici, nous devons enquêter pour de bon sur son compte, dit Bak, tirant Hori par le bras pour éviter une bande de matelots surexcités. Qu'il ait tué Marouwa me paraît concevable, mais pourquoi s'en serait-il pris à Meri-amon et à Ouserhet ?

— C'était Meri-amon le voleur, et il risquait de le dénoncer.

— Le meurtre d'Ouserhet a eu lieu en premier. Une fois débarrassé de lui, Zouwapi n'avait aucun besoin de tuer Meri-amon – surtout si le prêtre le pourvoyait en marchandises volées, dont il tirait un bénéfice substantiel dans les villes du Nord.

Hori admit avec un sourire penaud :

— Présentée sous cet angle, ma théorie semble un peu mince.

Ayant quitté son scribe aux Archives centrales des douanes, Bak acheta sur un étal du poisson bouilli enveloppé dans des feuilles. Tout en mangeant, il suivit le fleuve jusqu'au navire d'Antef afin de parler aux gardes qui surveillaient la cargaison. Alors qu'il arrivait, il vit au loin plusieurs hommes venir dans sa direction. Il les prit pour des marins et ne leur prêta plus attention.

Il commença à gravir la passerelle. Le capitaine Antef, à la proue, le regardait monter sans enthousiasme, attitude compréhensible vu qu'il lui imputait, à juste titre, son séjour forcé à Ouaset.

En haut de la passerelle, Bak termina son poisson et jeta les feuilles par-dessus bord. Il aperçut à nouveau les marins, s'arrêta, regarda mieux. Les trois premiers marchaient côte à côte, le quatrième restait un peu en arrière. Il ne fallut qu'un instant au policier pour reconnaître en lui l'étranger au teint basané, avec lequel l'homme roux insaisissable s'était querellé.

Aussitôt, Bak dégringola la planche et s'avança d'un pas décidé vers le groupe. Son homme s'écarta très vite et s'engagea dans une ruelle voisine pour disparaître entre les maisons. Bak

fonça, juste à temps pour le voir tourner au coin d'une intersection. Le temps que le lieutenant y parvienne, le fugitif était hors de vue. Il chercha dans toutes les allées voisines, en pure perte.

Cette poursuite, quoique futile, était riche d'enseignement. L'homme basané savait qui il était et ne voulait pas être interrogé. Se pouvait-il que ce soit Zouwapi ?

## 12

Bak s'appuya contre le bastingage de la barge massive, d'une propreté méticuleuse, mais dont l'état nécessitait de sérieuses réparations. Il secoua sa sandale pour se débarrasser d'un caillou.

— Je commence à m'inquiéter, Imsiba, confia-t-il. Amonked espérait que je trouverais le coupable avant la fin des festivités.

Le sergent medjai siffla tout bas.

— Tu n'as plus que quatre jours et demi, mon ami. Ce n'est pas beaucoup.

— Peu après, nous appareillerons pour Mennoufer avec le commandant Thouti. Je n'aimerais pas laisser derrière moi un vil criminel sans qu'il ait de comptes à rendre devant Maât.

Les deux hommes parcoururent le pont. Imsiba lançait des regards inquisiteurs de toute part, cherchant les défauts du navire que son épouse achèterait peut-être. La brise du nord rendait supportable la chaleur ardente du milieu d'après-midi. La barge se balançait doucement. Des cordages battaient contre le mât où s'était perché un corbeau. Sitamon, délicate comme une fleur, se tenait près du château avant aux côtés de deux hommes, l'un aux cheveux grisonnants – le patron du bateau –, l'autre, grand et élancé – le capitaine de sa précédente barge de transport. Ses questions judicieuses lui permettaient de cerner les qualités du navire, ainsi que ses défauts.

Imsiba se baissa pour inspecter un rouleau de corde gris sur le pont.

— As-tu au moins une idée de l'identité du tueur ?

— Si, comme je le crois, on dérobe des objets précieux dans les entrepôts d'Amon, presque tous ceux qui travaillent au cœur de l'enceinte sacrée pourraient être coupables. Si c'est le rappel de l'ex-ambassadeur Pentou qui a causé la mort d'Ouserhet et celle de Meri-amon, alors le tueur fait partie de sa maison.

— Serait-ce de l'incertitude que je décèle, mon ami, ou un manque de confiance en toi ?

Bak sourit.

— Non. Simplement, tout est confus. Trop de questions pour l'instant sans réponse me font douter de mes deux théories. Et je ne vois pas comment elles pourraient s'imbriquer.

Imsiba examinait une à une les boucles de cordage. À mi-longueur, il découvrit un segment effiloché au point qu'il semblait prêt à rompre sous la plus légère tension. Réprobateur, il déposa la boucle de sorte que l'usure soit bien visible, et continua sa besogne.

— Puis-je t'apporter mon aide ?

Bien que tenté, Bak lut l'hésitation sur les traits de son ami et se voulut rassurant.

— Non, Imsiba. Sitamon a plus besoin de toi. Vois le nombre de navires amarrés ici pour toute la durée de la fête. Une telle opportunité ne se présente pas souvent. Reste aux côtés de ton épouse.

Le lieutenant envisagea de se rendre au domaine sacré, puis il résolut de s'entretenir d'abord avec Netermosé, qui connaissait bien les proches de Pentou et qui, lui semblait-il, pourrait être incité à s'épancher.

Le secrétaire n'était pas là, mais, grâce à une vieille servante pour qui les habitudes de la maisonnée n'avaient plus de secret, Bak le rejoignit au bord du fleuve. Il portait un panier d'où il prenait par poignées des reliefs de cuisine afin de les jeter dans l'eau. Une vingtaine de canards se disputaient des têtes de poissons, de la laitue fanée et des écorces de melons.

Trouver Netermosé loin de la maison était un don des dieux. Il montrerait moins de réserve que sous le toit de l'homme à qui il devait son gagne-pain.

— On a peine à croire que la fête est presque finie, dit le secrétaire en regardant des ouvriers ajouter des fragments de calcaire sur la partie de l'allée processionnelle qu'Amon emprunterait pour son retour vers Ipet-isout.

— Sauf le premier jour et une seule nuit, je n'ai même pas eu l'occasion d'y prendre part, admit Bak.

— Sais-tu maintenant qui a tué Marouwa ? Mais non, bien sûr ! ajouta Netermosé avec un petit rire embarrassé. Sans quoi tu ne viendrais pas me trouver.

De sa paume ouverte, Bak l'invita à marcher le long du fleuve. Les canards les suivirent en cancanant pour réclamer leur pitance.

— Quand je t'ai demandé, hier, quel membre de la maison aurait pu vouloir causer des troubles au Hatti, tu as soutenu qu'il s'agissait d'un tissu de mensonges. Tu t'exprimais avec une totale conviction, pourtant tu sais bien que l'on ne rappelle pas un ambassadeur à la légère. En outre, on a dû t'apprendre que le successeur de Pentou avait vérifié le bien-fondé de cette accusation en arrivant à Hattousas.

— Ta présence fait resurgir bien des souvenirs que je préférais oublier.

Sur la rive herbue encore détrempée, ils dépassèrent un acacia dont les branches ployaient au-dessus du fleuve, comme pour s'incliner vers le dieu Hapy et ses eaux bienfaisantes.

— Trois hommes sont morts, Netermosé. Les événements d'Hattousas y sont peut-être liés. Dans ce cas, une information éventuelle de ta part m'aiderait à arrêter le coupable. En revanche, continua Bak, voyant le secrétaire esquisser un geste de dénégation, si Pentou et son entourage se révèlent innocents, plus tôt j'apprendrai la vérité, plus vite je me tournerai vers une piste plus fructueuse.

Un long silence, un soupir malheureux. Netermosé, le visage gris et tendu, devait se rendre à l'évidence.

— J'étais atterré à la simple pensée que quelqu'un, dans notre maison, se soit ingéré dans la politique hittite. Selon la loi en vigueur là-bas, quiconque est pris à comploter contre le roi est exécuté, ainsi que toute sa famille. Un proche d'un ambassadeur n'aurait pas rencontré plus de clémence. Nous qui servions Pentou à Hattousas avons eu de la chance d'être rappelés avant que le traître soit découvert.

— Qui aurait couru un tel risque ? Tu as certainement réfléchi à la question.

Netermosé parut perplexe.



— Je n'ai jamais abouti à aucune conclusion. Chacun de nous était de Kemet, loyal à notre souveraine et à la terre qu'elle gouverne. Pour quelle raison aurait-on conspiré contre une puissance alliée ? Cela me dépasse.

Fomenteur des troubles au Hatti – ou dans tout autre pays – ne signifiait pas pour autant qu'on n'était pas loyal envers sa patrie. Qui l'on soutenait, et comment ce prétendant comptait agir vis-à-vis de Kemet, là était toute la question.

— Tu as grandi sur les terres de Pentou, je crois.

Le secrétaire ne sourcilla pas devant le tour plus personnel que prenait la conversation.

— Il est vrai.

— As-tu toujours travaillé pour le gouverneur et sa famille ? Ou as-tu quitté This quelque temps ?

— Pourquoi serais-je parti ? Pentou et son père avant lui se sont toujours montrés bons envers moi. Grâce à la générosité de mon ancien maître, j'ai appris à lire et à écrire. Enfant, j'étudiais et je jouais avec Pentou. Je suis heureux de le compter parmi mes amis. Et lui, à son tour, m'a élevé à ma présente position. Sans le gouverneur, je peinerais dans les champs avec mes frères.

Bak remarqua sa fierté, la dévotion du serviteur pour le maître de toujours.

— Pentou n'est-il pas venu à Ouaset dans son enfance, pour étudier au palais comme il est d'usage pour les fils de nobles ?

— Si, lieutenant, mais il n'y est pas resté longtemps. Son père s'est éteint alors qu'il avait douze ans ; il a dû regagner This afin d'assumer ses fonctions de propriétaire terrien, et d'apprendre auprès de son oncle les devoirs d'un gouverneur.

— Il n'a pas servi dans l'armée ?

— Non, jamais.

Bak doutait que Netermosé, qui avait passé son existence dans sa province natale, se soit immiscé dans la politique d'une autre nation. Il aurait pu, en toute innocence, se fourrer dans un guêpier, toutefois il ne se serait pas aventuré dans une entreprise dont il mesurait les graves implications. La vie de Pentou avait dû être presque aussi protégée, on pouvait donc en dire autant à son sujet. Mais, au nom d'Amon, pourquoi

Hatchepsout l'avait-elle choisi pour émissaire dans une terre lointaine et étrange comme le Hatti ?

— Parle-moi de Sitepehou. Tout ce que je sais de lui se résume au fait qu'il a été soldat au Retenou.

Netermosé lança une poignée de nourriture dans le fleuve. Les canards fendirent l'eau pour s'emparer de ce qu'ils pouvaient, dans un vacarme assourdissant.

— Je n'aime pas parler de quelqu'un derrière son dos.

— Mieux vaut cela que de le retrouver, un beau matin, la gorge tranchée comme Marouwa. Ou de le surprendre en train d'égorger une nouvelle victime – peut-être toi.

Le secrétaire rougit, puis répondit avec une réticence qui diminua peu à peu.

— Il a servi dans l'infanterie dès l'âge de quatorze ans et s'est élevé au grade de lieutenant, apprenant à lire et à écrire au fil des années. Il se plaît à dire qu'il a gravi les échelons avec la ténacité d'une hyène suivant sa proie. Il a reçu une blessure qui a bien failli être fatale – tu as vu toi-même la cicatrice sur son épaule. Alors, Sitepehou s'est installé chez sa sœur, qui vivait à This, afin de recouvrer la santé. Pentou a fait sa connaissance, s'est pris d'amitié pour lui et l'a engagé comme scribe. Quelquefois, avoua Netermosé avec un sourire navré, j'accepte mal sa réussite chez nous, mais je reconnais le premier qu'il ne se dérobe jamais à son devoir. Il a vite atteint la position de chef des scribes. C'est ainsi qu'il est venu avec nous à Hattousas. À notre retour, Pentou l'a nommé grand prêtre d'Inheret.

— Du temps où il était soldat, ses voyages l'ont-ils conduit au-delà du Retenou ? Au Hatti ?

— Il ne l'a jamais dit.

Ils continuèrent, plongés dans leurs pensées respectives. Le policier savait Sitepehou capable de s'approcher sans bruit d'un homme, par-derrière, et de le tuer d'un seul coup de lame. Il avait été entraîné dans les arts de la guerre, et ses muscles puissants lui auraient facilité la tâche. Mais Bak aimait bien le prêtre, dont il appréciait la bonne humeur un peu désabusée, et il ne voulait pas l'imaginer en tueur impitoyable.

Devant eux, la berge verdoyante s'étrécissait entre le fleuve et l'enceinte massive d'Ipet-resyt. Une douzaine d'embarcations se

nichaient contre la rive sous une porte imposante. Des pêcheurs et des agriculteurs se pressaient de descendre sur la terre ferme, balançant sur leurs épaules des paniers de fruits, de légumes ou de poissons. Ils venaient livrer de la nourriture destinée aux offrandes, ou aux prêtres et aux scribes affamés.

Bak et son compagnon rebroussèrent chemin.

— Pahourê m'a confié qu'il a jadis été marin, remarqua Bak.

— Certes, acquiesça Netermosé. Il est très fier d'avoir navigué sur la Grande Verte, dans sa jeunesse.

— Lui aussi est un enfant de This ?

— Un voisin, pour ainsi dire. Il vient d'Abdou, où sa sœur habite toujours.

Les deux cités se trouvaient à un demi-jour de marche l'une de l'autre.

— Et Pentou réside à This. C'est la capitale provinciale, mais ne vaudrait-il pas mieux pour lui vivre à Abdou ? La ville est plus grande et sainte ; elle compte maintes tombes importantes qui attirent beaucoup de visiteurs. J'aurais pensé que sa présence y était requise presque chaque jour.

— Son domaine est situé entre les deux – plus près de This, j'en conviens. Il le préfère à sa maison de ville à Abdou. Cette résidence est beaucoup plus claire, confortable et spacieuse, et plaît mieux à dame Taharet.

« Et les désirs de dame Taharet sont des ordres », pensa Bak.

— Vu le grand nombre de prêtres nécessaires aux rituels sacrés, sans compter les artisans et les domestiques qui pourvoient à leurs besoins quotidiens, n'a-t-il pas d'immenses responsabilités à Abdou ?

— Il s'y rend toutes les semaines et y reste plusieurs jours d'affilée. Il ne se dérobe pas à ses obligations, lieutenant.

« Quel soulagement pour lui de se réfugier à Abdou et d'exercer le pouvoir dont il est privé dans sa maison ! » songea le policier.

— Dis-m'en davantage sur Pahourê.

Netermosé hésita, comme lorsqu'il l'avait interrogé sur Sitepehou, mais l'expression grave de Bak le poussa à parler.

— Sa sœur et lui n'avaient pas de père, et leur mère travaillait dans une maison de plaisir. Souvent ivre, elle les battait. Un

jour, Pahourê s'est enfui. Il s'est faufile à bord d'une barge et a voyagé jusqu'à Mennoufer, où il s'est enrôlé sur un navire marchand en partance pour Ougarit. Après plusieurs années à sillonner la Grande Verte, il s'est établi dans la cité-État de Tyr, où il est entré dans la garde de notre ambassadeur.

Le secrétaire puisa au fond du panier une autre poignée qu'il lança dans le fleuve. Les volatiles se jetèrent dessus dans une volée de plumes et un concert de claquements de bec.

— Comme Sitepehou, Pahourê montre une détermination inébranlable. Il a appris seul à lire et à écrire et, en quelques années, il est devenu l'intendant de l'ambassadeur. Lorsqu'il a décidé de revenir sur sa terre natale, il a cherché une position similaire dans notre maison.

— Que penses-tu de lui ? demanda Bak, se demandant si le secrétaire éprouvait autant de rancœur envers l'intendant que pour Sitepehou.

En effet, Netermosé avoua avec un sourire contrit :

— Je ne l'aime pas beaucoup, mais il accomplit sa tâche de manière exemplaire.

— Sitepehou a laissé entendre qu'il sait ce qu'il veut et qu'il l'obtient toujours.

— À cet égard, tous deux se ressemblent beaucoup. Pentou m'a conseillé plus d'une fois de m'affirmer davantage, expliqua le secrétaire avec bonne humeur. Non seulement ce n'est pas dans ma nature, mais je suis convaincu que trois fortes têtes dans une seule maison mèneraient au désastre.

Bak éclata de rire, mais reprit vite son sérieux. Il hésitait à poser la question suivante, toutefois il ne voyait pas de meilleure approche que la plus directe.

— Parle-moi de Taharet et de Meret.

— Tu ne penses tout de même pas que l'une d'elles aurait tué Marouwa !

— Je ne sais pas qui est l'assassin, mais l'expérience m'a appris que les femmes sont, autant que les hommes, capables de crimes odieux.

— Je ne connais pas de femme plus douce que dame Meret, répliqua Netermosé avec indignation. Quant à dame Taharet, en

dépît de son fort caractère, elle ne blesserait jamais personne de propos délibéré.

Le secrétaire avait le sens de la nuance.

— Veux-tu me parler d'elles, ou préfères-tu que je me tourne vers quelqu'un d'autre, qui se montrera peut-être moins indulgent ?

Netermosé, bien que malheureux d'avoir à répondre, ne trouva pas d'échappatoire.

— Elle n'use guère de délicatesse dans ses paroles, mais sans mauvaise intention.

— Meret et elle sont-elles aussi nées à This ?

— Leur père était marchand à Sile<sup>22</sup>. C'est là qu'elles ont vécu, jusqu'à l'âge adulte.

Il vida le reste de son panier dans l'eau, jeta un coup d'œil à l'intérieur et y trouva encore une écorce de melon, qu'il lança aux canards.

— Dame Meret épousa un marchand qui voyageait beaucoup pour ses affaires. Quelques mois plus tard il fut tué par des bandits, la laissant seule et sans enfant. Dame Taharet convainquit leur père qu'elles gâchaient leur vie dans ce coin reculé, si bien qu'il les envoya à Ouaset, chez une vieille tante. Pentou vint rendre hommage à notre souveraine. Il rencontra dame Taharet et, peu de temps après, ils se marièrent.

Sile se trouvait à la frontière orientale de Kemet. Située sur une route commerciale majeure, elle était devenue prospère en offrant aux voyageurs fatigués et à leurs ânes un lieu de repos et de ravitaillement. Quant à Meret, Bak apprenait avec surprise qu'elle était veuve. En l'entendant évoquer un amour perdu, il avait sauté à la conclusion qu'elle n'avait jamais épousé l'élû de son cœur.

— Puisque dame Meret était veuve et abandonnée, Pentou l'accueillit elle aussi dans sa maison. Les deux sœurs sont très proches. Il ne m'aurait pas déplu de prendre Meret pour épouse, mais dame Taharet la surveille d'un œil de faucon, et je préfère garder mes distances.

Bak lui adressa un sourire compatissant.

---

<sup>22</sup> Ville de Turquie, proche d'Istanbul. (N.d.T.)

— J'ai comme l'impression que dame Taharet souhaite qu'elle épouse un riche parti. Ou, du moins, ajouta-t-il en se rappelant l'intérêt qu'il lui avait inspiré, un homme qu'elle croit promis à un bel avenir.

Il regretta sa franchise, mais à l'expression du secrétaire, il sut que celui-ci ne se berçait pas d'illusions.

Plus tard, alors qu'il reprenait l'allée processionnelle en sens inverse, le lieutenant récapitula tout ce que Netermosé lui avait appris. Il avait beau sonder ses paroles et y chercher un sens caché, il ne discernait pas qui était la vipère lovée au cœur de la maison. Il eut l'impression de perdre son temps, en cherchant dans l'entourage de Pentou. Peut-être était-il plus judicieux de concentrer son attention sur le domaine sacré.

Bak ne s'étonna pas de trouver le contrôleur des contrôleurs des entrepôts au Trésor, comme la première fois. Où pouvait être un homme aussi fasciné par les richesses d'Amon, sinon là-bas ?

— Tu viens me dire que tout est en ordre.

Ouser, prévenu par un vieux scribe, se tenait sur le seuil, une main sur chaque montant de la porte comme pour empêcher Bak d'entrer.

— Je savais que tu ne trouverais pas d'irrégularité dans nos comptes, pas d'objet manquant dans nos réserves.

— Beaucoup d'archives ont été détruites lors du meurtre d'Ouserhet. J'ai la certitude qu'on les a brûlées afin que nul ne puisse plus vérifier leur contenu.

— Bah ! Tu imagines un crime là où il ne s'agit que d'un accident.

— Ouserhet avait signalé au grand prêtre Hapouseneb lui-même certaines incohérences dans les comptes des entrepôts.

Écartant l'accusation d'un geste désinvolte, Ouser se dirigea vers son fauteuil, tapota le coussin puis s'affala sur le siège.

— Aux yeux d'un inspecteur, une erreur de hiéroglyphe est une incohérence.

— Hapouseneb tenait son jugement en assez haute estime pour l'autoriser à se pencher sur cette affaire. Je ne vois aucune

raison pour laquelle on l'aurait tué, en dehors de sa tâche d'inspecteur.

Bak marqua un temps d'arrêt pour souligner les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer :

— Un inspecteur enquêtant dans les entrepôts d'Amon, où il avait trouvé des incohérences.

L'air sombre, Ouser ajusta le coussin sous son séant, puis tritura la ceinture de son pagne, remontée haut sur son ventre volumineux.

— Dérober des objets à Amon relève du sacrilège, lieutenant.

« Assurément, pensa Bak. Mais plus d'un homme a été tenté par une riche existence au point de repousser toute crainte de la mort et de la pesée du cœur sur la balance de la justice, devant Osiris. »

— Le prêtre Meri-amon – égorgé lui aussi, tu t'en souviens – était chargé des objets rituels de l'entrepôt même où l'inspecteur Ouserhet a été assassiné. Cela ne peut passer pour une coïncidence, et cela ne saurait être pris à la légère.

Ouser restait dubitatif. Bak appuya l'épaule contre une colonne en bois peinte de couleurs vives et poursuivit sans se décourager.

— Meri-amon, qui les distribuait puis les rangeait dans la réserve, aurait pu en garder et modifier l'inventaire.

— Aucun prêtre ne commettrait une pareille ignominie.

— Les prêtres sont aussi faillibles que les autres.

— Dépouiller le plus grand des dieux ? Non !

Bak ne savait si les dénégations du contrôleur étaient sincères ou s'il ne faisait que défendre son territoire.

— D'après ce que j'ai compris, tout ce groupe d'entrepôts est rempli d'instruments du culte.

— Il me semble te l'avoir dit au cours de notre précédente conversation.

— Beaucoup d'objets offerts à Amon ont une utilisation limitée dans le temps, par exemple les huiles aromatiques, les parfums, les étoffes pour vêtir sa statue. En revanche, les ustensiles rituels, comme les vases de libation et les encensoirs, sont réutilisés à maintes reprises. Quand les entrepôts

deviennent trop encombrés, se défait-on de certains d'entre eux ?

Ouser s'assura que le scribe mettait le loquet et scellait la porte du Trésor pour en protéger les merveilles. Le vieillard regarda alors le contrôleur, qui le congédia d'un geste sec de la main, puis il traversa la rue pour pénétrer dans un édifice de taille plus modeste.

— Tu disais ? reprit Ouser en concentrant à nouveau son attention sur Bak. Oh, oui ! Chaque année quand nous dressons l'inventaire, nous écartons ceux dont nous ne nous servons plus. Nous en distribuons quelques-uns au petit temple d'Amon à Mennoufer et à ses diverses annexes. Les autres vont à la maison royale. Là-bas, soit on les juge utiles, soit on les offre à de misérables roitelets étrangers. Sinon, les objets sont détruits. Les poteries sont brisées, le métal est fondu pour être remoulé.

Bak serra les dents. Encore une autre piste à explorer.

— Cela arrive-t-il souvent ?

— Non, lieutenant. Donner de tels bijoux, c'est drainer la force vitale d'Amon.

Si l'or était la chair des dieux, présenter les métaux plus vils comme le sang de la divinité était exagéré.

— Les rouleaux de lin ou les denrées périssables comme les huiles aromatiques sont-ils parfois adressés au palais ?

— Il nous arrive d'envoyer de petits présents à notre souveraine, pour son usage personnel.

— Et chaque transaction est consignée du début jusqu'à la fin.

— Bien entendu.

Contrarié, Bak se voyait revenu à son point de départ. Des objets du culte avaient été volés dans les entrepôts du dieu. Par Meri-amon ? Le jeune prêtre aurait-il pu dérober à l'insu de tous l'énorme quantité de biens précieux dont la cargaison sur le pont d'Antef donnait déjà une idée ?

Ouser fixa Bak d'un air indéchiffrable. Peu à peu, sa résistance obstinée se mua en inquiétude.

— Ouserhet n'aurait tout de même pas découvert des irrégularités au Trésor !



— Cela se pourrait, mais je doute que le voleur ait eu l'audace de viser si haut. Je suppose qu'il opérait surtout dans le groupe d'entrepôts où le meurtre a été commis.

— S'il existe le moindre risque...

Ouser se mordit la lèvre et hocha la tête, pensif.

— Oui, un criminel aussi infâme pourrait finir par se croire invulnérable et se tourner vers le Trésor, y voyant la source de plus grandes richesses... De quelle façon puis-je t'aider, lieutenant ?

Bak était sidéré par le changement qui venait de s'opérer dans le cœur d'Ouser. Il bondit sur son offre.

— J'ai besoin d'un autre inspecteur, indépendant du domaine sacré. Un fonctionnaire de haut rang, comme Ouserhet.

Ouser se leva d'un mouvement brusque et décidé.

— Je te suggère de consulter Sobekhotep, mon homologue au palais. Dis-lui que nous souhaiterions lui emprunter son meilleur inspecteur des comptes.

## 13

Au loin résonna une trompette, suivie par la lente cadence d'un tambour, la clameur des sistres et des claquoirs. Tout en mangeant du poisson froid, Bak rejoignit l'extrémité de la ruelle ombreuse et observa l'allée processionnelle. Au sud, celle-ci était bloquée par les spectateurs, dont les regards convergeaient vers le temple d'Amon-Kamoutef – l'un des aspects du dieu, le « taureau de sa mère ». De l'autre côté de la voie, le premier sanctuaire de la barque sacrée où ses Medjai et lui se tenaient sept jours plus tôt – une éternité ! – était entouré d'échafaudages et de rampes de construction. Maakarê Hatchepsout aimait à illustrer par de tels exemples sa dévotion envers les dieux.

Il n'avait pas eu le temps de se préoccuper du déroulement de la fête, d'admirer les diverses processions qui jalonnaient la semaine jusqu'à son apogée : le retour d'Amon à Ipet-isout. La brise matinale, le parfum d'encens et le rythme des tambours l'invitaient à s'attarder. Le lieutenant regarda le ciel à l'orient ; Kheprê était encore trop bas pour dissiper la brume bleutée qui planait sur les champs inondés. Oui, il pouvait s'accorder quelques instants.

Il jeta le reste du poisson à un matou famélique et longea bien vite l'allée processionnelle. Dès qu'il eut rejoint la foule, il monta sur le talus d'herbe piétinée de la berge et se fraya un passage à travers les badauds, moitié moins nombreux que lors du cortège inaugural. Malgré tout, la foule était dense à cette heure ; la majorité des spectateurs venait de loin et tenait à ne rien manquer des onze jours de festivités.

Il parvint au sanctuaire de la barque et gravit la chaussée pour se poster sous le portique, déjà occupé par une demi-douzaine de prêtres et quatre officiers d'infanterie. Cette position surélevée se révéla un choix excellent, car il pourrait

voir par-dessus les têtes la procession quitter la demeure du dieu.

La trompette claironna de nouveau. Les bavardages insouciantes se turent. L'espoir et l'impatience étaient presque palpables. Hommes, femmes et enfants s'amassèrent derrière les soldats postés sur tout le trajet du cortège.

Des tambours et des joueuses de sistres sortirent d'un passage au centre de l'échafaudage, le dos tourné au soleil levant. Vint ensuite un contingent de prêtres drapés de tuniques blanches, portant des bannières colorées et les étendards du dieu et de la souveraine. D'autres prêtres apparurent, enveloppés de robes blanches qui les couvraient jusqu'aux chevilles. La moitié d'entre eux purifiaient l'air par des fumigations d'encens, les autres aspergeaient le sol de lait et d'eau.

Amon-Kamoutef se révéla dans sa châsse dorée, bien haut sur les épaules des prêtres. Les voix – y compris celle de Bak – s'élevèrent en une clameur d'adoration. Les parois latérales ouvertes révélaient un dieu doré dans une pose hiératique, le pénis dressé. Au-dessous, deux rangées de prêtres tenaient les longues perches supportant la châsse. Enveloppés de blanc, ne révélant de leur corps que leur crâne ras et leurs pieds nus, ils paraissaient le socle mouvant du dieu. Peut-être, dans un lointain passé, avaient-ils représenté un reptile. Un autre aspect d'Amon était Amon-Kematef, le créateur primordial capable de ressusciter sous la forme d'un serpent se dépouillant de sa mue.

De part et d'autre marchaient Maakarê Hatchepsout et Menkheperê Touthmosis, chacun touchant une jambe de l'effigie comme pour la soutenir. Ils étaient beaucoup trop loin pour qu'on les distingue clairement, mais ils semblaient parés comme la première fois. Bak imaginait à quel point les ornements royaux deviendraient étouffants à mesure que le soleil irait vers son zénith.

Derrière, au son des harpes, des hautbois et des tambours, des danseurs exécutaient des pas compliqués ; des chanteuses avaient entonné une mélodie aux paroles si anciennes que nul, hormis les prêtres, ne pouvait les comprendre. Refoulant la

tentation de rester jusqu'au bout, Bak quitta le sanctuaire. Il lui fallait trouver de l'aide pour Hori.

La musique battait encore à ses oreilles quand il laissa la foule derrière lui et remonta l'allée processionnelle vers le nord. Sous ses pieds crissait le gravier, dont la blancheur aveuglante était ternie par les passages répétés. Bientôt, il fut en vue de la porte inachevée de l'enceinte sacrée. Le chemin le plus direct jusqu'au palais, situé au nord d'Ipet-isout, passait à travers le domaine d'Amon.

— Sobekhotep m'a expliqué ce que nous pouvions faire pour toi.

Thanouni, l'inspecteur des comptes attaché au palais, avait des cheveux gris clairsemés et les traits marqués par la fatigue, cependant il paraissait capable d'affronter un taureau et d'en triompher.

— J'appréciais beaucoup Ouserhet, et je serai heureux de t'aider à arrêter le coupable.

Bak ralentit à l'intersection et regarda des deux côtés avant de traverser. Après avoir échappé à la seconde tentative de meurtre, il s'était juré de redoubler de prudence. Tantôt il oubliait, tantôt il déployait une méfiance excessive.

— Quand lui as-tu parlé pour la dernière fois ? demanda-t-il, se tournant vers l'inspecteur qui s'était effacé alors qu'ils dépassaient un âne chargé de paniers de grains dorés.

— Il y a un mois, à son retour après son dernier voyage en amont.

— Il vérifiait les comptes des temples et des gouverneurs de province. Peux-tu en inférer la raison, à la lumière de ce que tu sais maintenant ?

— Si, comme tu le crois, il souhaitait suivre la trace des offrandes adressées à Amon du lieu de production jusqu'à la destination finale, les provinces constituaient le point de départ logique. Il pouvait ainsi savoir quels objets on avait envoyés à Ouaset, reconstituer leur chemin jusqu'aux entrepôts et vérifier s'ils y étaient toujours. Dans le cas contraire, il devait découvrir ce qu'ils étaient devenus. Les seuls objets qu'il n'aurait pu suivre depuis la source sont ceux issus de terres étrangères : les tributs

envoyés à notre souveraine, le butin amassé en temps de guerre et les objets achetés à des marchands pour le palais. Tous sont la propriété de notre reine, qui en offre une généreuse partie aux dieux en gage de dévotion.

— D'après le contrôleur des contrôleurs, ce dont on n'a plus l'usage au domaine sacré est donné au temple de Mennoufer et à ses annexes, ou encore au palais. Je veux parler des objets précieux de petite taille, comme ceux du groupe d'entrepôts dans lequel Ouserhet a trouvé la mort.

— Nous en recevons en effet, quoique très peu. Entre nous, lieutenant, confia l'inspecteur avec un sourire désenchanté, Ouser est un contrôleur bien pingre. Ces entrepôts de l'enceinte sacrée sont sans doute pleins à craquer, pourtant il fait montre d'autant de parcimonie que si chaque instrument lui était plus précieux que la vie même.

— En admettant que quelqu'un se livre à un pillage systématique, peut-être Ouser n'a-t-il aucun surplus. Il se pourrait qu'il soit aveugle, et non avare.

Ils approchaient d'une grande artère. Bak refréna l'envie de s'arrêter pour jeter un coup d'œil au coin de la rue. S'il voulait arrêter le coupable avant la fin de la fête, il ne pouvait se permettre tant de précautions.

Ils bifurquèrent vers l'édifice qui abritait les Archives centrales des entrepôts d'Amon.

— Je suppose que tu trouveras mon scribe Hori très jeune et, à de nombreux égards, bien candide, toutefois il connaît son métier et sait compulser des archives. Il a réalisé un travail exceptionnel jusqu'à présent, mais la tâche est si vaste que, seul, il mettrait des années à en venir à bout.

— Je te le répète, lieutenant, je suis heureux de t'apporter mon aide. Il me déplairait que l'assassin d'Ouserhet demeure impuni.

L'inspecteur semblait compétent et agréable. Bak sentait qu'Hori et lui s'entendraient bien.

— Cette besogne me changera avec bonheur de l'inventaire des lances, des boucliers et des paires de sandales dans les réserves de la garde royale, convint Thanouni avec un bref

sourire. Néanmoins, je l'avoue, je n'aimerais pas finir comme Ouserhet.

— Tu trouveras deux Medjai en compagnie d'Hori. Ils sont armés, bien entraînés et d'une loyauté à toute épreuve. Il faudrait leur passer sur le corps avant de s'en prendre à vous.

— Tu avais vu juste, lieutenant. Zouwapi transporte toujours ses marchandises vers Ougarit sur le navire du capitaine Antef.

Hori lança un regard hésitant vers l'inspecteur. Celui-ci se tenait près de Bak sous le sycomore qui ombrageait une grande partie de la cour centrale des Archives. Deux Medjai adossés au tronc bavardaient dans leur langue natale, semblant très à l'aise. Leur regard perçant, en alerte, démentait cette nonchalance apparente.

— Parle en toute quiétude, recommanda Bak. J'ai fait part à Thanouni de mes soupçons. Tu lui exposeras plus tard les détails qu'il aura besoin de connaître.

Le scribe adressa un sourire timide à l'inspecteur avant de poursuivre son rapport.

— Marouwa voyageait rarement vers le nord avec Antef, mais cela s'est produit deux fois ces trois dernières années. La première, la barge a été retardée à Ouaset parce qu'il fallait calfater la coque. La seconde, environ un an plus tard, Marouwa a reçu un message de sa famille, l'informant que des bandits avaient attaqué l'une de ses écuries. Il a dû rentrer sans délai.

Bak sourit avec tristesse. Deux longs voyages vers Ougarit. Bien des jours d'ennui, sans rien à faire que de regarder la côte qu'ils longeaient. Plus de temps qu'il n'en faut pour remarquer un détail anormal dans la cargaison.

— Que mentionne d'habitude le manifeste d'Antef, lorsqu'il quitte Kemet ?

Se référant au fragment de calcaire sur lequel il avait pris ses notes, le jeune scribe répondit :

— L'essentiel de sa cargaison – dix-neuf articles sur vingt – est toujours composé de poteries grossières, de vin ordinaire, de lin brut, de peaux de mouton et de vache, d'hameçons et de pointes de harpon en bronze, parfois de tiges de papyrus. Il y a trois ans, il a convoyé plusieurs pleins chargements de blé

jusqu'au Retenou, quand la famine a frappé cette terre misérable.

— Excepté les céréales, tous les articles sont destinés au commerce et pas de première qualité ?

— C'est bien ça, lieutenant.

— Qu'en est-il des objets de valeur ? J'en ai vu sur le pont, pas en évidence, mais pas dissimulés non plus. Un inspecteur ne pourrait les manquer. Ils figurent forcément sur le manifeste.

— C'est le reste – le seul article de qualité sur vingt, répondit Hori, se référant à nouveau à l'ostrakon. Huiles aromatiques, parfums, lin fin, vases de bronze, amulettes de faïence, bijoux en perles multicolores.

La brise agita les feuilles du sycomore, qui tombèrent en pluie. Bak en ôta une de ses cheveux.

— Toutes ces marchandises, ordinaires ou précieuses, appartiennent-elles au marchand Zouwapi ?

— En général. Mais quelquefois, lorsqu'il lui reste de la place, Antef accepte les produits de marchands plus modestes, ou les biens d'une famille qui part s'installer dans le Nord.

— Les affaires de ces gens incluent-elles des objets de prix ?

— Rien que des effets personnels, des choses très simples.

Bak se tourna vers l'inspecteur.

— Comme tu le sais peut-être, Thanouni, un manifeste énumère les articles qui se trouvent à bord, le nom du transporteur, le port de départ et celui où ils seront déchargés. On n'y mentionne pas leur provenance initiale ni leur destination finale.

— La barge du capitaine Antef se trouve toujours à Ouaset ?

— Oui, gardée par la patrouille du port afin que rien n'en disparaisse.

— Tu ne l'as pas arrêté et interrogé, après avoir confisqué navire et cargaison ?

— Je voulais plus d'informations, et maintenant je me félicite d'avoir attendu. Je soupçonne que Zouwapi se trouve à Ouaset. Il ne faudrait pas qu'il prenne peur et quitte la ville.

Thanouni approuva cette sage décision, puis dit à Hori :

— Je propose que nous commençons notre besogne, jeune homme.

Remarquant la réticence de l'adolescent, il ajouta en souriant :

— À mon avis, il nous faudra remonter deux ans en arrière tout au plus. Après, nous irons rendre quelques visites.

Bak expliqua au scribe ébahi :

— Pendant la Belle Fête d'Opet plus qu'à toute autre époque de l'année, on trouve les gouverneurs de province réunis à Ouaset. Si Amon nous est propice, ils se rappelleront les offrandes envoyées à Ipet-isout, en particulier celles de valeur. Il se pourrait que les vols aient lieu au cours du trajet, ou dans le port de cette ville.

Certain que, s'il y avait une information à découvrir, elle n'échapperait pas à Hori et à l'inspecteur, Bak quitta les Archives pour retourner chez Pentou. Le gouverneur ne serait pas enchanté de le revoir, mais tant pis. Il approchait de la cour d'entrée du sanctuaire, tenté par les effluves mêlés de dizaines de mets différents et par l'allégresse de la foule, quand il aperçut Amonked sortant de la ruelle qui menait vers la demeure de Pentou.

Le gardien des greniers d'Amon le remarqua, lui fit signe de rester où il était et s'empressa de le rejoindre.

— Bak ! J'allais partir à ta recherche !

Le lieutenant ne vit aucune urgence sur les traits crispés d'Amonked, rien que de la contrariété.

— Du nouveau, intendant ?

Secouant la tête, Amonked l'entraîna vers les baraques voisines, où l'on ne pourrait les observer de loin.

— Juste un mot d'avertissement.

Bak jeta un coup d'œil vers la terrasse de Pentou, visible au-dessus des toits les plus proches. Il ne distingua aucune silhouette parmi les arbustes en pots, mais cela ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas épiés.

— Le gouverneur compte-t-il m'interdire sa porte ?

— Je l'en ai dissuadé, mais il t'en veut beaucoup.

— Parce que j'ai interrogé dame Taharet ! Je me doutais que cela ne lui plairait pas.

— Il vénère cette femme à l'instar d'une déesse, maugréa Amonked. Je lui ai fait comprendre sans ambiguïté que tu avais



une enquête à mener, et que si cela supposait d'interroger son épouse et sa belle-sœur, il n'avait d'autre choix que d'y consentir.

— Elle m'a affirmé que dame Meret était souffrante et ne recevait personne. Je ne serais pas surpris qu'aujourd'hui, elle soit affligée du même mal que sa sœur.

— Personne dans ma maison n'a fomenté de troubles au Hatti ! fulmina Pentou, les joues en feu. J'exige que, au lieu de porter des accusations iniques, tu prouves que mon rappel était injustifié.

— Gouverneur, notre souveraine en a décidé ainsi à contrecœur et seulement parce que ses conseillers, après avoir entendu toutes les preuves, ont conclu que l'accusation était fondée.

Assis dans son fauteuil sur l'estrade de sa salle d'audience, un gros chien noir somnolant à ses pieds, Pentou lança un regard sombre à son persécuteur.

— Je suis un homme de Kemet, lieutenant. Je ne ferais rien qui puisse mettre ma reine et mon peuple en difficulté.

— Nul ne t'accuse, gouverneur, mais à coup sûr une personne de ton entourage conspirait contre le roi du Hatti.

— Je refuse de le croire ! protesta Pentou, courroucé.

— Gouverneur, si tu ne places aucun obstacle sur mon chemin, je peux découvrir dans les tout prochains jours qui t'a valu cet affront. Ne serais-tu pas satisfait de connaître son nom et de mettre un terme définitif à cette affaire ?

Pentou se laissa aller contre le dossier de son siège et concéda, morose :

— Amonked était ici il y a moins d'une heure. Il n'a laissé planer aucun doute sur la volonté du vizir. Agis donc comme bon te semble, lieutenant. Ensuite, quitte ma demeure et n'en franchis jamais plus le seuil.

Bak considéra l'homme assis devant lui. Kemet occupait la première place dans son cœur. Il ne l'imaginait pas s'immiscer dans la politique d'un pays étranger sauf sur ordre de la reine. Pourtant, s'il avait trahi sa confiance, qu'est-ce qui aurait pu l'y

inciter ? Bak ne pouvait envisager qu'une seule raison : il aurait pu croire, ce faisant, œuvrer pour le bien de sa patrie.

Lorsqu'il demanda à voir Sitepehou, un domestique dirigea Bak vers une petite chapelle au fond du jardin. L'ancienne maison du portier avait été blanchie à la chaux, et l'on avait installé, à l'arrière de la pièce, un autel dédié à Inheret. Les montants ainsi que le linteau de la niche étaient peints en jaune, et une statuette en bronze de la divinité – un homme barbu, armé d'une lance et coiffé de quatre hautes plumes – se détachait sur un fond rouge. Sur la table d'offrande en granit gris étaient placés une oie rôtie et un bouquet de fleurs. Sitepehou, agenouillé devant la pierre, soufflait sur un morceau d'encens. Une épaisse fumée montait vers le dieu, portée par le vent chaud qui pénétrait par la porte.

— Déjà de retour, lieutenant ? demanda Sitepehou en se relevant.

— Pardonne-moi ; je ne voudrais pas te déranger dans l'accomplissement du rituel.

— En aucune façon. Je me suis aperçu que l'encens ne brûlait plus et j'ai dû le rallumer.

Bak jeta un coup d'œil circulaire sur la pièce. Bien que peu spacieuse, elle était plus qu'adéquate pour une divinité provinciale en visite dans la capitale.

— Je vois que Pentou vous traite bien, ton dieu et toi.

— C'est un homme plein de bonté, lieutenant, et je crains que tu ne l'aies méjugé. Sa position lui permettait peut-être de causer des troubles au Hatti, mais je t'assure qu'il n'en a rien fait. Je suis bien placé pour le savoir, puisque je l'aidais chaque jour à traiter les documents officiels, et que je l'accompagnais à toutes les réunions d'État.

— Je n'ai jamais dit qu'il était le coupable, rappela Bak, qui observait pensivement le prêtre. Il t'emmenait avec lui au palais d'Hattousas ? N'était-ce pas inhabituel ?

Sitepehou regardait avec mécontentement la fumée, plus apte à asphyxier le dieu qu'à plaire à ses narines par son parfum pénétrant.

— Il se méfiait des interprètes et, quoique je parle cette langue avec difficulté, je la comprends assez bien pour remarquer une traduction fautive.

— Que de talents tu possèdes, Sitepehou ! Tu maîtrises les arts de la guerre, tu es un excellent scribe et tu comprends une langue étrangère ! Qui sait si ce n'est pas toi qui complotais au Hatti ?

Bak sourit pour atténuer le poids de cette accusation. Sitepehou resta pantois, puis éclata de rire.

— Je tiens trop à la vie pour fourrer mon nez dans la politique hittite.

Le vent tomba, laissant la fumée aller à sa guise. Une nuée noire monta en spirale tel un esprit mauvais. Bak recula involontairement, espérant qu'elle ne le trouverait pas.

— As-tu rencontré un certain Antef, capitaine d'une barge qui sillonne les eaux entre Ouaset et Ougarit ?

— Je n'ai jamais vu d'encens brûler si mal. Celui que j'ai acheté doit être de qualité médiocre. Je vais le laisser se consumer un peu. Avec de la chance, les impuretés qui gênent sa combustion finiront par disparaître.

Sitepehou chassa une volute de la main et fit signe à Bak de le précéder vers la porte.

— Le capitaine Antef, insista le policier.

— Voyons... réfléchit Sitepehou, en le conduisant vers le banc au bord du bassin. N'était-ce pas le nom d'un des marins qui sont venus à notre demeure d'Ougarit ? Pahourê en avait présenté plusieurs à Pentou quand nous cherchions un navire assez vaste pour contenir toutes nos possessions, et les objets de la maison.

— Pourrais-tu le décrire ?

Le prêtre s'assit, cueillit un brin d'herbe et en mordilla la pointe.

— Un homme de taille moyenne, à la silhouette empâtée, mais dont la beauté, autrefois, devait attirer les femmes comme le miel attire les mouches.

— Ce portrait lui ressemble assez. Avez-vous choisi sa barge pour votre déménagement ? demanda Bak avec intérêt.

— Pahourê a opté pour un autre navire. Si j'ai bonne mémoire, une importante cargaison se trouvait déjà à bord et laissait une place insuffisante pour nos affaires.

— Qu'as-tu pensé d'Antef ?

— Un vaurien, comme la plupart des marins. Un peu trop démonstratif. Aimable à sa manière, je suppose.

— L'aurais-tu vu dans une autre ville ? À Hattousas, par exemple ?

Sitepehou répondit avec un petit rire :

— Lieutenant, la capitale hittite se trouve à plusieurs jours de marche à l'intérieur des terres, et encore ! à dos d'âne. Ce n'est pas le genre d'expédition qu'un marin risque d'entreprendre.

Pahourê n'était pas chez Pentou, mais, grâce à un serviteur, Bak apprit qu'il était allé à un marché voisin. Tout en suivant la rue étroite qui menait au bord du fleuve, à un endroit où les pêcheurs et les agriculteurs amarraient leurs esquifs, il songea qu'il avait obtenu avec une facilité surprenante les indications pour le trouver. D'ordinaire, les domestiques ne montraient pas tant d'obligeance envers un étranger, surtout s'il fouinait dans la vie privée de leurs maîtres. Ce serviteur particulier avait-il un grief envers Pahourê, ou un mécontentement général régnait-il dans la maison ? Cette seconde hypothèse semblait plausible, puisqu'une servante l'avait volontiers dirigé vers Netermosé la veille.

Au sortir de la ruelle, il laissa passer plusieurs femmes chargées de filets et de paniers remplis de produits des champs. Il était toujours stupéfait, quand une si grande partie des terres était encore submergée, de voir des fruits et des légumes frais sur les marchés. Pourtant, il avait grandi dans cette vallée ; il connaissait cette région et ses habitants. Les cultivateurs dont les champs se situaient en hauteur, qui souffraient quand la crue restait basse, récoltaient déjà d'abondantes moissons tandis que les autres attendaient qu'Hapy ramène à lui les eaux dont il les avait gratifiés.

Bak marcha le long du fleuve, regardant les laitues croquantes, les radis et les melons étalés sur l'herbe ; les canards et les oies en cage ou déjà parés et prêts à cuire, les miches de pain croustillantes, les jarres de miel, de vin ou de bière, les fleurs... Parmi les nombreuses ménagères et les servantes faisant leurs emplettes quotidiennes, quelques hommes comparaient les produits, puis tentaient de négocier le meilleur prix. La plupart d'entre eux étaient suivis par des serviteurs. Comme Pahourê, ils se chargeaient d'approvisionner

de nobles familles provinciales, venues à Ouaset à l'occasion de la fête.

Pahourê discutait avec un pêcheur à la peau tannée par des années au soleil. Le vieillard était assis sur ses talons derrière des poissons argentés, dont une perche longue d'une bonne coudée. Un homme plus jeune, qui lui ressemblait beaucoup, réparait un filet dans leur petite nacelle remontée sur la rive, pendant que son père vendait la prise de la journée.

Une servante bien en chair, au teint rougeaud, s'agenouilla pour examiner la perche aux écailles luisantes, aussi fraîche que l'eau dont elle était tirée. Deux jeunes garçons attendaient près de Pahourê, l'un portant un filet regorgeant de victuailles, l'autre tenant un panier vide.

— Ce poisson est resté longtemps au soleil, déclara Pahourê, montrant d'un signe de tête à Bak qu'il avait remarqué sa présence. Je t'en donne...

Il avança une offre, un peu inférieure à la moitié du prix demandé au départ. Le vieillard se rembrunit.

— Je l'ai pêché à l'aube.

L'intendant augmenta sa proposition, sur quoi le pêcheur abaissa ses exigences d'autant. Et ainsi se poursuivit le marchandage.

— Je ne peux t'offrir davantage, affirma Pahourê en posant une main soignée sur son ventre proéminent. Cette perche ne vaut pas plus pour moi.

— Je ne peux te céder une si belle prise pour rien. J'ai des bouches à nourrir.

Pahourê haussa les épaules.

— La matinée touche à sa fin. Bientôt ce marché fermera. Désires-tu rentrer chez toi avec un poisson de cette taille ?

— Ce poisson est tout frais, je le jure par Hapy, insista le pêcheur à l'adresse de Bak. Tu es témoin que cet homme m'en offre moins que ce qu'il vaut.

Bak, sachant la somme équitable, plissa le front comme s'il réfléchissait à la question.

— Cette perche est d'une rare beauté, c'est vrai, mais d'ici ce soir elle ne vaudra plus grand-chose et demain il te faudra

l'enterrer pour échapper à son odeur. Veux-tu tout perdre dans le vain effort de gagner un faible profit supplémentaire ?

Les lèvres de Pahourê réprimèrent un frémissement presque imperceptible.

— Combien d'autres poissons rapportes-tu chez toi, vieil homme ? Pourriront-ils avec celui-ci à cause de ta cupidité ?

Sans laisser au pêcheur le temps de répondre, il fit signe à ses serviteurs de partir. La jeune femme se leva et tourna les talons, de même que les adolescents.

Le vieillard prit une expression de désespoir.

— Bon, d'accord. Je te laisse mon poisson pour le prix misérable que tu m'en as offert. J'espère que mes enfants...

L'intendant le toisa, coupant court à ce qui n'était sans doute qu'un mensonge pathétique, et lui remit en échange plusieurs petits objets. Le jeune garçon au filet prit le poisson dans ses bras et s'empressa de rentrer chez son maître. Pahourê et Bak marchèrent sans hâte le long du fleuve, au rythme des deux autres domestiques qui s'arrêtaient par moments pour examiner une babiole tentante.

— Es-tu venu nous aider à faire notre marché, lieutenant, ou dans un dessein plus sinistre ?

Bak sourit de ce qu'il voulut prendre pour une plaisanterie.

— Accompagnes-tu les serviteurs, d'habitude, quand ils vont choisir de la nourriture pour ta maison ?

L'intendant éclata de rire, peut-être à cause de la réponse évasive de Bak. Ou de celle que lui-même s'apprêtait à faire :

— Ce matin, j'avais envie de prendre un peu l'air.

Bak repensa à sa visite chez Pentou, aux serviteurs courant en tous sens et à l'humeur massacrate du gouverneur.

— J'ai parlé à Pentou, tout à l'heure. Il n'est pas très bien disposé.

— La Belle Fête d'Opet est censée marquer un temps de renouveau et de réjouissances, lieutenant. En revanche, pour nous qui habitons dans cette maison...

Pahourê secoua la tête, suggérant une tristesse indescriptible.

— Tu as remué le couteau dans la plaie. Ta présence constante, tes questions sans fin ont bouleversé tout le monde.

— D'où ta décision de venir au marché.

— Ce n'est pas une course frivole, je t'assure. Benbou est nouvelle dans notre maison, expliqua l'intendant, en désignant la servante, qui s'était arrêtée devant des tas d'oignons et de concombres. J'ai jugé le jour opportun pour lui apprendre à choisir les meilleurs produits et à négocier un prix avantageux. Elle saura ainsi ce que j'attends d'elle. À notre retour à This, elle ira seule faire les courses, et je ne voudrais pas qu'elle me déçoive.

Bak remarqua quel sérieux Pahourê mettait dans une besogne que la majorité de ses semblables aurait confiée à d'autres soins. N'importe quel domestique des cuisines aurait pu former la jeune fille.

— Ta tâche doit être plus facile sur les terres de Pentou, où la vie suit une certaine routine et où les serviteurs savent ce qu'ils ont à faire.

S'accroupissant devant un homme assis par terre derrière une demi-douzaine de jattes, Pahourê appela Benbou. Il écarta le linge qui couvrait l'un des récipients et examina le fromage de chèvre blanc à l'intérieur, soulignant les qualités qu'elle devait rechercher. La jeune fille hésitait. Avec une patience forcée, il lui expliqua à nouveau ce qu'il désirait, puis une troisième fois pour s'assurer qu'elle comprenait.

En se relevant, il marmonna entre ses dents :

— Vu le peu qu'elle sait, on croirait que c'est une fille de Ouaset, et non qu'elle a grandi à la campagne.

— Elle connaît sans doute le fromage que fabriquaient sa mère et sa grand-mère, rien de plus.

Pahourê eut un petit rire dédaigneux.

— Un jour, pour peu que les dieux me sourient, je résiderai à Ouaset ou à Mennoufer. J'aurai une multitude de serviteurs vifs et zélés, et mon propre intendant pour leur enseigner leur besogne.

Bak l'écouta sans sourciller, mais il n'en pensait pas moins. L'intendant s'était chargé d'une corvée qui ne lui incombait pas, et voilà qu'il se plaignait. Ou la leçon de ce jour-là était-elle une façon de veiller à ses propres intérêts ?

— Cela ne doit pas être aisé de répondre aux hautes exigences de dame Taharet.



Pahourê ne dit mot et conserva un air impénétrable. Un bon serviteur ne critiquait jamais ses maîtres, et Bak était certain que cet homme-ci se conformait à son devoir de manière exemplaire. Pendant qu'il montrait à Benbou un canard dodu, Bak se demanda comment il comptait accomplir un tel bond sur l'échelle sociale. Dans son immense ambition, se croyait-il capable d'atteindre n'importe quel but qu'il se serait fixé ? Ou ne faisait-il qu'exprimer un rêve inaccessible ?

Bak s'interrogeait encore lorsque deux canards troussés, enveloppés de feuilles pour les protéger des mouches, furent déposés dans le panier.

— En tant qu'intendant de l'ambassadeur de Kemet, tu étais sans doute considéré comme un homme influent, à Hattousas.

— Pas plus qu'à This, répondit Pahourê avec un petit rire. Là-bas, Pentou peut être comparé à un roi et moi à son vizir.

Bak esquissa un sourire.

— Te plaisais-tu, au Hatti ?

— Pas du tout ! répliqua l'intendant avec une moue de dégoût. C'est une terre infecte. Glacée en hiver, étouffante en été, peuplée de gens au corps épais et à l'esprit lent.

« Quelle différence avec l'impression qu'en ont gardée Sitepehou et Netermosé ! » remarqua Bak en son for intérieur.

— Dans quelles circonstances as-tu connu le capitaine Antef ?

Pahourê posa sur le policier un regard interrogateur, comme s'il se demandait d'où lui était venue l'idée de cette question.

— Je cherchais un navire convenable pour notre retour à Kemet. J'ai vu sa barge dans le port d'Ougarit. Ses dimensions correspondaient à nos besoins, aussi lui ai-je demandé de parler avec Pentou. Une démarche infructueuse, en réalité. Il avait déjà accepté une cargaison à bord et n'avait plus de place suffisante pour nous, les animaux que nous souhaitions ramener et les affaires de la maison.

— Il a omis de te le dire, la première fois ?

— Je pense qu'il espérait que Pentou pourrait lui être utile, de sorte qu'il a attendu de se trouver devant lui pour dire la vérité.

— Et Pentou lui a-t-il été utile ?

Pahourê adressa à Bak un bref sourire, satisfait et guère généreux.

— Il a oublié son existence à l'instant où le capitaine a quitté la salle d'audience.

À court de questions, Bak laissa Pahourê à ses occupations et se hâta vers Ipet-resyt en vue d'un repas de midi très tardif. La cour extérieure grouillait de monde sous les longs bras de Rê, qui l'emplissaient d'une lumière intense et baignaient tous les corps de sueur. Chaque jour, la multitude de baraques et d'attractions, sans parler des processions qui s'achevaient à Ipet-resyt, drainait une foule accrue à une heure toujours plus matinale. La joie ambiante devenait tapageuse, les nuits de liesse semblaient ne jamais devoir finir, comme si l'on voulait savourer le moindre instant de ces festivités qui bientôt toucheraient à leur terme.

Alors qu'avec dix autres personnes, il attendait d'être servi à l'un des nombreux étals de nourriture, Bak soupesa ce qu'il avait appris au cours de la matinée. Rien, pour autant qu'il pouvait en juger.

Il prit le petit pain rond rempli d'agneau braisé, puis se trouva une place à l'ombre sur le mur d'enceinte afin de manger assis. La pensée qu'il aurait mieux employé son temps dans le domaine sacré le tourmentait. Devait-il faire emprisonner Antef et ordonner qu'on lui applique la trique ? Le capitaine savait-il qui volait Amon ? Mais dans le cas contraire, et si l'arrestation du marin poussait Zouwapi à la fuite, il aurait coupé la piste qui conduisait au voleur. Non, mieux valait attendre, voir ce que découvrirait Hori et Thanouni. Et retourner une fois encore chez Pentou, pour interroger Meret. À cette seule idée, il se sentait accablé.

— Ne t'ai-je pas dit que ma sœur est souffrante ?

Les lèvres de Bak formèrent un sourire peu amène.

— Une servante m'a appris qu'elle se porte à merveille. Si j'ai bien compris, elle a passé la matinée sur cette terrasse, à surveiller les femmes qui teignaient du fil afin de broder des vêtements et des coussins.

Taharet eut la grâce de rougir ; néanmoins, elle releva la tête et répliqua d'une voix glaciale :

— Si c'est pour l'interroger que tu désires la voir, lieutenant, elle ne peut pas t'aider. Si tu viens lui faire la cour, tu perds ton temps. Tu n'as rien à offrir à une femme raffinée.

Insensible à son ton méprisant, il l'observa, pensif. Il avait trouvé Taharet sous le portique en haut de la dépendance. Elle n'était pas seule depuis longtemps, à en juger par les deux coupes contenant encore du vin rouge, posées sur une table basse, entre le tabouret où elle était assise et un autre, vide à présent.

La franche aversion qu'elle lui montrait offrait un contraste radical avec l'amabilité passée. Pourquoi ce revirement ? Pour quelle raison répugnait-elle à le laisser approcher Meret ? Elle avait sans doute su dès le début de quel milieu il était issu : fils de médecin, ni riche ni pauvre. Elle avait dû se renseigner avant d'envisager une union entre sa sœur et lui, et Amonked n'aurait pas dépeint un tableau mensonger.

— On m'a dit que ta sœur et toi êtes filles de marchand, et que vous avez grandi à Sile.

Il ne voulait pas insinuer qu'elle ne valait pas mieux que lui, mais il vit bien, aux deux plaques rouges qui apparurent sur ses pommettes, qu'elle lui imputait cette intention.

— Sile se trouve à la frontière, mais il ne faut pas croire pour autant que ses habitants sont ignares. Ma sœur possède beaucoup plus de talents que bien des femmes de cette cité.

— Je n'ai pas pour habitude de sous-estimer qui que ce soit.

Taharet lui lança un regard qui aurait réduit au silence un héraut claironnant l'appel au combat.

— C'est une hôtesse accomplie et elle excelle aussi dans bien d'autres domaines. Elle sait diriger une servante afin qu'elle cuisine à la perfection et veiller à ce qu'une maison soit tenue de manière impeccable. Elle sait filer, tisser et coudre. Elle joue du luth et de la harpe, et était autrefois chanteuse de la déesse Hathor. Elle parle plusieurs des langues en usage au nord de Kemet, et elle aidait souvent mon père en lui servant d'interprète dans ses tractations. Cela te surprend-il, lieutenant ?

— Pas du tout.

Sans y être invité, il prit une datte dans un plat, sur la petite table, s'attirant un froncement de sourcils. Elle n'avait rien fait pour l'encourager à rester, pas plus qu'elle ne l'avait prié de s'asseoir ou de se sustenter.

— Sur la frontière sud, j'ai connu des enfants qui comprennent les langues pratiquées dans tout le Ventre de Pierres et dans chaque tribu du désert. Il est normal que ceux qui résident à Sile, sur une importante route commerciale entre Kemet et le Nord, soient aussi doués.

— Et toi ? Sais-tu parler aux gens dont la langue diffère de celle de Kemet ?

Bak préféra ignorer une question à laquelle il ne pouvait répondre que par la négative.

— Possèdes-tu autant de qualités que ta sœur, dame Taharet ?

— Certes, répondit-elle avant de vider l'une des coupes. Mon unique supériorité sur elle est que je suis de taille à me défendre. Elle, elle se laisse parfois manœuvrer.

Elle le fixa d'un air lourd de reproche, comme si lui aussi cherchait à profiter de sa sœur. Dissimulant son agacement, il demanda :

— Parlez-vous toutes deux la langue du Hatti ?

— Bien entendu.

Ses paroles étaient empreintes d'une pointe d'amertume, et Bak croyait deviner pourquoi.

— L'une ou l'autre d'entre vous a-t-elle servi d'interprète à ton époux, durant sa mission à Hattousas ?

— Quelquefois, répliqua-t-elle, les narines frémissantes.

— Sitepehou m'a dit qu'il accompagnait Pentou pour traiter d'affaires diplomatiques. Il a admis que sa maîtrise du hittite était imparfaite, mais, d'après lui, il en savait assez pour s'assurer de l'honnêteté des interprètes. Aidais-tu aussi ton époux dans des affaires de cette importance ?

Elle laissa échapper un reniflement dédaigneux fort peu seyant.

— Tu ne sais rien des Hittites, lieutenant sans quoi tu ne poserais pas une question aussi ridicule. Ma sœur et moi parlons leur langue mille fois mieux que Sitepehou, mais mon époux a refusé que nous lui servions d'interprètes même

lorsqu'il avait le plus besoin d'une traduction sans faille. Il disait que notre aptitude à parler le hittite alors que lui-même l'ignorait l'aurait rabaissé aux yeux du roi.

— Et ce n'était pas vrai ?

— Hélas, si !

Bak se servit une nouvelle datte à la chair sucrée. Cet affront infligé par son mari, bien qu'involontaire, restait cuisant après tout ce temps. Avait-elle été blessée d'être tenue à l'écart, de s'occuper de questions domestiques pendant que Pentou traitait avec un roi d'importantes affaires d'État, au point d'agir tel un ferment de discorde ?

De par sa connaissance de la langue du pays, elle avait eu la possibilité de fréquenter de nombreux Hittites. Pas dans d'aussi hautes sphères que celles où évoluaient Pentou et Sitepehou, mais lors d'occasions où des membres de la noblesse étaient présents. Or qui, sinon des nobles, avait intérêt à renverser le roi ? Mais aurait-elle eu la petitesse d'encourager une révolution de palais pour une raison aussi mesquine ?

— Bonjour, lieutenant, dit une voix douce et musicale.

Meret se tenait sur le seuil, une cruche de vin et un verre à pied dans une main, un plat de gâteaux au miel dans l'autre. Le sourire qu'elle lui adressait paraissait hésitant, comme si elle n'était pas tout à fait sûre de l'accueil que Bak lui réserverait. Un soupir d'exaspération attira son attention vers Taharet, dont la froide réprobation aurait fait éclater une servante en sanglots.

Meret n'était pas une servante.

Souriante, elle sortit sur la terrasse, posa le vin, le verre et les pâtisseries sur la table, puis désigna un tabouret à proximité.

— Joins-toi à nous, je t'en prie. Nous avons du vin et de la nourriture en abondance, et le reste de la journée pour les savourer.

Ignorant sa sœur qui la couvait d'un regard noir, les lèvres pincées, elle poussa son tabouret afin de laisser de la place à Bak.

— Donc, tu enquêtes sur le rappel de Pentou à Kemet.

— En effet, j'essaie d'éclaircir cette affaire une bonne fois pour toutes, confirma-t-il en s'asseyant.

Elle brisa le bouchon de la cruche, remplit le verre de Bak, celui de Taharet, et ajouta du vin dans le troisième.

— Je peux t’assurer qu’il est innocent de tout ce dont on a pu l’accuser. Pentou est bien trop intègre pour sourire à un roi le jour et comploter contre lui la nuit.

Elle s’exprimait d’un ton doux, mais ferme. Bak ne put s’empêcher de la comparer à sa sœur.

— Pentou n’a jamais été sérieusement soupçonné de trahison. Le coupable serait l’un de ses proches.

— Tous les serviteurs disent...

— Meret ! coupa Taharet, refrénant sa colère à grand-peine. Les bavardages de nos serviteurs ne concernent pas le lieutenant. Ils jacassent comme des pies, de tout et de rien. Leurs propos sont inconséquents.

Meret pressa la main de sa sœur et sourit à Bak.

— Ils disent que tu recherches le meurtrier de trois hommes, dont deux sont morts dans le domaine sacré. J’ai beau interroger mon cœur, je ne peux faire de rapprochement entre notre maison et la triste fin de deux serviteurs d’Amon.

— La troisième victime était un marchand nommé Marouwa, un Hittite, qui avait signalé la présence d’un traître dans votre entourage. L’aurais-tu rencontré ?

Meret se tourna vers sa sœur.

— Un marchand ? De temps en temps, nous accompagnions nos serviteurs au marché, à Hattousas, mais je ne me rappelle pas... Oh ! s’exclama-t-elle en souriant à Bak. Tu parles de ceux qui venaient à notre résidence, afin d’obtenir des laissez-passer pour Kemet. Sitepehou s’en occupait. Taharet et moi, nous les voyions peut-être au passage, mais nous n’avons aucune raison de nous souvenir de l’un d’eux en particulier.

— Marouwa s’adressait plus souvent à Netermosé.

— Lui aussi s’occupait des gens du Hatti. Pentou ne pouvait en aucune façon accorder audience aux très nombreux solliciteurs. Netermosé les recevait avec beau coup d’efficacité.

Le policier n’insista pas. La résidence d’un ambassadeur était un lieu où se pressaient de multiples visiteurs. Il aurait fallu sortir du lot pour attirer l’attention.

Il but une gorgée du vin acidulé et sourit d'un air approbateur. Les réponses de Meret étaient calmes et sensées. À la différence de Taharet, si résolue à l'éconduire qu'elle ne feignait même pas la politesse la plus élémentaire.

— Ta sœur me disait que vous venez de Sile. Ne regrettes-tu pas l'animation d'une ville frontalière, située sur une grande route commerciale ?

Cette question lui était plus inspirée par sa propre nostalgie d'avoir quitté Bouhen que par la recherche d'un meurtrier.

— Ouaset a beaucoup plus à offrir, rétorqua Taharet.

— Tu as une belle demeure dans cette capitale, mais tu passes la plus grande partie de l'année dans une propriété, près de This. Un endroit beaucoup plus morne que Sile, me semble-t-il.

D'un regard affectueux à sa sœur, Meret coupa court à la réplique cinglante qui allait lui échapper.

— Oui, Sile me manque. Je regrette ces nombreuses occasions de bavarder avec des gens d'autres pays, de voir les magnifiques objets qu'ils viennent troquer à Kemet, de découvrir...

— Dame Meret.

La voix de Pahourê.

Les deux jeunes femmes sursautèrent et tournèrent la tête vers la porte.

— Pahourê ! Faut-il que tu surgisses toujours sans bruit, comme un voleur ? lui reprocha Meret, contrariée.

L'intendant s'approcha le long de la rangée de plantes à fleurs. Il pinçait les lèvres d'un air ennuyé.

— Ta présence est requise à la cuisine, maîtresse. Deux des servantes se sont querellées, et l'une est blessée. Il faut que tu viennes. Tout de suite, insista-t-il avec emphase.

Une expression étrange passa sur le visage de Meret. Avec une réticence manifeste, elle se leva et répondit d'un ton froid :

— Très bien.

Souriant à l'intention de Bak, elle assura d'une voix chaleureuse :

— Je suis enchantée que tu sois venu, lieutenant. J'espère que tu nous rendras à nouveau visite avant que nous ne retournions à This.

— Je dois partir, moi aussi, déclara Taharet, qui se leva à son tour et grimaça au policier un sourire faux. Je suppose que tu trouveras la sortie. Tu es venu ici assez souvent pour cela.

Ensuite, Bak se rendit bien vite dans l'enceinte sacrée d'Ipet-isout, espérant rejoindre Hori et Thanouni avant qu'ils ne quittent les Archives des entrepôts. Il ne cessait de penser à l'invitation formulée par Meret. Elle lui plaisait. Il appréciait sa candeur, son attitude posée et franche, bien loin de la colère frémissante de sa sœur. S'il lui en laissait la chance, saurait-elle combler le vide laissé dans son cœur par la femme qu'il avait cru ne jamais oublier ?

Par bonheur, Bak trouva le scribe et l'inspecteur comme il le souhaitait. Un jeune apprenti le fit entrer dans la salle principale, longue et étroite, déserte à cette heure tardive. De hautes fenêtres illuminaient un espace suffisant pour que vingt scribes assis puissent y tenir à l'aise.

Les deux Medjai accueillirent Bak avec un large sourire, sûrs d'être bientôt déchargés de leur corvée. Il devina qu'ils mouraient d'envie d'aller grossir la foule joyeuse qui emplissait la cité.

— Tu avais raison, lieutenant, annonça Hori, qui se leva et s'étira pour se dérouiller les muscles. En s'y mettant à deux – le deuxième étant très au fait des pratiques criminelles –, on a trouvé une faille en un rien de temps.

Il sourit à Thanouni, assis en tailleur sur la natte de lin d'habitude réservée au scribe en chef. L'inspecteur agita son calame dans une coupelle d'eau pour en nettoyer l'encre rouge, puis le rangea dans une encoche de sa palette de scribe. Les reflets du couchant prêtaient à l'eau rougie la couleur du sang.

— Cela nous a pris plus d'une demi-heure, lieutenant, mais une fois que nous avons découvert ce premier indice, nous avons su ce qu'il fallait chercher. Ensuite, la vérité a jailli telle une gazelle effrayée par une meute de chiens.

— Ce n'était pas évident, précisa Hori. Sinon, Ouserhet et Tati l'auraient trouvé aussi.

— Je parierais le meilleur plat de ma femme qu'Ouserhet n'avait pas encore examiné les archives que nous avons



parcourues aujourd'hui, dit Thanouni. Il était trop compétent et rigoureux pour laisser passer cela.

À la vue des vingt paniers qui les entouraient, chacun contenant une demi-douzaine de jarres remplies de rouleaux, Bak demanda d'un ton sombre :

— De quelle ampleur au juste est le crime perpétré contre Amon ?

— Très grande, en vérité, indiqua l'inspecteur d'un air grave. Je sais que le vol est courant sur les marchés et dans les champs, à bord des navires et dans les caravanes. Même au sein du palais, cela arrive. Beaucoup peuvent être tentés de s'approprier un minuscule objet, si l'occasion s'en présente. Mais ici, dans le domaine d'Amon ? Voler le dieu lui-même ? Et à une si vaste échelle ?

Thanouni secoua la tête, dépassé par tant de cupidité et d'audace. Bak s'assit près de lui sur une natte de jonc tressé.

— Explique-moi ce que vous avez découvert.

L'inspecteur prit un rouleau dans une des jarres. Un gros point rouge était apposé sur le bord.

— Nous avons marqué les documents qui contiennent de fausses informations. Il faudra y apporter des corrections, ou une note précisant les objets disparus – volés, rectifia-t-il avec tristesse.

Alors qu'il dénouait le cordon du papyrus roulé, Hori vint s'asseoir par terre à côté de lui. Les deux Medjai échangèrent un coup d'œil découragé et s'adossèrent contre le mur pour attendre.

— Nous avons commencé par sélectionner quelques exemples spécifiques d'objets précieux utilisés pendant les rituels sacrés, expliqua l'inspecteur. Des huiles aromatiques, de l'encens, des vases de lustration, des amulettes. Nous avons suivi leurs traces sur les documents, depuis le moment où ils ont été entreposés dans le domaine sacré.

— Croirais-tu que ce qui a attiré notre attention, en premier lieu, c'est une amulette ? demanda Hori, les yeux brillants. Un simple scarabée de pierre vert foncé, serti sur de l'or.

— Pas si simple que ça, on dirait, remarqua Bak, impressionné.

Thanouni sourit de l'enthousiasme de son jeune collègue.

— Par chance, il y a longtemps que cette amulette a été offerte à Amon et tous les documents de l'époque ont été transmis aux Archives. Elle aurait donc dû figurer sur des rapports successifs, de son arrivée à sa mise à l'écart.

— Mais il n'en est rien, poursuivit Hori. D'après les archives, elle est arrivée par bateau de Mennoufer, a été livrée au port de Ouaset, puis envoyée vers l'entrepôt où l'inspecteur Ouserhet a été assassiné. Toutefois, l'inventaire de l'entrepôt ne la mentionne pas. Soit elle a disparu entre le port et l'enceinte sacrée, soit elle n'a pas été enregistrée à l'entrepôt, soit c'est là-bas qu'elle a été volée, après quoi l'inventaire a été falsifié.

— En tout, trente amulettes étaient arrivées en même temps de Mennoufer, précisa Thanouni, qui reprit son calame et se servit du manche pour se gratter le dos. Quatre autres, de valeur inférieure, ont aussi disparu – sur le papyrus, en tout cas. Nous avons envoyé l'apprenti qui t'a amené ici à l'entrepôt, afin de chercher les objets manquants. Bien entendu, il ne les a pas trouvés.

— Qu'est-ce qui a disparu, encore ? demanda Bak.

— Tout ce qui possédait de la valeur, répondit Hori.

— Hélas, notre jeune ami n'exagère pas, confirma Thanouni. On a recouru à plusieurs méthodes pour camoufler les vols, suivant le type d'article et la façon dont ils étaient consignés. On a recopié les rapports courts en omettant les produits concernés. Sur les listes plus longues, certaines inscriptions ont été effacées, puis remplacées par d'autres.

— Je dois voir des exemples précis. Amonked désirera en être informé.

Un soupir accablé échappa à l'un des Medjai. Bak l'ignora. Leur tâche serait terminée à la nuit tombée, quand l'intérieur du bâtiment serait trop sombre pour permettre de lire. Ils auraient alors tout le loisir de s'amuser après avoir escorté Thanouni chez lui. Hori, supposa le lieutenant, resterait avec eux.

Ayant décidé de passer la nuit avec son père, de l'autre côté du fleuve, Bak prit congé des deux scribes et de leurs gardes medjai, puis sortit des Archives. La tête lui tournait. Tant de

chiffres, tant d'objets précieux volés ces deux dernières années-là ! Et pendant combien d'autres, auparavant ?

Il franchit l'enceinte sacrée, regarda des deux côtés pour s'assurer que nul ne le guettait, prêt à l'attaquer. Rê avait disparu derrière l'horizon occidental, laissant une traînée écarlate dans le ciel et des ombres épaisses dans la ruelle. On y voyait à peine. L'écho de la fête lui parvenait, sur les avenues bien éclairées plus proches du fleuve, mais la petite rue qu'il empruntait était déserte, les habitations silencieuses. Il tourna à droite et suivit la muraille d'un pas vif, choisissant le plus court chemin vers le quartier animé et le bac qui l'emporterait dans la partie ouest de la cité.

À nouveau, ses pensées revinrent sur les objets volés. Quelqu'un bâtissait une immense fortune, mais qui ? Personne, parmi ses suspects, ne menait un train de vie démesuré. À cet égard, Meri-amon, qui était le coupable le plus vraisemblable, n'avait paru posséder aucune fortune. Assurant sa subsistance grâce au service du dieu, il n'avait pas connu le dénuement, mais pas non plus la prospérité. Pahourê s'était fixé des objectifs ambitieux, toutefois il ne semblait pas plus riche que Netermosé ou Sitepehou.

Alors qu'il approchait de la dernière maison, deux hommes apparurent devant lui. Malgré la pénombre, il vit que l'un avait une massue, l'autre une dague. Aussitôt, il tourna les talons et s'enfuit par là d'où il était venu. Trois hommes surgirent, l'arme au poing, par la porte qui perçait la muraille. Ceux-là mêmes qui avaient déjà essayé de le tuer. Bak jura tout bas. Il ne pouvait croire qu'il était tombé pour la deuxième fois dans le même guet-apens.

Il n'avait pas le choix. Faisant volte-face, il courut vers les deux hommes au bout des maisons. Le dédale de ruelles était sa seule chance de salut. S'il parvenait à échapper à ses ennemis, il se glisserait dans le passage dont ils étaient sortis et disparaîtrait dans les ténèbres.

Il fonça sur l'homme à la massue, mais, au dernier moment, obliqua vers son compagnon, empoigna sa main armée et la repoussa contre le mur de l'enceinte sacrée. L'homme poussa un cri et lâcha sa dague. Bak le mit hors d'état de nuire d'un coup

de pied à l'entrejambe, puis se tourna vers l'autre. Les pas précipités des trois bandits se rapprochaient. Bak agrippa la massue et tenta de l'arracher des mains de son adversaire, qui luttait pour lui résister.

Un homme se jeta sur lui par-derrière et le fit tomber. En un clin d'œil, tous s'abattirent sur lui, le maintenant à plat ventre sous leur poids.

— Cette fois, on le tient ! dit « Voix rauque » avant de rire avec satisfaction.

Bak réussit à voir ceux qui l'avaient capturé. Le premier, plié en deux, se tenait le bas-ventre ; trois autres, l'air coriace, le plaquaient contre le sol. Au-dessus de lui, sa massue prête à frapper, il aperçut l'homme basané qu'il croyait être Zouwapi.

Ce dernier abattit son bras et tout devint noir.

## 15

Le monde était sombre, douloureux. Un lieu de souffrance où des voix assourdies allaient et venaient. L'air puait la crasse, la sueur et la bière éventée. À certains moments la surface sur laquelle il gisait était dure et poussiéreuse, à d'autres elle n'était plus là du tout. Ou était-ce lui qui n'était plus ?

Étendu dans l'obscurité, il sentait le monde autour de lui se brouiller puis se révéler par intermittence. Un homme buvant à une cruche, un rot, une haleine fétide. Un petit museau moustachu – une souris – renflant sa joue. Le bruit d'un radis mastiqué bouche ouverte. Un « Chut ! » lancé d'une voix dure. À nouveau la souris, ou quelque chose de plus gros, explorant sa jambe. Un juron et des pas traînants.

Il ouvrit les yeux, ne vit rien. La palpitation dans sa tête était intense et il se sentait désorienté. Il voulut bouger, mais la douleur aiguë le contraignit à l'immobilité. Il osait à peine respirer et priait pour que ce supplice prenne fin.

— Combien de temps encore ? murmura un homme.

— Une heure, peut-être plus, chuchota « Voix rauque ». Quand tout le monde sera rentré dormir et que les rues seront vides.

Un troisième grogna :

— Moi qui espérais m'amuser, cette nuit ! Chez le Hourrite boiteux qui tient un lieu de plaisir au nord du palais, on joue aux osselets depuis le premier jour de fête. J'aimerais faire une partie, rien qu'une fois. Paraît que c'est le meilleur endroit de Ouaset.

Le premier rit tout bas.

— Vu ta veine ces derniers temps, tu ferais mieux de te trouver une femme, avec des mamelles aussi grosses que celles d'une vache et...

La description continua, succession de mots, rumeur tantôt audible, tantôt lointaine.

Il se sentait mal. Il ferma les paupières et laissa sa tête rouler vers la droite. L'endroit où le coup avait porté, au-dessus de l'oreille, heurta le sol en terre battue. Une explosion de douleur, puis plus rien.

Il savait qu'il allait mourir, priait pour que cela vienne vite. Ses poignets étaient entravés, ses chevilles aussi. Son corps, inerte et impuissant, pendait telle la carcasse d'un daim à une perche solide. Sa tête ballottait près du sol, masse de souffrance insupportable.

Au moindre geste brusque des porteurs, la torture empirait à lui couper le souffle, à voiler sa vision. Il pria pour sombrer dans l'oubli, mais continua de voir les jambes solides près de sa tête, les grands pieds nus couverts de cals.

— Chut ! on approche, dit « Voix rauque ».

Les deux hommes abaissèrent la perche, le laissant choir rudement. Sa tête parut éclater et des ténèbres bienfaisantes s'installèrent.

Il revint à lui peu à peu, par à-coups. Une fois, il entendit un homme crier que tout allait bien. Une autre, il s'aperçut qu'ils parcouraient une rue étroite. Il vit l'homme basané sur le pont d'un bateau, ordonnant de larguer les amarres. Il se sentit couché par terre, la perche sur lui, et entendit les rires bruyants d'un groupe de passants. Il vit son père, avec Hori et le commandant Thouti, sur un navire en partance pour Mennoufer. Il vit une femme de dos, sut que c'était celle qu'il avait promis d'aimer toujours, mais quand elle se retourna pour lui sourire, elle avait les traits de Meret.

Les visions cessèrent. Il dormit, ou peut-être perdit-il connaissance.

Quand Bak rouvrit les yeux, il se sentait mieux. Immobile dans le noir, il attendit de reprendre ses esprits. Son crâne palpitait, cependant il ne donnait plus l'impression d'être sur le point d'éclater. On aurait dit qu'on l'avait bourré de coups de

pieu dans le flanc, mais quand, avec prudence, il respira à fond, il n'éprouva pas la douleur aiguë d'une côte cassée. Il était hébété et avait la langue si pâteuse qu'il ne pouvait s'humecter les lèvres.

Son instinct lui disait qu'il était seul ; il en eut la preuve lorsqu'il entendit les bruits minuscules que produisent les rongeurs en cherchant sans crainte à se nourrir. Il était couché sur une sorte de lit de bois, en pente. Il tenta de dégager ses bras de derrière son dos, en vain. Ses poignets brûlants réveillèrent le vague souvenir d'avoir eu les mains et les pieds attachés.

Où ses ravisseurs l'avaient-ils abandonné ? L'obscurité était totale. Le monde autour de lui était instable, comme s'il oscillait. À moins que ce ne fût une illusion des sens ? Il reconnut l'odeur de l'eau stagnante et du bois pourri, des déjections de petits animaux... Il sentit du sable entre ses dents, et un goût particulier. Du sang. Le sien. Il entendit un doux chuchotis. De l'eau. Il était tout près du fleuve. Ou sur un navire.

Oui, un navire. Ses pieds baignaient dans une mare, il n'y avait pas un souffle d'air. Si confuses que soient ses pensées, il comprenait ce que ces faits signifiaient. On l'avait jeté dans la cale. Il était allongé entre deux couples ; l'eau clapotait à ses pieds. Par la grâce d'Amon, après sa chute, il s'était trouvé la tête hors de l'eau.

Il n'entendait pas de voix, pas de coups de rames, pas de voile claquant au vent, rien que le gémissement lent et sporadique de la coque en bois. Le navire était sans doute amarré contre la berge, à Ouaset ou dans les environs. Ses ravisseurs l'avaient-ils laissé en vie, pensant qu'on finirait par le découvrir et par le sauver ? Ou projetaient-ils de revenir le tuer ? Il avait le vague sentiment que, dans cette situation, quelque chose lui échappait.

La présence d'eau au fond de la cale était normale dans tous les bateaux. Seul le temps dirait à quelle vitesse elle s'infiltrait. L'odeur forte de bois pourri indiquait que le navire était vieux et mal entretenu. Les rats ne s'occupaient plus de lui, mais cela ne voulait pas dire qu'ils n'étaient pas tapis dans le noir, attendant sa mort. Ou une occasion de fuir en cas de naufrage.

Il se redressa, réveillant le démon sous son crâne. Il devait déguerpir de là. Vite.

La douleur, le vertige, une vague nausée le forcèrent à rester assis jusqu'à ce que le monde autour de lui cesse de tourner. Quand enfin il put réfléchir avec clarté, il se rendit compte qu'il avait une décision à prendre : devait-il tenter de trouver une trappe et de sortir, ou fallait-il d'abord se débarrasser de ses liens ?

Libérer ses mains prendrait du temps, mais, avec l'aide des dieux, il pourrait détacher ses chevilles, ce qui lui donnerait une plus grande liberté de mouvement. Il s'allongea sur le côté, remonta ses pieds le plus haut possible en arrière et s'efforça d'atteindre la corde humide qui l'entravait. Il parvint tout juste à l'effleurer du bout des doigts. Maudissant son manque de souplesse, il se rassit. Autant chercher la trappe que de perdre plus de temps.

Il fut tenté de se désaltérer, mais l'eau empestait la pourriture et le poisson. Se promettant d'étancher sa soif dans le fleuve à l'instant où il aurait quitté ce trou à rats, il se leva avec précaution. Il avait peine à croire qu'il se sentait si faible, les genoux chancelants.

Le plafond était bas, il ne pouvait se redresser de toute sa taille. Le dos voûté, l'échine courbée, il essaya de tendre ses mains assez haut derrière lui pour chercher une issue. Il atteignait les poutres de soutien, mais il n'était pas assez agile pour palper le dessous du pont. Faute de mieux, il décida de passer son crâne meurtri le long des planches. Avec de la chance, il trouverait à proximité le trou d'homme par lequel on l'avait jeté.

Il avança en traînant les pieds, à pas minuscules. Comme il s'y attendait, il découvrit vite la trappe rudimentaire – une ouverture carrée pratiquée dans le pont, fermée par un abattant de bois. De ses épaules courbées, il poussa vers le haut de toutes ses forces. En vain. Était-il trop petit ou trop faible ? L'abattant était-il fixé ? Il n'en avait aucune idée.

Furieux de son échec mais plus déterminé que jamais, il progressa en quête d'une seconde trappe, l'eau clapotant autour de ses chevilles. Avancer si lentement offrait des avantages : il



n'avait pas à redouter de trébucher sur l'une des pierres du lest ou sur une planche cassée, ni de marcher sur une créature répugnante, morte ou vive.

Au bout de six pas – du moins, ce qui aurait été des pas s'il avait pu marcher de façon normale –, l'espace s'étrécit peu à peu, l'obligeant à s'accroupir. Il devait se trouver à la poupe. Il fit demi-tour. L'eau avait-elle monté ? Était-il debout depuis assez longtemps pour en juger ?

Il dépassa le pied du mât et, peu après, trouva la seconde trappe. Il se campa au-dessous de l'abattant et poussa de toute la puissance de ses épaules. Il réussit à peine à le soulever, juste assez pour sentir un peu l'air frais de la nuit. Il devait donc coûte que coûte se débarrasser de ses liens ; alors il parviendrait à ouvrir l'une des trappes et à s'échapper. Il refusa de penser que les deux seraient peut-être bloquées.

Il s'assit sur la surface en pente, s'adossa à un couple et entreprit de frotter la corde sur les aspérités du bois. Le temps s'écoula interminablement. Ses mains déjà enflées lui semblaient épaisses et maladroitement. Ses poignets saignaient, écorchés par les liens. Les rares fois où il s'interrompait, il entendait des rats trotter, tout près, attirés par l'odeur de sang. La colère emplit son cœur, autant d'être tombé dans ce traquenard qu'envers les hommes qui l'avaient capturé.

Au bout d'il ne savait combien de temps, un choc fit vibrer le navire. L'eau éclaboussa son pagne. Il leva les yeux, vit des points de lumière à travers la coque au-dessus de lui. La nuit cédait la place au jour.

Il s'étira pour soulager ses muscles las. Ses pieds s'enfoncèrent dans une eau beaucoup plus profonde. Il concentra son attention sur le monde qui l'entourait. Le bateau tanguait davantage, comme si le fleuve devenait plus turbulent. Il fixa à nouveau les points de lumière. Ils se trouvaient bien au-dessus de la ligne de flottaison, mais pour combien de temps encore ? À quand remontait le dernier calfatage ? Combien de trous similaires, situés plus bas, laissaient l'eau filtrer à l'intérieur ?

Il fallait qu'il sorte.

Il tordit ses mains de manière à tâter la corde de ses doigts gourds et sentit à peine quelques fibres effilochées. Accablé, il comprit qu'il aurait dû chercher une planche plus rugueuse, dotée de saillies coupantes.

Il s'assit sur ses talons, le dos tourné à la proue, et palpa les couples un à un. La plupart étaient émoussés par le temps et l'usure, quelques-uns s'effritaient sous l'action de la pourriture. Comment ce rafiote flottait-il encore ?

À nouveau, un objet entra en collision avec la coque, si fort cette fois que le choc lui ébranla les dents. Le bateau pivota, la proue se retrouva derrière. Comment était-ce possible ? Puis le navire essuya un second coup violent, qui lui fit donner de la bande. Bak fut couvert d'une eau croupie, répugnante. Son cœur bondit dans sa poitrine et il pria avec frénésie.

Les moments parurent des heures, la terreur l'empêchant de penser et d'agir. Alors la coque se redressa peu à peu. Quand il recouvra ses esprits, Bak comprit que le bateau n'était pas amarré. Il allait à la dérive sur les eaux de la crue, sans personne à bord pour le guider.

Les souvenirs affluèrent, des paroles entendues puis oubliées qu'il se rappelait soudain comme si elles résonnaient encore à ses oreilles :

— Ça devrait faire l'affaire, disait « Voix rauque ».

— Moi, je dis qu'il faut le tuer tout de suite, affirma une deuxième voix.

— Il doit disparaître loin d'ici, et nous n'avons pas le temps de l'emmener.

Une troisième :

— Il s'est sorti du grenier en feu. Comment être sûr qu'il ne s'en tirera pas encore une fois ?

— On ne l'avait pas attaché, là-bas.

— Je croyais qu'il fallait que sa mort passe pour un accident, objecta le deuxième complice.

— Qui se soucie de la façon dont il meurt ? maugréa « Voix rauque ». Si jamais on retrouve son corps, ce sera au moins à un jour de marche au nord de Ouaset. Il n'aura rien sur lui qui permette de l'identifier. Ce ne sera qu'une victime de plus des brigands, ligotée et abandonnée dans cette coquille de noix.

Se rappelant cette promesse de mort, Bak se sentit bouillir de rage. Il sortirait de ce bateau sordide et se vengerait. Il veillerait à ce que les comparses finissent dans les mines de sel et à ce que leur chef soit exécuté de la manière la plus atroce.

Bak trouva enfin un nœud saillant au contour tranchant, haut dans la proue. Là, l'étroitesse du navire et le plafond bas ne lui laissaient guère de place pour s'installer de façon confortable. Malgré lui, il sourit à cette idée. Le confort était loin d'être sa priorité.

Il se recroquevilla dans l'espace confiné, palpa le nœud derrière lui et entreprit de scier la corde. Ses mains étaient si gonflées, ses doigts si engourdis qu'il les sentait à peine. Il espéra qu'il parviendrait à dénouer les liens autour de ses chevilles, puis il se reprocha de s'inquiéter à l'avance. Qu'il libère d'abord ses mains, et on verrait ensuite.

La proue rencontra une masse solide, mais, cette fois, l'impact fut léger, presque doux, et il entendit un raclement au-dessous de lui. Le bruit familier du bois qu'on tire sur le sable, comme s'il aidait son père à ramener son esquif sur une rive sablonneuse. Le navire dont il était prisonnier avait touché terre. Il poursuivit sa tâche avec obstination.

Il se sentait trempé de sueur dans cette moiteur étouffante, qui sapait son énergie. Sa tête lui faisait mal, la soif le tenaillait. Malgré son estomac vide, le goût de bile dans sa bouche lui ôtait toute envie de manger.

Depuis combien d'heures était-il emprisonné ? Le temps était impossible à mesurer, dans cette obscurité, et sa vie se fractionnait en une séquence interminable de mouvements infimes. Quelle profondeur l'eau atteignait-elle à présent ? Jusqu'où monterait-elle si la proue se dégageait de la terre où elle avait accosté et si le navire s'enfonçait ?

Le nœud de bois l'obsédait. Puisque ses doigts n'éprouvaient plus de sensation, comment pouvait-il être sûr de frotter la corde au bon endroit ? Il décida de chasser toute pensée de son esprit, serra les dents et, faisant fi de la douleur, continua à élever et abaisser ses bras, encore et encore.

Il passa la langue sur ses lèvres parcheminées. Qu'arriverait-il s'il buvait une toute petite gorgée d'eau ? Il surmonta ce moment de faiblesse en pensant à la vermine, aux marins qui urinaient n'importe où, aux insectes, aux reptiles et aux rats crevés parmi les pierres de lest.

Non. La corde céderait bientôt. Il le fallait.

Il poursuivit sa besogne laborieuse. Combien de temps encore aurait-il la force de continuer ? Combien de temps avant que le bateau ne sombre ? La coque avait pris l'eau. Vu l'inclinaison de la cale et la quantité de rats qu'il entendait grimper dans la proue à la recherche d'une issue, la poupe était submergée.

Les fibres se rompirent avec un claquement sec. Bak se figea, incapable d'y croire, craignant que ce ne soit le fruit de son imagination. Il tendit un bras devant lui, secoua la corde effilochée et toucha son visage. Ses doigts étaient insensibles, mais il éprouva leur pression sur sa joue.

Il était libre ! Ou presque...

Il en aurait pleuré.

Sans perdre de temps, il se dégagea de l'espace exigü, se glissa dans l'eau et avança au centre. La trappe ne pouvait être bien loin. Il passa sa main sous la surface inférieure du pont et progressa. L'eau monta vite de ses genoux à ses cuisses, puis à sa taille.

Soulagée de son poids, la proue quitta le rivage. Le courant entraîna le bateau sur une faible distance, puis le poussa à nouveau contre une terre, où il resta.

Bak avança à petits pas en priant de tout son cœur afin d'atteindre la trappe avant que l'eau ne recouvre sa tête et de pouvoir repousser l'abattant. À nouveau, la proue se souleva, racla le sable, puis s'immobilisa. Bak fut projeté en avant en même temps qu'une vague se formait dans la cale et le heurtait de plein fouet. Il perdit l'équilibre, pressa de ses mains frénétiques les planches au-dessus de lui et les sentit céder, juste assez pour lui révéler qu'il se trouvait sous la trappe.

Aussitôt que les remous se calmèrent, il tenta de la soulever. Un poids la maintenait en place. Avec l'énergie du désespoir, il poussa de toutes ses forces. Quelque chose glissa en travers de

l'abattant, tomba sur le pont avec un bruit mat, et la trappe s'ouvrit.

Avec un soulagement indicible, il se hissa à travers l'ouverture. Les rats en jaillirent en même temps, l'escaladant comme une échelle. Peu lui importait, dans sa joie d'être sorti de cette prison infecte.

Rê descendait vers un horizon très différent du paysage familier qui existait à l'ouest de Ouaset. Il restait environ deux heures de lumière. Bak ne voyait autour de lui que la surface des eaux ridée par le vent. Le banc de sable qui retenait le navire était submergé par la crue.

Le fleuve, placide la majeure partie de l'année, s'était enflé en un lac immense, un miroir argenté s'étirant à perte de vue, du désert situé à l'est de la vallée jusqu'au pied des falaises qui barraient l'occident. Mais, Bak le savait, la crue reflue ; l'eau n'était plus si profonde. Sur les hauteurs, bientôt, les cultivateurs retourneraient la terre en vue des semailles.

Néanmoins, il allait devoir nager, or il ne pourrait dénouer la corde qui enserrait ses chevilles. Il scruta le pont en quête d'un objet tranchant. La poupe était sous les flots et la houle menaçait de retourner la cabine branlante, aux nattes de jonc élimées. Des cordes noircies par le temps tramaient près de la proue et des parties du gréement jonchaient le pont. Quelque part, dans tout ce fatras, il finirait bien par trouver ce qu'il cherchait.

Il s'approcha de la cabine. À l'intérieur, une natte crasseuse était déployée sur le sol. Du charbon de bois, près d'un brasero renversé, se dissolvait dans l'eau qui s'insinuait sous les parois. Plusieurs cruches de bière vides roulaient dans l'espace étroit laissé par la natte. Un vagabond avait cherché refuge sur le bateau. Bak se demanda ce qu'il était devenu. Avait-il été chassé par « Voix rauque » et ses complices, ou l'avaient-ils jeté par-dessus bord ?

Une des cruches tinta contre un objet dur au bord de la natte. Bak écarta l'étoffe détrempée et découvrit un harpon. Il ne savait pas encore comment il parviendrait à le tenir, mais, d'une façon ou d'une autre, il y arriverait.

## 16

— Et alors le navire a coulé ? s'enquit Hori.

— Sans aucun doute.

Bak grimâça à cause de l'odeur âcre de l'emplâtre marron que le scribe avait étalé sur une bande de lin avant de panser son poignet blessé. Sa bosse au crâne était molle sous ses doigts ; elle l'élançait chaque fois qu'il se penchait, et ses côtes aussi étaient endolories. Néanmoins, il s'estimait heureux de s'en être sorti à si bon compte.

— Tu imagines la tête du cultivateur, quand les eaux se retireront et qu'il découvrira un grand bateau au milieu de son champ ?

Il était assis avec Hori, Psouro et Pachenouro près du foyer, dans la cour du cantonnement medjai qu'il avait bien cru ne jamais revoir. Les membres de la compagnie au complet étaient debout ou agenouillés autour d'eux, suspendus à leurs moindres paroles. L'image du bateau échoué les fit éclater de rire, supplantant un instant dans leur esprit le grave péril qu'avait affronté leur chef.

Même Psouro, qui prenait la dernière mésaventure de Bak très au sérieux, ne put retenir un sourire.

— Après avoir quitté le navire, tu as dû rester dans l'eau pendant des heures...

— J'ai regagné la terre ferme au crépuscule, et là, je me suis effondré. Des chiens sont arrivés, et leurs aboiements ont alerté les villageois. Ces braves gens ont nettoyé mes blessures et m'ont nourri, puis le chef m'a conduit jusqu'à une natte. Je me suis réveillé au lever du soleil et, grâce au pêcheur qui m'a transporté jusqu'à Ouaset, me voici.

Un plat presque vide de ragoût de canard était calé sur les braises éteintes. Le chien d'Hori émettait un grondement sourd devant un trou du mur, par lequel il avait fait fuir une souris. La cour paisible, la nourriture, le chien et surtout la compassion

qu'il lisait sur le visage de ses hommes réchauffaient le cœur de Bak.

La mort dans l'âme, Psouro avoua :

— Je ne surmonterai jamais ma honte, mon lieutenant. On ne s'est même pas inquiétés de ton absence.

Bak posa une main rassurante sur son épaule.

— J'avais dit à Hori que je passerais la nuit avec mon père. Comment aurais-tu deviné que je n'avais jamais atteint la rive occidentale ?

— Nous n'avions eu aucune nouvelle de toi de la journée. Nous aurions dû nous douter de quelque chose.

— Même alors, vous ne m'auriez jamais retrouvé.

Hori prit les mains de Bak entre les siennes et les observa de chaque côté, en lui pressant les doigts avec douceur.

— Tes mains sont enflées, lieutenant mais ce n'est rien comparé à ce que cela devait être hier.

— Elles sont raides, mais au moins je peux m'en servir.

À l'appui de ses paroles, il rompit une miche de pain et ramassa des morceaux de canard, d'oignons et de haricots blancs. Il se délecta de leur saveur.

— Puisque tu ne pouvais tenir le harpon, mon lieutenant, comment as-tu tranché la corde autour de tes chevilles ? voulut savoir Kasaya.

— J'ai coincé le manche sous l'abattant de la trappe, en m'asseyant dessus. Puis j'ai appuyé la pointe sur un taquet et j'ai remué mes pieds pour frotter la corde en travers des barbillons. Par la grâce d'Amon, ils étaient acérés.

— Et tes ravisseurs ? demanda Psouro. Tu dis que tu as reconnu l'un d'eux ?

— Un homme basané, à la voix rauque. Je suis presque certain que c'est Zouwapi. Les autres sont peut-être de l'équipage d'Antef ou des bons à rien qui traînent vers le port.

Le sergent lança à la ronde, l'air menaçant :

— Le capitaine Antef devra s'expliquer, et Zouwapi plus encore.

Un murmure d'assentiment monta dans la cour.

— Il va nous falloir patienter encore, répondit Bak. Pendant que je traversais les champs inondés, j'ai eu tout le loisir de

réfléchir. À mon avis, Zouwapi se cache quelque part au bord du fleuve, or nous n'avons aucune autorité sur ce secteur. C'est aux policiers du port qu'il incombe de le retrouver.

— Le lieutenant Karoya m'a l'air plein de bon sens, remarqua Psouro. Ne va-t-il pas nous aider ?

Bak essuya le fond du récipient à l'aide de son dernier morceau de pain et n'en fit qu'une bouchée. Enfin rassasié, il jeta un coup d'œil vers le soleil dans le ciel du matin – le dixième de la Belle Fête d'Opet. Il ne restait plus qu'un jour.

— Allons donc le lui demander, proposa-t-il en se levant.

Il possédait la preuve que des vols avaient été commis dans les entrepôts d'Amon et il mettrait bientôt la main, non seulement sur les coupables, mais sur les trafiquants qui vendaient les trésors de Kemet à l'étranger. Il croyait savoir qui, au sein de la maison de Pentou, avait tenté d'influer sur la politique du Hatti, toutefois sa déduction se fondait sur la logique plutôt que sur des éléments tangibles, et les réelles motivations de cet acte lui échappaient. Il espérait néanmoins parvenir à une prompt solution.

Malgré les nombreuses conclusions auxquelles il avait abouti, il ne savait toujours pas qui avait tué Marouwa, Ouserhet et Meri-amon. Et quand bien même il éluciderait ce mystère, le risque demeurerait qu'il déçoive Amonked en n'arrêtant pas le meurtrier avant le terme des festivités.

— Le capitaine Antef...

Maï, qui contemplait le port de la fenêtre de son bureau, se retourna vers ses visiteurs.

— Je ne l'ai jamais beaucoup apprécié, mais je ne le croyais pas plus malhonnête que les autres marins au long cours. Il faut une bonne dose d'intelligence pour garder les mains propres, dans les ports de la Grande Verte.

— Mon scribe a reçu l'assistance d'un inspecteur du palais pour examiner les documents relatifs aux voyages d'Antef, dans les Archives des entrepôts, insista Bak, qui se tenait devant le capitaine du port avec Psouro et Karoya. Thanouni a un œil de faucon et raisonne comme les voleurs qu'il traque. Il a découvert plus de preuves qu'il n'en faut sur les agissements d'Antef.



L'air grave, Maï lui demanda :

— Le marchand que tu suspectes est un Hittite, nommé Zouwapi ?

— Oui, capitaine.

— Combien de temps te faut-il pour le trouver, lieutenant Karoya ?

— S'il s'est installé près du fleuve, comme le croit le lieutenant Bak, une heure tout au plus. Je dispose de beaucoup d'informateurs dans la région, précisa-t-il en remarquant l'étonnement du policier. Quelques-uns ont souffert de marins hittites abrutis par la bière. Ils auront remarqué Zouwapi, je t'en donne ma parole.

Bak hocha la tête, convaincu. Karoya et ses hommes surveillaient le port jour après jour et connaissaient bien mieux que lui ses habitants.

— Il faut aussi arrêter Antef et son équipage. Ton poste de garde sera-t-il assez grand ?

— Nous les conduirons dans un bâtiment où nous enfermons parfois les auteurs de délits mineurs. Rares sont ceux qui le connaissent, et nous sommes les seuls à l'utiliser.

— Permets-tu à mes Medjai de participer à tes recherches ?

Karoya consulta Maï du regard. Le capitaine du port observa les deux officiers, indécis.

— Mon capitaine, intervint Psouro en avançant d'un pas, le lieutenant Bak ne nous a rien demandé, aux hommes et à moi, depuis le début de la fête. Il nous a accordé dix jours de liberté. En retour, nous l'avons laissé mettre sa vie en danger.

— Vous ne pouviez pas savoir que je tomberais dans un piège, raisonna Bak.

— N'empêche que pendant que tu subissais ces épreuves, nous, on se payait du bon temps. Maintenant, on voudrait se rendre utiles, expliqua Psouro à Maï. Voir de nos propres yeux que ces fils de Seth paient pour leurs forfaits.

Maï tenta sans succès de dissimuler un sourire.

— Que sont les questions de territoire, au regard de la justice ? Tes hommes collaboreront avec ceux du lieutenant Karoya.

L'édifice utilisé par la patrouille du port avait été jadis la demeure d'un artisan prospère, confisquée par la maison royale pour quelque obscure raison. De hauts murs abritaient une maison inhabitée aux proportions modestes, avec, à l'arrière, les quartiers des domestiques. Les dépendances incluaient un puits encerclé par un muret en brique crue, une écurie et une basse-cour vides, et un appentis accolé au mur extérieur. Excepté cet abri, rien n'offrait de refuge contre la chaleur torride de midi. Pas un brin d'herbe, pas une fleur sauvage ne poussait dans la cour ; pas un arbre, pas un buisson n'ombrageait la terre aride.

De toute évidence, l'ancien propriétaire était potier. Une fosse peu profonde où l'on foulait l'argile subsistait près de l'appentis de taille suffisante pour abriter quatre tours. Empilés à proximité, des pots grisâtres de tailles diverses, dont maints étaient craquelés ou brisés, avaient séché depuis longtemps. Plusieurs fours avaient été construits à l'extérieur afin d'être refroidis par la brise. Leur bouche, où le feu crépitait autrefois, était en partie enterrée, tandis que la cheminée où l'on posait les récipients s'élevait à la verticale. Un petit tas de bois sec, contre la maison, attendait un potier qui jamais ne reviendrait. Des pièces ratées gisaient près du grand portail : bols et pots aux flancs fissurés, boursoufflés ou déformés.

Psouro et l'un des sergents de Karoya grimpèrent sur le toit de la maison. Trois des Medjai de Bak s'étaient postés près de l'entrée principale et de deux issues discrètes, tandis que tous les autres se reposaient, assis sur leurs talons, à l'ombre de l'appentis.

— L'endroit idéal ! approuva Bak en regardant autour de lui. Vous en servez-vous souvent ?

— Plusieurs fois par an. La dernière arrestation en date s'est produite deux jours avant la fête. Des matelots ivres, qui ont traversé le marché en renversant les étals et en détruisant la marchandise. Ils ont passé cinq jours ici, le temps que leur capitaine réunisse de quoi rembourser le préjudice subi. Inutile de dire qu'ils garderont une dette envers lui pendant pas mal d'années à venir.

— Je propose qu'on allume un de ces fours, suggéra Bak. Je ne connais pas de menace plus persuasive que le feu pour délier des langues récalcitrantes.

Les hommes de Karoya se surpassèrent. Moins d'une heure plus tard, quatre membres de la patrouille poussaient leur prisonnier dans la cour. Des menottes de bois entravaient ses mains derrière son dos et une bande de lin, enroulée autour de sa tête et de ses épaules, dissimulait son identité à tous ceux qui passaient dans les rues animées. Ses vêtements en désordre et une tache écarlate sur la bande emmaillottant sa tête montraient qu'il n'était pas venu de son plein gré.

— Le voilà ! annonça un des hommes de la patrouille en le poussant vers les officiers.

L'homme trébucha, perdit l'équilibre et tomba à genoux. Bak ne savait encore si c'était l'étranger au teint basané qu'il pensait être Zouwapi.

— Bien joué ! les félicita Karoya. Et les autres ?

— Dès que nous avons maîtrisé celui-ci, le sergent Mosé et ses Medjai sont partis à leur recherche.

— Excellent ! déclara Karoya, avant de proposer à Bak : Si on voyait un peu ce qu'on nous amène ?

D'un signe, il ordonna à la patrouille de dégager la tête du captif. Deux des hommes s'avancèrent. Le premier déroula le lin jusqu'aux épaules, sans ménagement. Le second tira le prisonnier par le bras pour qu'il se lève.

Celui-ci posa les yeux sur Bak et resta bouche bée.

— Toi ? Non !

Au son de cette voix rauque, le sang de Bak ne fit qu'un tour. Il dit avec un sourire lourd de menace :

— Zouwapi... Enfin, nous nous rencontrons sous la lumière de Rê.

Le Hittite se dégagea de l'étreinte de son garde et courut vers le portail. L'autre policier s'élança à sa poursuite et parvint à saisir la bande de lin qui traînait derrière lui. Il tira d'un coup sec et le fugitif tomba par terre dans un nuage de poussière. Le Hittite s'assit et lui lança des invectives haineuses dans sa langue natale. Le policier le fit taire en le frappant à la tempe.

Bak se campa devant le captif, les jambes écartées, en jouant de son bâton de commandement contre son mollet.

— Es-tu le marchand hittite Zouwapi ?

— Mon nom ne te regarde pas, grogna l'homme.

— Tu as tenté trois fois de me tuer, rappela Bak d'un ton d'avertissement Et je n'aurais pas le droit de savoir qui veut ma mort, ni pourquoi ?

L'autre leva les yeux vers lui avec le mépris qu'il aurait réservé à un insecte.

— Je suis l'hôte du pays de Kemet. Tu n'as aucune autorité pour exiger de moi quoi que ce soit.

Outre sa tunique taillée dans l'étoffe la plus fine et ses larges bracelets en or, son arrogance révélait qu'il était un personnage important, au Hatti. Toutefois, le Hatti n'était pas Kemet. Du bout de son bâton, Bak poussa le prisonnier, qui s'étala à moitié sur le flanc. Rouge de fureur, il cracha par terre, près de Bak. Le garde appuya son pied sur sa nuque.

— Ton nom ! Sur-le-champ ! ordonna Bak.

Le prisonnier se débattit. Le garde lui écrasa le visage dans la poussière.

— Je suis Zouwapi ! s'écria le Hittite d'une voix frémissante de rage. Je viens d'Hattousas, où je suis un marchand très estimé. Vous n'avez pas le droit de me traiter ainsi !

Le portail principal s'ouvrit à la volée et le sergent de patrouille Mosé apparut. Derrière lui, deux gardes encadraient le capitaine Antef, bredouillant et cramoisi. Le reste de l'unité surveillait une longue file de prisonniers ligotés – les hommes d'équipage d'Antef. Une corde attachée au cou de chacun d'eux les reliait telles les amulettes d'un collier.

— Laisse-le se lever, dit Bak à l'homme qui maintenait Zouwapi face contre terre. Que les autres prisonniers et lui se voient.

Antef regarda en direction du lieutenant. Aussitôt, il blêmit et se figea, comme incapable de faire un pas de plus. Un garde le poussa de la hampe de sa lance.

Au même instant, l'un des matelots aperçut Bak et étouffa un juron. Le suivant poussa un cri d'horreur, tourna les talons et voulut s'enfuir, manquant étrangler les prisonniers devant et

derrière lui. Un troisième commença à gémir et un quatrième, terrifié, cacha ses yeux derrière ses mains liées. Leurs gardes les obligèrent à avancer. La peur leur donnant des ailes, ils se hâtèrent d'entrer dans l'écurie.

La frayeur des marins à la vue de Bak, leur conviction manifeste de contempler un spectre valaient tous les aveux. Bak savoura ce moment, mais fut vite ramené à la réalité par un long chapelet d'insultes de Zouwapi.

— Conduisez-le dans la maison, dit-il aux gardes. Ensuite, nous interrogerons le capitaine Antef.

— Je ne suis pas un contrebandier !

La sueur ruisselait sur le visage d'Antef, engendrée par la peur, par l'extrême proximité du four ou par le souffle brûlant de Rê dans la cour dépourvue d'ombre.

Bak pointa son bâton vers lui et répliqua d'un ton dur et froid :

— La cargaison que tu avais à bord inclut du lin fin, des vases rituels, des huiles aromatiques et de nombreux objets volés dans les entrepôts d'Amon. Cela, tu ne peux le nier.

— Tu navigues depuis longtemps sur la Grande Verte, capitaine, intervint Karoya d'un ton plus doux et indulgent. J'ai peine à croire que tu courrais un tel risque.

— Je ne sais rien des vols commis dans le domaine sacré – ni même ailleurs.

— Un inspecteur de la maison royale a examiné les rapports concernant tes voyages, dit Bak à son tour. Chaque fois que tu as fait voile vers Ougarit ces trois dernières années, tu transportais des biens que peu de nobles peuvent acquérir si souvent et en telle quantité.

Nul ne s'en était aperçu, avait expliqué Thanouni, parce que jamais un même inspecteur n'avait examiné les cargaisons successives d'Antef. Ainsi, le caractère répétitif de la manœuvre n'avait pas été décelé.

— Je suis capitaine de navire et non contrôleur des douanes, répondit Antef, qui essuya son front moite et tenta de s'écarter du four. Tu ne peux t'attendre à ce que je vérifie chaque objet

qui monte à bord. De toute façon, comment saurais-je que c'est une marchandise volée ?

— Cela te serait impossible, convint Karoya, plein de compréhension. Mais ne t'étonnais-tu pas de voir passer tant de splendeurs ?

Au lieu de saisir la perche tendue par l'officier, Antef répondit en haussant les épaules :

— Pourquoi ? Une marchandise est une marchandise, rien de plus.

Bak s'approcha du capitaine, l'obligeant à reculer vers le four. La chaleur lui donnait mal à la tête et brûlait ses poignets à vif. Son tempérament s'accommodait peu du petit jeu qu'ils jouaient, Karoya et lui, cependant il préférait l'intimidation à la trique pour obtenir la vérité.

— On m'a dit que Zouwapi rassemble ses produits dans un entrepôt près du fleuve et attend que tu arrives pour les embarquer. Pourquoi agirait-il de la sorte, sinon parce qu'il sait pouvoir compter sur ton silence ?

— Il se fie à moi ; en quoi est-ce étonnant ? Je n'ai jamais perdu une cargaison, ni la sienne ni celle de quiconque.

— Tu es un excellent marin, déclara Karoya. Ta réputation est irréprochable, à cet égard.

— Arrête de le traiter comme s'il était de sang royal, lieutenant, maugréa Bak, feignant la colère. Un voleur n'est qu'un voleur.

Il empoigna le capitaine par les épaules, le tourna rudement vers le four et le força à s'agenouiller devant les flammes.

— Sa main droite ! ordonna-t-il à Kasaya, dont l'impressionnante musculature et l'air impassible auraient instillé la peur dans n'importe quel cœur.

— Non ! hurla Antef.

— Capitaine, dis-nous la vérité, l'exhorta Karoya. Cela me peine que tu subisses la torture alors qu'il te suffit de parler pour l'éviter.

Kasaya saisit la main du marin et l'approcha de force de la bouche du four.

— Non ! hurla à nouveau Antef. Je vous en supplie ! Je vous dirai tout ce que vous voulez !

Bak échangea un coup d'œil avec Kasaya, qui continua à tenir la main du capitaine dans la chaleur irradiant des braises rougeoyantes. Il devinait que le Medjai était aussi soulagé que lui que le marin ait cédé.

Antef tremblait, et sa voix vibrait de terreur.

— Je n'ai jamais parlé à Zouwapi de ce qu'il transportait vers Ougarit. C'était un très bon client, qui recourait avec fidélité à mes services. Et il me procurait toutes sortes d'avantages. Il veillait à ce que j'aie une place idéale dans ce port lointain. Il m'aidait même à remplacer mes hommes d'équipage embauchés sur d'autres navires, ou trop soûls pour quitter les maisons de plaisir.

— Tu n'es pas stupide, lui opposa Bak. Tu savais ce que tu convoçais.

— Non ! protesta Antef, s'essuyant le front et séchant sa main libre sur son pagne trempé de sueur. Je me doutais bien que certains des objets étaient volés, ça, oui, mais je fermais les yeux. Pas une seule fois l'idée ne m'est venue qu'ils provenaient du domaine sacré, et qu'ils appartenaient au dieu Amon.

Soupçonnant que ce n'était vrai qu'en partie, Bak insista sans pitié.

— Marouwa avait-il deviné tes manigances, ce qui t'a forcé à l'assassiner ?

— Non ! se récria Antef, qui paraissait sincèrement horrifié.

— S'il avait vu des objets précieux à bord et avait deviné qu'ils étaient volés, alors, c'est certain, tu aurais fait le nécessaire pour sauver ta vie.

— Puisque je te dis que je ne l'ai pas tué ! Aurais-je eu la bêtise de commettre un meurtre sur mon propre navire ? D'autant plus que je transportais des chevaux, qui cèdent facilement à la panique. Ils auraient pu fracasser mon pont !

Bak se sentait enclin à le croire et, à voir l'air pensif de Karoya, lui aussi pensait qu'ils entendaient la vérité.

— Si ce n'est toi, qui lui a ôté la vie ?

— Zouwapi. Cela ne peut être que lui.

Les paroles et l'attitude fermes d'Antef ne trahissaient pas la moindre réticence à accuser son complice.

— Non !

Zouwapi lança ce mot comme un enfant rageur et craintif qui nie, face aux reproches de ses parents.

— Je n'ai pas tué Marouwa. Il ne savait rien du trafic. Il n'aurait pas reconnu un vase sacré si un prêtre en avait utilisé un sous ses yeux.

— Tu le connaissais bien ? demanda Karoya.

— Nous n'étions pas amis, si c'est ce que tu veux dire, mais nous ne manquions jamais de nous saluer lorsque nous nous rencontrions.

Zouwapi fixait le four et les ondes de chaleur émanant de l'ouverture, au sommet. Le sable piétiné tout autour témoignait de la lutte qui avait précédé, et peut-être avait-il entendu les cris affolés d'Antef.

— Je suis un brasseur d'affaires ; lui, il ne se préoccupait que de chevaux.

— J'affirme que tu l'as assassiné, reprit Bak, de même que deux serviteurs du domaine sacré, pour éviter qu'ils ne te dénoncent.

— C'est faux ! Sauf au cours d'une bataille en mer, je n'ai jamais tué personne.

— Tu t'y es pourtant efforcé trois fois, avec moi.

— Dommage que j'aie échoué, marmonna le Hittite.

Comme lors de l'interrogatoire d'Antef, Karoya se montrait plus compatissant.

— Tes paroles dépassent sûrement ta pensée. Si tu avais voulu la mort du lieutenant Bak, tu lui aurais tranché la gorge.

— Je ne supporte pas la vue du sang. Et comment aurais-je pu savoir qu'il était glissant comme une anguille ?

Bak fit signe à Kasaya, qui obligea le Hittite à s'agenouiller devant le four.

— Si tu es innocent du meurtre de Marouwa et des autres, pourquoi as-tu voulu te débarrasser de moi ?

— On m'a dit...

Le regard de Zouwapi se posa sur les poignets bandés de Bak, et il se reprit avec un rire dédaigneux.

— Pourquoi te révélerais-je quoi que ce soit ?

— Quelqu'un t'a donné l'ordre de me tuer ?



— Personne ne me donne d'ordres. Personne !

Bak hocha la tête, et Kasaya approcha la main du Hittite de la fournaise.

— Qui souhaitait ma mort, Zouwapi ?

— Je ne sais pas !

— Tu as bien entendu parler des meurtres commis dans le domaine sacré, non ? interrogea Karoya.

— Comme tout le monde !

— Connaissais-tu les deux victimes ? interrogea Bak.

Zouwapi s'humecta les lèvres et répondit :

— Pas du tout.

— Mens-tu toujours lorsque la vérité te servirait mieux ? Tu connaissais Meri-amon. Il dérobait les objets que tu faisais passer en contrebande grâce au capitaine Antef.

Zouwapi resta muet.

— Et l'homme roux ? demanda Bak. Vas-tu prétendre qu'il t'est inconnu, lui aussi ?

La surprise se peignit sur les traits du Hittite, vite dissimulée sous une réaction de dédain :

— Je ne sais pas de qui tu parles.

— J'ai vu Meri-amon remettre un message à un homme roux qui, à son tour, s'est adressé à toi. Tu te trouvais devant Ipet-resyt lors des cérémonies inaugurales.

L'expression de Zouwapi se mua cette fois en un air de bravade mêlée de rase.

— Tu m'as vu échanger quelques mots avec un homme roux ? Je n'en doute pas. J'ai parlé avec une foule de gens, depuis le début de la fête. Des inconnus, pour la plupart Comment veux-tu que je me souvienne de l'un plutôt que d'un autre ?

— Vous n'étiez pas des inconnus l'un pour l'autre, riposta Bak, qui scrutait le Hittite d'un regard pensif. Je crois que Meri-amon a informé l'homme aux cheveux roux du meurtre de l'inspecteur Ouserhet. Très vraisemblablement il a précisé que je discernais une similitude avec la mort de Marouwa. L'homme roux t'a ensuite averti. Et toi, Zouwapi, à qui as-tu transmis la nouvelle ? Au capitaine Antef ?

— Antef était pressé, souligna Karoya. Il insistait pour que je l'autorise à lever les voiles. À tout le moins, tu lui as recommandé de prendre garde.

Bak demanda avec un sourire méprisant :

— L'homme roux tire-t-il tes ficelles, Zouwapi, comme celles d'un pantin articulé ?

Le rire du Hittite ne put masquer sa rancœur d'être ainsi rabaissé.

— N'as-tu jamais songé à devenir conteur d'histoires à dormir debout lieutenant ?

— C'est que je ne vous imagine pas, Meri-amon, Antef ou toi, inventer un moyen de piller les entrepôts d'Amon en toute impunité. Le prêtre était jeune, trop inexpérimenté pour concevoir un plan aussi ambitieux. Le capitaine Antef n'a aucun lien direct avec le domaine sacré et ne saurait même pas s'y repérer. Quant à toi, qui es étranger, tu ne connais pas les coutumes du dieu et de ses serviteurs. Cela implique qu'un autre organisait les vols. Qui est-ce, Zouwapi ?

— J'ignore de quoi tu parles.

Irrité par ce manège, Bak fit signe à Kasaya, qui attira la main du marchand vers le four.

— As-tu assassiné Marouwa, Meri-amon et Ouserhet ?

Zouwapi le toisa avec dédain.

— Tu n'oserais pas me brûler la main. Je compte de nombreux amis à la maison royale d'Hattousas. Allez-y, torturez-moi, et ils protesteront auprès de votre reine dans les termes les plus énergiques.

— Réponds à ma question, Zouwapi.

— Je n'ai rien à te répondre... lieutenant ! cracha-t-il d'un ton ironique.

Bak fit un signe du menton. Aussitôt, d'un geste brusque, Kasaya plaça la main du Hittite à l'entrée du four. La sueur perla sur le front de Zouwapi, qui grimaça en sentant la chaleur intense.

— As-tu assassiné Marouwa, Ouserhet et Meri-amon ? répéta Bak.

— Combien de fois dois-je te le dire ? répondit Zouwapi d'une voix soudain plus aiguë. Je n'ai assassiné personne !

— Mais tu te doutais bien que leur mort était liée à vos agissements !

— Pas au début. Pas avant le meurtre de Meri-amon. Ensuite... Je n'ai plus su que penser.

Bak ne le crut pas un instant.

— À supposer que tu ne les aies pas tués, tu sais néanmoins qui est l'assassin.

Karoya abandonna son rôle de conciliateur. Il adressa un signe à Kasaya, qui rapprocha la main de Zouwapi des charbons ardents.

— Non ! s'écria le marchand, dont la transpiration exhalait l'odeur âcre de la peur.

— Nous ne voudrions pas t'estropier, lui dit Karoya, mais nous y serons obligés si tu ne nous dis pas qui a versé leur sang.

— Nehi ! C'est lui que tu cherches, l'homme aux cheveux roux. Il a dit qu'il ne les avait pas tués, mais il ment. C'est lui qui m'a donné l'ordre de me débarrasser de toi, précisa-t-il à Bak.

— Où pouvons-nous le trouver ? demanda Karoya.

— Il travaille au port. Il surveille les portefaix qui transfèrent les nouvelles offrandes des navires aux entrepôts d'Amon.

Sur un hochement de tête de Bak, Kasaya laissa Zouwapi sortir sa main du four, toutefois il ne le lâcha pas pour autant, de peur qu'il retrouve sa superbe. Frottant ses doigts comme s'ils avaient été brûlés pour de bon, le Hittite lança un regard ulcéré aux deux officiers. Bak ne ressentait aucun remords. En dépit de ce que lui-même avait subi, il détestait l'idée de maltraiter le prisonnier, toutefois les résultats démontraient l'efficacité du procédé.

— Qui a organisé ce trafic ? interrogea-t-il.

— On ne me l'a jamais révélé, répondit Zouwapi, morose. Mais Nehi et Meri-amon le savaient.

Bak ne pensait pas que le jeune prêtre ait joué un rôle de cette envergure.

— Tu n'es pas très curieux.

— Oh, si !

Entre ses dents, comme s'il refrénait un ressentiment accumulé durant des mois, Zouwapi précisa :

— J'ai maintes fois essayé de deviner son nom, sans succès. Même auprès de Nehi. Il ne voulait rien dire. Rien.

La plupart des barges de transport qui mouillaient le long du fleuve étaient arrivées bien avant la Belle Fête d'Opet. On avait eu tout le temps de décharger avant que les plaisirs des festivités détournent équipages et ouvriers de leur labeur. Par conséquent, Bak jugea préférable de chercher Nehi à l'intérieur de l'enceinte sacrée.

— Cela ne peut être vrai, dit le contrôleur Nebamon, abasourdi, à Bak, Karoya et Thanouni. Meri-amon, un garçon si gentil et si serviable ! Il se dévouait tout entier à Amon...

— Non seulement il dérobaient des objets sacrés dans les entrepôts dont tu as la charge, mais il falsifiait les comptes afin de dissimuler son crime. Chacun de ces documents l'atteste, répondit l'inspecteur en montrant un panier rempli de rouleaux de papyrus, si lourd que le serviteur qui le portait peinait à le tenir entre ses bras.

— Il y en a donc tant ? soupira Nebamon, la gorge serrée.

Bak lança un coup d'œil au sergent Psouro, campé devant l'entrée de la petite cour intérieure. Il ne se défiait pas de Nebamon, mais préférait ne rien négliger.

— Nous croyons que, de son côté, Nehi profitait de son poste pour subtiliser des offrandes destinées aux rituels sacrés, et qui n'arrivaient jamais aux entrepôts d'Amon.

— Nehi ? Un jeune homme très agréable et aimé de tous ! objecta le contrôleur, qui tombait des nues.

— Il y a quelques jours, je t'ai dit que je t'avais vu parler à un homme aux cheveux roux, dans la cour d'Ipet-resyt. Vous étiez l'un près de l'autre et regardiez une troupe d'acrobates hittites. Il s'agissait de Nehi. Pourtant, lorsque je t'ai questionné à son sujet, tu as nié le connaître.

— C'est vrai ? dit Nebamon, passant ses doigts à travers ses cheveux blancs bouclés, sur ses tempes. Je ne me souviens pas

de l'avoir vu là-bas – la cour était noire de monde, rappelle-toi – , mais peut-être avons-nous échangé quelques banalités.

— Où pourrions-nous le trouver ?

— Venez avec moi. Nous allons poser la question au scribe chargé des surveillants.

— Comment ne me suis-je pas douté qu'il habitait ici ?

Bak était planté devant la porte par laquelle Amonked et lui étaient entrés dix jours plus tôt dans le domaine sacré, pour découvrir le cadavre d'Ouserhet. Il contempla les murs blancs aveugles des maisons mitoyennes, à l'ombre de l'enceinte massive, et se rappela sa poursuite à travers le dédale de ruelles.

— Et maintenant, où allons-nous ?

Psouro ne savait ni lire ni écrire, toutefois il possédait une mémoire infailible.

— D'après le scribe, on prend la rue la plus à gauche, on tourne à droite au second croisement, ensuite à gauche, on passe sous un linteau de bois, puis on reprend à droite à l'embranchement suivant. Il loge dans la quatrième maison, du côté droit.

Bak fit signe au sergent d'ouvrir la marche, puis il lui emboîta le pas avec Karoya. Douze de ses Medjai et douze hommes de la patrouille du port les suivaient. Bak avait demandé des renforts.

Il s'arrêta au niveau du linteau, pendant que Psouro continuait, et rassembla les hommes autour de lui.

— Vous savez tous ce que vous avez à faire, toutefois il me faut vous avertir, déclara-t-il en les regardant tour à tour d'un air sévère. Notre homme connaît ce quartier beaucoup mieux que nous. S'il prend la fuite, ne le suivez pas tel du bétail qu'on mène à l'abattoir. Dispersez-vous dans les rues avoisinantes. Il ne doit pas s'échapper.

Ils se fondirent dans l'ombre d'un passage, où ils attendirent en silence le retour de Psouro.

— Il est chez lui, rapporta le sergent. Il dort encore – après avoir découché toute la nuit, m'a dit une vieille qui habite à côté.

Bak fut soulagé. S'il avait été absent, ils auraient dû rester cachés et se morfondre, peut-être pendant des heures.

— On y va !

Le sergent et une dizaine d'hommes coururent entourer le groupe d'habitations. Karoya en prit six autres pour barrer les rues voisines. Bak et ceux qui restaient attendirent. Quand résonnèrent deux sifflements brefs – le signal de Psouro et de Karoya –, ils se dirigèrent vers la quatrième porte à droite. Ils ne se trouvaient qu'à une quinzaine de pas lorsque l'homme aux cheveux roux sortit, bâillant et se grattant la tête. Il resta interdit à la vue de Bak, puis, se ressaisissant, il regagna prestement la maison. Bak plongea dans le logis obscur, aperçut le fuyard en haut de l'escalier du toit. Il hurla aux Medjai de se déployer et de surveiller toutes les portes de la rue, puis il escalada les marches quatre à quatre.

Nehi s'élança sur la terrasse blanche. Il bondit par dessus paniers et récipients, évita du poisson étalé pour qu'il sèche, contourna des auvents occupés par des femmes qui filaient, tissaient, pilaient ou exécutaient d'innombrables autres tâches ménagères en s'occupant de leurs tout-petits. Il atteignit l'autre extrémité de l'îlot, regarda en bas et jura en découvrant les gardes. Il courut vers la droite et scruta la ruelle latérale. Voyant que là aussi des hommes l'attendaient, il s'effondra sur la terrasse, la tête courbée, haletant. Bak réclama des menottes et, quelques instants plus tard, Nehi était son prisonnier.

Dès que Bak le vit de près, il sut que « l'homme aux cheveux roux » n'avait joué aucun rôle majeur dans le trafic. Il n'avait pas vingt ans.

— Tu connaissais Meri-amon.

Le jeune homme s'essuya les yeux d'un revers de main et ravala ses larmes. Sa capture inattendue, la simple menace des braises incandescentes lui avaient ôté tout courage, le faisant sangloter comme l'enfant qu'il avait été naguère.

— Nous avons grandi ensemble, à Abdou. C'était mon meilleur ami.

Il semblait si dénué de ruse, si candide que Bak en ressentit presque de la peine pour lui. Presque.

— Tous deux, vous vous êtes approprié de nombreux biens précieux d'Amon.

— C'est vrai, nous volions, admit Nehi, rendu loquace par le désir de contenter ces hommes qui lui étaient supérieurs par l'âge et par le rang. Chaque fois que je voyais un vase sacré, un flacon d'huile aromatique ou n'importe quel objet de prix, si je trouvais un moyen de ne pas être vu, je m'en emparais. Meri-amon, lui, volait dans les entrepôts, puis modifiait les inventaires afin que personne ne nous découvre.

— Où cachiez-vous votre butin ?

— Je le déposais dans un bâtiment, près du port, où le marchand hittite Zouwapi conservait tout ce qu'il voulait transporter dans le Nord. Meri-amon restait toujours à l'écart. Il préférait ne pas être vu en sa compagnie.

Sur un signe de Bak, Kasaya laissa le prisonnier reculer. Entre le four, le souffle de Rê qui desséchait la cour et les accès de sanglots, la soif deviendrait peut-être une alliée plus efficace que la peur d'avoir la main brûlée.

— Pourquoi désirait-il garder ses distances ?

— Il estimait cela préférable, comme il disait, répondit le jeune homme en reniflant.

— Depuis combien de temps dure ce trafic ? demanda Karoya.

— À peu près trois ans.

Des exclamations s'élevèrent sous l'appentis, où les hommes de Bak et ceux de Karoya se reposaient à l'ombre. Dérober un petit objet à un dieu était certes une faute, mais le voler si souvent et si longtemps, c'était une abomination.

Grâce à la diligence d'Hori et de Thanouni, Bak n'était pas surpris, tout juste intrigué. À en juger par l'expression de Karoya, lui non plus ne comprenait pas.

— Meri-amon résidait à l'intérieur de l'enceinte sacrée et ne possédait aucune richesse. D'après l'aspect de ton logis, il en va de même pour toi. Qu'avez-vous gagné, à commettre ces larcins ?

— Notre part nous attendait à Ougarit. Nous espérions finir notre vie dans le luxe. Et maintenant dit Nehi, fondant en larmes, Meri-amon est parti vers le monde souterrain et je suis votre prisonnier. Sans nul doute, je mourrai bientôt pour avoir pris ce qui, de droit appartient à Amon. La peur incessante



d'être découvert, l'espoir constant d'une richesse colossale... Tout cela pour rien.

« Une fin appropriée pour ceux qui offensent la déesse Maât, songea Bak. Mais le vol, en l'occurrence, ne représente que l'un des crimes commis dans cette affaire. »

— As-tu assassiné Marouwa, le Hittite qui fournis sait les écuries royales ?

— Non, hoqueta Nehi. Je ne le connaissais même pas.

Sur un geste de Bak, Kasaya se rapprocha du prisonnier d'un air menaçant, le dominant de toute sa taille.

— Ce n'est pas moi ! Je le jure !

— Et Ouserhet et Meri-amon ? interrogea Karoya.

— Non ! protesta Nehi, les joues baignées de larmes. Le meurtre d'Ouserhet m'a atterré. Je savais que ce terrible crime attirerait sur nous le courroux des dieux. Et quand j'ai su que Meri-amon avait été égorgé...

Il avait peine à parler, tant il était secoué par les sanglots.

— Il était mon ami, plus proche de moi qu'un frère !

« Tant d'affliction et tant de tourment peuvent-ils être feints ? » se demanda Bak.

— Tu habites à faible distance du domaine sacré, dont la porte n'est pas gardée. L'entrepôt où l'inspecteur Ouserhet a péri se trouve à moins de cent pas. Quant à Meri-amon, puisqu'il était ton ami, il t'était facile de lui donner rendez-vous sur l'autel de l'« Oreille qui entend », et plus encore de te glisser derrière lui pour lui trancher la gorge.

— Tu ne comprends pas ! s'écria Nehi. La mort de Meri-amon a semé dans mon cœur une terreur telle que je n'en avais jamais ressenti. J'ai su alors que j'étais voué à la mort, tout comme lui.

Bak regarda Karoya, qui montra d'un hochement de tête que lui aussi ajoutait foi aux propos de Nehi. Ce dernier – de même que Meri-amon – était un criminel, mais aussi la victime de sa propre cupidité. Donc, Zouwapi avait menti afin de détourner les soupçons. Pourtant, un étranger comme lui ou un marin comme Antef avaient-ils pu élaborer un trafic de cette envergure au cœur du domaine sacré ? Plus Bak y réfléchissait, plus il était convaincu que cette bande de voleurs obéissait à un chef.

— Qui a eu l'idée de ces vols, Nehi ?

— Je ne sais pas.

— Meri-amon ?

— Non, gémit le jeune homme.

Bak feignit de s'impatienter.

— Connaissais-tu Zouwapi, ou livrais-tu seulement les objets dans son entrepôt ?

— Il m'y retrouvait à chaque fois. C'est lui qui rompait le cachet et tirait le loquet. Et lui seul pouvait sceller à nouveau la porte, une fois que j'avais tout mis à l'intérieur.

— Et le capitaine Antef ?

— J'ai appris son existence par hasard. J'ai vu qu'on chargeait les marchandises de Zouwapi sur une barge. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas comprendre que le capitaine était de mèche.

— T'est-il arrivé de lui parler ?

— Je n'aurais jamais osé ! assura Nehi en frissonnant. Zouwapi aurait été furieux, et Meri-amon aussi.

— Si tu n'as pas tué Marouwa, Ouserhet et Meri-amon...

— Je n'ai tué personne ! Par Amon, j'en fais le serment !

— Si tu n'as pas commis ces trois meurtres, alors qui ?

— Zouwapi. Il assassinerait sa propre mère s'il pouvait en tirer un profit.

— On va manquer de bois, mon lieutenant, constata Kasaya, accroupi devant le four pour tenter de ranimer le feu, qui ne produisait plus que de brèves étincelles.

— On pourrait démonter l'appentis, suggéra le sergent Mosé.

Il était plus petit que Kasaya, mais aussi large d'épaules. Son nez cassé, souvenir d'une bagarre, lui donnait un air dur et cruel.

Karoya le rappela à l'ordre d'un ton réprobateur :

— Ces édifices sont la propriété de la maison royale, sergent. Nous sommes responsables de leur préservation.

— On pourrait recourir à la trique, chef...

Bak cherchait un autre moyen d'intimider les prisonniers quand son regard tomba sur la fosse circulaire et l'argile noire et sèche, tout au fond. Un rapide coup d'œil vers le soleil lui apprit qu'ils disposaient d'un temps suffisant.

— Que des hommes viennent briser cette argile, et qu'on verse de l'eau pour la ramollir. La peur du feu a poussé nos prisonniers à parler ; avec de la chance et avec l'aide des dieux, la peur de mourir étouffés dans la boue les rendra plus loquaces.

— Encore des questions ? protesta Antef en lançant un regard furieux à Bak et à Karoya. Je vous ai déjà dit tout ce que je sais. Je transportais les produits de Zouwapi, c'est vrai, et ces tout derniers mois je me suis demandé s'ils n'étaient pas volés, mais je n'ai pas trempé dans ce trafic.

Bak eut un rire sec et dur.

— Peut-être pas jusqu'au cou, mais au moins jusqu'aux genoux.

Le capitaine se redressa de toute sa taille, puis déclara d'un ton hautain :

— Je dois regagner mon navire, lieutenant, et mon équipage m'accompagnera. J'ai des marchandises précieuses, à mon bord, et je crains pour leur sécurité.

Au lieu de lui rappeler que les hommes de Karoya gardaient cette cargaison depuis une semaine, Bak demanda :

— Vois-tu cette fosse, capitaine ?

L'un de ses Medjai, à genoux près du bord, versait de l'eau à l'intérieur. L'argile dure comme de la pierre avait été fragmentée en mottes, puis réduite en poussière. Un garde de la patrouille foulait à présent la boue, qui lui arrivait bien au-dessus des chevilles, afin de faire pénétrer l'eau. Deux de ses camarades lui prodiguaient des conseils dont il n'avait que faire. Une dizaine d'autres, tout autour, plaisantaient et taquinaient leur infortuné compagnon.

Antef regardait la scène sans comprendre.

— Nous sommes à court de combustible pour le four, expliqua Bak, mais nous avons pensé que tu apprécierais peut-être un bain de boue – tête la première.

Le capitaine étouffa un cri et recula d'un bond.

— Vous ne pouvez pas me traiter ainsi ! Je suis un homme respectable ! Je me plaindrai au capitaine du port !

— Je te suggère de répondre à nos questions, dit Karoya qui, comme auparavant, adoptait une attitude mesurée. Chaque

heure qui passe te rend plus coupable à nos yeux, et le capitaine Maï se rangera à notre avis.

Bak fit signe à Mosé d'amener Antef près de la fosse. Le sergent n'avait sans doute pas la haute taille de Kasaya, mais son expression inflexible paraissait plus effrayante. Le marin se débattit, toutefois Mosé était le plus fort. Les hommes s'écartèrent de leur chemin et bientôt eux aussi se tinrent au bord de la fosse. Antef la fixait d'un air de répulsion et de terreur.

— Que sais-tu des autres individus impliqués dans ce trafic ? interrogea Bak.

— J'avais seulement affaire à Zouwapi.

— Tu ne connaissais pas le prêtre Meri-amon ou son ami Nehi ?

— Je ne les ai jamais vus de ma vie.

Karoya interrogea Bak du regard. Ce dernier acquiesça, et le jeune lieutenant se hâta de traverser la cour pour disparaître au coin de la maison, vers les quartiers des domestiques.

Au commandement de Mosé, le garde sortit de la fosse.

— Qui était l'instigateur ? demanda Bak. Qui tirait les ficelles ?

— Zouwapi.

Bak haussa un sourcil sceptique.

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Non, mais c'est un marchand prospère, haut placé à Hattousas, alors j'ai supposé...

Il devint hésitant, le doute s'insinuant dans sa voix.

— En fait, quelquefois, il mettait un ou deux jours à répondre à mes questions... Je trouvais ça bien long... Il n'était qu'un instrument, comme moi ?

— Je ne sais pas, admit Bak, mais, tout au fond de lui, il sentait ses soupçons se confirmer.

Karoya, tenant Nehi par le bras, apparut à l'angle de la maison. Bak observa Antef avec attention. Le capitaine regarda le jeune homme roux, toutefois il parut ne pas le reconnaître. Un membre de la patrouille raccompagna le prisonnier à l'intérieur. En traversant la cour, Karoya secoua la tête,

confirmant que, de son côté, Nehi n'avait, semblait-il, pas reconnu le marin.

— Revenons-en à Marouwa, dit Bak au capitaine.

— Combien de fois faudra-t-il te le répéter ? Je ne sais pas qui l'a tué !

— Es-tu sûr qu'il n'avait pas remarqué les objets volés, parmi la cargaison de Zouwapi ?

Antef répondit comme si Bak mettait sa patience à rude épreuve.

— Il était aussi pur que de l'eau de roche, lieutenant. Et d'une confiance ! Au moindre soupçon, il serait aussitôt venu m'en parler.

— Il ne t'aurait pas cru coupable ?

— Pourquoi ? Ces biens appartenaient à Zouwapi, et non à moi.

— Si, comme je le crois, il dit vrai, il n'avait aucune raison de supprimer Marouwa, fit remarquer Bak.

Karoya, assis au bas d'un four éteint, regarda d'un air morne l'écurie où l'on avait conduit Antef.

— Je déteste l'idée qu'il ne serait coupable que de contrebande.

Bak but quelques gorgées de bière, levant sa cruche avec prudence pour ne pas agiter le dépôt.

— Zouwapi affirme lui aussi que Marouwa n'avait rien remarqué.

— Si cet homme était aussi aveugle qu'ils le prétendent pour quelle raison l'a-t-on assassiné ?

— Je n'ai tué personne !

Zouwapi se trouvait dans la fosse, de la boue jusqu'aux chevilles. La grande main de Mosé, sur son cou, n'avait qu'à imprimer une pression pour qu'il tombe à genoux.

Bak ne savait si le Hittite prenait la menace au sérieux, mais il était tout disposé à lui montrer combien une telle immersion était terrifiante.

— Un de tes complices prétend le contraire.

— Qui ça ? Antef ?

Le Hittite cracha par terre pour montrer son mépris – envers Bak ou envers le capitaine.

— C'est un menteur. Un menteur et un surnois. Je te conseille de t'intéresser à lui, dit-il d'un air rusé. Cela ne me surprendrait pas que ce soit lui, le tueur.

— Il affirme qu'il n'avait affaire qu'à toi, et qu'il ne connaissait aucun de ceux qui subtilisaient les objets.

— Il a très bien pu me suivre, pensant éliminer un intermédiaire.

— Auparavant, tu accusais Nehi, lui rappela Karoya.

— C'est vrai ?

Zouwapi souleva un pied, produisant un bruit de succion dans la boue. Celle-ci était trop fluide pour être façonnée, mais assez épaisse pour répondre au dessein de Bak.

— C'est possible, reprit le marchand. Il donne une impression de faiblesse, cependant il ne sera ni le premier ni le dernier à nier pour éviter un châtement.

Le Hittite aurait accusé Hatchepsout elle-même s'il avait cru que cela pouvait l'innocenter.

— Quel motif avais-tu de souhaiter la mort de Marouwa ?

— À toi de me le dire.

Bak adressa un signe du menton à Mosé, qui frappa le Hittite dans l'estomac, le forçant à expulser l'air de ses poumons, puis lui rapprocha la tête de la boue.

— Non ! cria Zouwapi en se contorsionnant comme un serpent pris au piège. Je vais étouffer !

— Réponds à ma question, insista Bak.

— Comment le pourrais-je ? Je ne l'ai pas tué !

Mosé atténua la pression qu'il imprimait sur son cou, lui permettant de rester à moitié courbé.

— Antef m'avait assuré qu'il se consacrait trop à ses chevaux pour s'intéresser au reste, et je le croyais. Il était de bonne foi, en tout cas ; s'il avait menti, je m'en serais aperçu.

— J'aurais bien imputé le meurtre d'Ouserhet à Meri-amon. Mais puisqu'il compte au nombre des victimes... dit Bak, feignant de réfléchir à haute voix. Qui a tué le prêtre, selon toi ?

— Nehi.

— Ne vois-tu personne d'autre ? Quelqu'un de plus vigoureux que vous, et doté d'une intelligence assez aiguë pour élaborer ce trafic dans ses moindres détails ?

Zouwapi regardait fixement son interlocuteur. Peu à peu, une idée se faisait jour en lui. Il marmonna une imprécation dans sa propre langue.

— Tu veux dire, quelqu'un qui serait resté dans l'ombre, qui aurait supprimé toutes les pistes permettant de remonter jusqu'à lui, afin que nous seuls subissions le châtement. Et lui, pendant ce temps...

— Récolterait les bénéfices, termina Bak avec un petit rire comme s'il savourait l'ironie de la situation. Qui est-ce, Zouwapi ?

— Je voudrais bien le savoir, grommela le Hittite entre ses dents.

— Tu vas lui permettre de s'en tirer à bon compte, en vous sacrifiant à sa place ?

— Crois-moi, si je connaissais son nom, je te le dirais.

— Oh, oui, je le crois ! dit Bak en acceptant la cruche de bière que lui tendait Psouro. Il était trop furieux pour mentir, et, entre nous, je le comprends. Les autres et lui seront exécutés ou finiront leur vie dans une mine du désert, alors que le chef, que nul ne semble connaître, jouira en toute quiétude d'une fabuleuse richesse.

Karoya, qui était assis sur un tabouret bas sous l'auvent et sirotait la bière apportée par Mosé, dit d'un air découragé :

— Nous voilà dans une impasse. Si aucun d'eux ne sait qui était leur chef au bout de trois ans, comment pouvons-nous espérer l'arrêter ?

— Tu as déclaré que Meri-amon n'approchait jamais de l'entrepôt de Zouwapi, rappela Bak. Pourquoi ?

Nehi se trouvait à quelques pas de la fosse, avec Mosé. À l'évidence, la menace n'était pas nécessaire. Les épaules affaissées, l'expression pleine de désarroi, il n'avait pas la volonté de résister.

— Il préférerait ne jamais être vu en compagnie du marchand.

— En d'autres termes, tu servais d'intermédiaire entre Meri-amon et Zouwapi. Mais tu connaissais Antef, même si tu n'étais pas censé le voir.

Nehi baissa la tête et acquiesça.

— Zouwapi, lui, faisait office d'intermédiaire entre Antef et toi.

— Oui, lieutenant.

— Je vois, dit Bak.

Et, en vérité, tout devenait clair. La bande formait une chaîne : Meri-amon n'avait de contact qu'avec Nehi, qui avait affaire à Zouwapi, qui à son tour traitait avec Antef.

— J'ai d'abord cru que Zouwapi était le personnage clef dans ce groupe de voleurs et de contrebandiers. Au lieu de quoi...

— Pour autant que je sache, répondit Nehi, son rôle se bornait à recevoir les objets de ma main et à les vendre très loin dans le Nord.

Bak prit le jeune homme par le menton et l'obligea à relever la tête pour affronter son regard.

— Qui avait conçu ces vols, Nehi ? Toi ? Nous fais-tu croire que tu n'es qu'un petit voleur, alors qu'en fait tu es le chef ?

L'accusation était ridicule, mais il voulait que Nehi corrobore ses soupçons.

— Moi ? Non ! répondit le jeune homme, stupéfait. J'ai volé des possessions du dieu Amon, je l'avoue, mais l'idée ne venait pas de moi.

— De qui, alors ?

— De Meri-amon, murmura Nehi.

Bak releva encore le menton du contrôleur, le forçant à se hausser sur la pointe des pieds.

— Comme c'est facile d'accuser un mort !

— Je le jure par tous les dieux ! Il m'a parlé de leur plan et m'a proposé de les aider. J'étais promis à une immense richesse et une vie luxueuse à Ougarit, ou dans une terre lointaine. Et maintenant, dit Nehi en se remettant à sangloter, seule la mort m'attend.

— Zouwapi soutient que tu as donné l'ordre de me tuer.

Interloqué, Nehi bredouilla : « Je n'ai jamais... » quand il parut bouleversé par une idée subite.



— Il m’arrivait de lui transmettre des messages, des rouleaux scellés que Meri-amon me confiait.

— Tout à l’heure, tu as sous-entendu que Meri-amon n’agissait pas seul.

— Il n’était qu’un prêtre. Que connaissait-il au transport d’objets de valeur hors des frontières de Kemet, de leur vente à des clients étrangers, disposés à les payer au prix fort ?

Échangeant un regard satisfait avec Karoya, Bak lâcha le menton de Nehi.

— C’est donc un autre qui a tout coordonné. Il était votre chef, c’est bien ça ?

— Oui, lieutenant, confirma Nehi, si bas que Bak l’entendit à peine.

— Qui est-ce ?

Nehi fixa le sol et marmonna :

— Seul Meri-amon connaissait son nom.

— Et à présent, il est mort.

Les larmes aux yeux, Nehi hocha la tête.

— Si Zouwapi, Antef et toi ignoriez qui était votre chef, comment auriez-vous fait pour entrer en contact avec lui ?

Nehi tenta de soutenir le regard du policier, en vain.

— Je supposais qu’il en prendrait l’initiative.

Son manque de conviction démentait ses paroles. Il savait aussi bien que Bak que cet homme n’avait nulle intention de se faire connaître. Il avait assassiné Meri-amon pour briser le seul maillon qui menait à lui, assurant ainsi sa sécurité pour toujours.

À la tombée du soir, Bak et Psouro parcoururent les ruelles emplies d’hommes, de femmes et d’enfants qui célébraient joyeusement la dernière nuit de la fête. Leurs Medjai étaient partis avec Karoya et la patrouille du port afin d’escorter les prisonniers vers la grande prison de Ouaset, où ils seraient détenus avant de comparaître devant le vizir. Une fois le jugement rendu, ils regagneraient la prison pour attendre le châtiment.

— Où es-tu censé retrouver nos hommes, Psouro ? s’enquit Bak.

— Devant Ipet-resyt. Ils ne tarderont pas.

Le sergent s'arrêta à l'intersection où ils devaient se séparer. Un soldat, levant une torche enflammée, surveillait les passants qui bavardaient et riaient, heureux et surexcités.

— Tu es sûr que tu ne peux pas venir avec moi, mon lieutenant ? Tu as bien mérité une nuit de distraction.

— Je dois présenter mon rapport à Amonked, lui relater les événements de la journée. Demain, j'irai de bonne heure chez Pentou et je désignerai le traître. Il me faut aviser Amonked de mes intentions.

— Tu ne nous rejoindras pas, après cet entretien ?

— J'aimerais le faire, mais je dois rester seul pour réfléchir, répondit Bak en posant la main sur l'épaule du sergent. Certains détails me tracassent. Des bribes d'information qui m'échappent chaque fois que je crois approcher de la vérité.

## 18

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de cette visite, intendant ? Surtout à une heure aussi matinale...

Assis dans son fauteuil, sur l'estrade de sa grande salle d'audience, Pentou s'efforçait d'afficher un sourire de bienvenue. Amonked ne le lui retourna pas.

— Nous souhaitions nous entretenir avec toi, ainsi qu'avec les membres de ta maison. En venant plus tard, nous ne vous aurions pas trouvés.

Ils avaient interrompu le gouverneur alors qu'il s'apprêtait pour la fête. Il avait revêtu un pagne de lin fin long jusqu'à mi-mollets, et avait cerné ses yeux de fard ; toutefois il ne s'était encore paré ni de bijoux ni d'une perruque. Comme d'innombrables autres à Ouaset, sa suite et lui se préparaient pour la courte marche jusqu'à Ipet-resyt. Là-bas, ils regarderaient Amon quitter sa demeure du Sud et progresser jusqu'au fleuve, où, à bord de la barque sacrée, il naviguerait vers Ipet-isout, concluant ainsi la Belle Fête d'Opet.

— Ta présence est toujours un plaisir, déclara Pentou, cependant nous te recevrons bien mieux plus tard, au terme des festivités.

— Franchement, Pentou, le mot « plaisir » est peu approprié à la circonstance. Mon jeune ami Bak va te l'expliquer.

La servante qui disposait des fleurs dans une coupe, sur l'estrade, fut saisie par ce ton péremptoire et lança un coup d'œil furtif à son maître. L'expression de ce dernier était sombre, son corps aussi tendu que la corde d'un arc. Sentant que l'entrevue s'annonçait houleuse, elle se leva bien vite et laissa tomber une fleur, sur laquelle elle marcha dans sa hâte à partir.

Le gouverneur posait sur Bak un regard noir.

— Je ne peux imaginer que tu sois revenu, lieutenant. Je nous croyais débarrassés de ta présence.

— J'avais assuré à Bak qu'il n'aurait pas à se prévaloir de mon autorité. Je te croyais pétri du sens de l'équité et de la courtoisie. Selon toute apparence, conclut Amonked d'un ton tranchant, je me trompais.

Pentou s'empourpra sous le blâme.

— Nous venons te révéler le nom de la personne qui a causé ton rappel à Kemet, annonça Bak.

— Écoute un peu, jeune homme...

Amonked leva la main pour imposer silence à Pentou.

— J'ai pris la liberté de convoquer les membres de ta maison. Dès qu'ils arriveront, nous commencerons.

En des circonstances moins graves, Bak aurait souri. Modeste dans son apparence comme dans son attitude, Amonked savait se draper dans le manteau de l'autorité aussi facilement que sa royale cousine, lorsque le besoin s'en faisait sentir.

— Nous ne te retiendrons pas longtemps, gouverneur, promit le policier. Ce que j'ai à t'apprendre requiert peu d'explications.

— Le gouverneur Pentou nie depuis le début qu'un membre de son entourage ait fomenté des troubles au Hatti.

Bak observa Pentou qui occupait l'unique siège installé sur l'estrade, devant laquelle lui-même se tenait, Amonked à ses côtés. Le gouverneur regardait droit devant lui dans un silence de marbre, une main crispée sur son bâton de commandement, l'autre sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Son total refus d'y croire – bien que notre émissaire actuel à Hattousas ait confirmé l'accusation – fut l'un de mes principaux éléments de réflexion dans cette affaire.

Bak considéra les trois hommes – Sitepehou, Netermosé et Pahourê – debout devant l'estrade, puis Taharet et Meret assises côte à côte sur des tabourets bas. Tous, hormis le prêtre, avaient été interrompus à divers stades de leurs préparatifs en vue de la cérémonie. Sitepehou, qui s'était levé tôt afin de présenter les offrandes du matin à Inheret, portait le pagne long, les bijoux et la tunique propres à sa fonction ; son crâne ras luisait sous le flot de lumière que déversait une fenêtre haute. Netermosé, qui avait à peine commencé à s'habiller, ne portait qu'un pagne court et un large collier multicolore.

Pahourê avait tout juste enfilé un pagne long, un collier et des bracelets.

Les deux femmes arboraient de ravissantes robes moulantes, du lin le plus fin, mais là s'arrêtait la ressemblance. Meret était parfaite, coiffée d'une perruque, ornée de bijoux, prête à quitter la maison. Taharet était en partie maquillée, et peignée à la va-vite. De toute évidence, elle ne s'était pas attendue à une visite – et encore moins à des accusations. Son embarras d'avoir à se montrer alors qu'elle n'était pas à son avantage était pour Bak un présent des dieux.

— Plus révélatrice encore fut la subite aversion que me témoigna dame Taharet, et son refus de me laisser parler avec dame Meret.

— Tu n'es qu'un simple soldat, indigne de ma sœur, lui jeta Taharet, le nez en l'air.

Manifestement, elle était contrariée de ne pas être assise auprès de son époux, place d'honneur qui revenait à la maîtresse de maison. Un oubli de la part de Pentou, que Bak et Amonked avaient renforcé en réclamant des tabourets pour les femmes.

— C'est ce que tu voulais me faire croire, rétorqua Bak en inclinant la tête avec une feinte déférence.

Elle allait répliquer quand Meret l'en dissuada d'une pression de la main.

— Les hommes de la maison exprimèrent tous une méfiance salutaire envers la violence et la cruauté dont sont capables les Hittites, dans leur vindicte. Taharet et Meret, en revanche, ne firent aucune allusion à leur brutalité, alors qu'elles parlaient leur langue, avaient fréquenté les habitants et connaissaient les coutumes de ce pays.

— Tu t'aventures sur un terrain dangereux, lieutenant, l'avertit Pentou sans hausser la voix, mais d'un ton lourd de menace.

— Dangereux pour qui, en vérité ? demanda Bak en s'adressant aux deux femmes.

— Mon épouse est au-dessus de tout soupçon, de même que sa sœur. Les accuser de forfaiture est un affront que je ne tolérerai pas.

— J'accuse l'une de s'être ingérée dans la politique du Hatti. Jusqu'à quel point l'autre l'a suivie, voilà ce que j'espère découvrir. En tout cas, par son silence, elle précipita ton départ d'Hattousas.

Sitepehou étouffa une exclamation de stupeur. Pahourê marmonna une invective. Netermosé avança comme pour venir en aide, semblant ne pas savoir à qui, et son regard hésitant alla tour à tour de Pentou aux deux femmes.

Le gouverneur abattit son poing sur le bras de son fauteuil, faisant sursauter tout le monde.

— C'est un mensonge éhonté !

Bak scrutait Taharet, qui le toisait d'un air de défi, et Meret, assise, très calme, une main sur celle de sa sœur. Le désespoir assombrissait son visage. Le cœur de Bak souffrait pour elle, mais il ne pouvait atténuer son tourment. Ce qui s'était passé à Hattousas était trop grave, une menace pour la paix. Sans même songer aux conséquences politiques, aucun des membres de la maison de Pentou n'aurait survécu si le roi du Hatti n'avait choisi, parce que ses liens d'amitié avec Kemet lui étaient précieux, de fermer les yeux.

Bak pointa son bâton de commandement vers l'épouse du gouverneur.

— Dame Taharet, tu portes une lourde responsabilité dans cette affaire.

— Va-t'en ! cria Pentou en bondissant de son siège. Sors de ma maison ! Ma femme est innocente, et je ne souffrirai plus aucune de ces... de ces calomnies !

De ses lèvres, Bak modula un signal. Psouro et quatre Medjai accoururent.

— Emmenez-la ! ordonna-t-il en montrant Taharet.

Pentou devint livide. On ne procédait pas à une arrestation pour trahison par simple caprice. Surtout lorsque le cousin de Maakarê Hatchepsout en était témoin.

— Non, c'est impossible ! protesta-t-il, mais le ver du doute s'insinuait dans sa voix et dans son regard. C'est faux, vous dis-je !

Taharet le fixait, bouleversée de voir s'évanouir la confiance qu'il lui portait. Alors qu'un Medjai allait se saisir d'elle, elle tomba à genoux devant son mari.

— Je n'ai rien fait de mal, mon bien-aimé, je te le jure !

Il tendit la main vers elle, puis l'ôta lentement avant d'avoir caressé ses cheveux. Elle poussa un gémissement qui montait du plus profond d'elle-même.

Deux Medjai la prirent par les bras pour la contraindre à se lever. Les yeux hagards, elle cria :

— Vous ne pouvez m'arracher à mon foyer ! Je suis innocente !

Bak l'observait avec pitié. Il n'était pas très fier de lui, mais il n'avait pas le choix.

— Tu vivais à Sile sur une importante route commerciale et tu avais appris la langue de nombreux pays, y compris celle du Hatti. Ton père, marchand, vous gardait à ses côtés, ta sœur et toi, pour lui servir d'interprètes. Vous connaissiez tous ceux qui passaient par cette ville frontalière – marchands, diplomates, soldats – et vous saviez leur parler avec aisance. L'une de vous s'est éprise d'un Hittite, et, plus tard, a poursuivi cette liaison pendant votre séjour à Hattousas.

Une grande partie de ces propos n'était que pure conjecture, mais Bak était convaincu d'être tout près de la vérité.

Atterré, Pentou fixait son épouse.

— Toi ? Tu me serais infidèle ? À moi qui te gardais toujours à mes côtés ? À moi, qui te plaçais sur un piédestal et te vénérais telle une déesse ?

Taharet répondit d'une voix étranglée par les sanglots :

— Je n'ai rien fait, rien, dont j'aie à avoir honte !

— Tu m'as trahi, déclara Pentou, froid et sévère.

— Non, je te le jure, répondit-elle en pleurant.

Meret contemplait sa sœur, plus pâle que le lin le plus blanc. Bak ressentait sa douleur de façon presque tangible, et les remords faillirent saper sa détermination.

— Emmenez-la, commanda-t-il à Psouro. Qu'on l'enferme dans la grande prison de Ouaset.

Alors que les hommes entraînaient Taharet, Meret se leva d'un bond.

— Tu dois la libérer, lieutenant. Son seul crime est de m'avoir protégée. C'est moi qui conspirais, au Hatti.

— Meret ! Non ! cria sa sœur.

Pahourê, qui s'était approché de Meret en quelques enjambées, lui dit d'un ton pressant :

— Garde le silence, maîtresse. Il ne sait pas de quoi il parle.

— J'ai fait ce que j'avais à faire, expliqua-t-elle sans paraître les entendre. Non pour moi, mais pour un homme que j'aimais plus que tout autre. Ta supposition était juste, lieutenant. Je suis tombée amoureuse d'un Hittite. Un personnage de sang royal, qui aspirait à destituer le roi et à le remplacer par le prétendant de son choix. Je me suis contentée de porter des messages, mais j'en connaissais la teneur et j'adhérais à cette cause.

Bak serra les dents, s'interdisant de l'exhorter à nier. Par cet aveu, elle venait de sceller son destin, et elle était assez intelligente pour comprendre qu'elle vivait désormais ses dernières heures.

L'intendant plaça un bras protecteur autour d'elle.

— Ne la crois pas, lieutenant. Elle doit à sa sœur tout ce qu'elle possède. Elle dirait n'importe quoi pour la défendre.

Bak, immobile, les observait tous les deux. Il n'osait regarder Amonked. Ils avaient longuement discuté, la nuit précédente ; Bak avait exposé ses conclusions et son plan d'action, Amonked avait formulé des suggestions, puis son approbation finale. L'idée du policier portait ses fruits. Sa conviction que Meret ne laisserait pas sa sœur souffrir à sa place se révélait fondée. Un seul point demeurerait incertain, or la réaction de l'intendant venait de l'élucider.

— Ne me laisseras-tu donc jamais tranquille, Pahourê ? s'emporta Meret en se dégageant de son étreinte. Je ne permettrai pas que Taharet paie pour moi.

Pentou les considérait, les sourcils froncés, soit qu'il doutât des aveux de Meret, soit qu'il s'interrogeât sur le comportement de son intendant.

— Étais-tu mariée à ce Hittite ? demanda Bak.

Elle secoua la tête.



— Je l'avais connu jadis, à Sile. Il était le secrétaire d'un ambassadeur qui faisait de fréquentes allées et venues. Quand mon père découvrit notre amour, il insista pour que j'épouse un autre homme, de Kemet. Plus tard, celui-ci mourut. Ma sœur et moi vîmes nous installer à Ouaset. Après son mariage avec Pentou, elle me prit dans sa maison, à This, puis m'emmena avec eux à Hattousas. Là-bas, je retrouvai mon ancien amour, et nos sentiments ne firent que croître.

— Dame Meret ! l'exhorta Pahourê.

Il la prit par le bras pour tenter de la détourner de Bak. Elle le foudroya des yeux, inébranlable.

Bak savait combien cet aveu devait lui coûter. Il demanda d'une voix douce :

— Un jour, tu m'as confié que tu avais perdu celui que tu aimais, et que tu ne savais ce qui lui était arrivé. Était-ce de lui que tu parlais ?

Elle se mordit la lèvre, baissa la tête et acquiesça d'un murmure.

Si son amant avait été percé à jour et convaincu de trahison envers son roi, Bak imaginait le sort qu'il avait subi. Meret était à l'évidence parvenue à la même conclusion.

— Pourquoi ne nous as-tu pas laissés en paix ? s'écria Taharet. Fallait-il donc que tu brises notre vie ? Nous étions rentrés depuis longtemps de ce maudit pays. L'incident était oublié. Pourquoi avoir exhumé cette vieille histoire ?

Bak fit signe aux Medjai de la libérer.

— Un homme a été tué pour que le secret de ta sœur soit préservé.

— Tu as accusé Taharet, alors que tu savais depuis le début que j'étais la coupable ? l'interrogea Meret.

Il endurcit son cœur pour affronter le regard lourd de reproches, de confiance trahie.

— Elle avait beaucoup trop à perdre – la richesse, la position, la sécurité – pour courir un tel risque. Et elle se montrait beaucoup trop protectrice envers toi.

— Qui est mort à cause de Meret ? voulut savoir Taharet. Le marchand hittite ?

— Oui, Marouwa. Nous ne saurons jamais s’il avait l’intention de la dénoncer. Mais quelqu’un le craignait et a agi en sorte qu’il se taise à jamais.

— Ce n’est ni ma sœur ni moi, je le jure par Amon, assura Taharet, qui scrutait néanmoins Meret comme si elle redoutait soudain qu’elle eût été poussée au meurtre.

Pentou, implacable dans son silence, considérait son épouse de l’air froid et distant qu’il eût réservé à une étrangère.

— Des hommes ont peut-être perdu la vie par suite de ton inconséquence, dame Meret – et, sans l’ombre d’un doute, beaucoup en ont été victimes à Hattousas. Mais, pas plus que ta sœur, tu n’as versé le sang de tes propres mains.

Bak regarda Psouro dans les yeux, lui signifiant de rester sur le qui-vive. Puis il lança :

— L’assassin de Marouwa n’est autre que Pahourê.

Des murmures stupéfaits, des jurons étouffés se succédèrent. Nul ne demeura impassible, excepté Amonked et les Medjai. L’intendant, quoique surpris, réussit à émettre un rire ironique.

— Pourquoi lui, entre tous, aurait-il tué un étranger ? demanda Pentou, incrédule.

— Il désirait que dame Meret se sente une dette à son égard, afin qu’elle lui accorde sa main. Il aspirait à jouir d’une position respectable au sein de ta maison, à devenir un membre de ta famille. Or il ne pouvait y parvenir qu’en l’épousant, elle, la seule femme libre de ton entourage.

Meret fixait, consternée, l’intendant qui se mit à ricaner.

— Ne l’écoute pas, gouverneur. Il cherche à mériter sa réputation de succès. Il n’a trouvé personne à accuser, alors il se rabat sur moi.

Pentou, hésitant, croisa le regard d’Amonked. Il ne lut rien de rassurant dans son expression sévère.

— J’ai entendu dire qu’une fois qu’on a tué, la deuxième paraît plus facile, et la troisième plus encore, poursuivit Bak, méprisant. Est-ce vrai, Pahourê, d’après ton expérience ?

— Tu parles de manière énigmatique, lieutenant.

— Je parle du scribe-inspecteur Ouserhet et du prêtre Meri-amon, que tu as aussi assassinés. En outre, tu as ordonné à Zouwapi de se débarrasser de moi.

— Je n'ai jamais eu affaire à personne du domaine sacré. Pourquoi aurais-je voulu la mort de ces deux hommes ? Ou la tienne, d'ailleurs ?

— De peur d'être accusé de vol et de trafic d'objets rituels.

Pentou et les membres de son entourage écoutaient, sidérés. Pahourê s'esclaffa :

— Tu divagues ! Tu serais bien en peine de prouver que je les connaissais.

— De ton propre aveu, tu avais rencontré Marouwa à Hattousas. Tu as connu Ouserhet lorsqu'il a fait halte à This ; tu ne le craignais pas encore, à l'époque – tu te sentais en sûreté, loin du lieu où d'autres œuvraient à l'accomplissement de ton plan. C'est lorsque ses soupçons se sont portés sur Meri-amon que le prêtre et lui ont dû mourir.

— Et comment me serais-je lié avec ce prêtre ?

— Meri-amon avait grandi à Abdou, comme toi. Comme son ami Nehi. Dans cette petite ville, tout le monde se connaît. La présence de ta sœur là-bas et celle des parents de Meri-amon vous donnaient de nombreuses occasions de vous retrouver et de définir vos plans. J'ai envoyé un courrier en aval, la nuit dernière, et j'en aurai confirmation d'ici quelques jours.

— Tu ne peux rien prouver, affirma Pahourê.

— Il n'en a pas besoin, intervint Amonked. Il lui suffit de te déférer devant le vizir et de porter son accusation. Ma parole attestera de sa véracité.

Abasourdi, le gouverneur interrogea :

— Pahourê aurait volé Amon ? Il aurait commis trois assassinats ? Je ne peux le croire. Et qu'avait-il à espérer en épousant Meret ?

— Ce n'était qu'une étape. Grâce à cette union, il aurait été considéré comme le frère du gouverneur de This. Il pouvait s'installer chez toi à Ouaset ou dans une autre belle demeure à Mennoufer et, peu à peu, commencer à utiliser la fortune tirée des objets volés dans le domaine sacré. Ayant acquis la richesse et un haut rang social, il lui aurait été facile de côtoyer ceux qui

marchent dans l'ombre de la reine, puis de se hisser à une position d'influence et de pouvoir. En tout cas, c'est ce qu'il croyait.

Pentou, assis droit et raide dans son fauteuil, considérait Pahourê avec méfiance mais refusait encore de se laisser convaincre.

— Dans quelle mesure es-tu certain de ce que tu affirmes, lieutenant ?

Bak adressa un hochement de tête à Psouro, qui ordonna à deux Medjai de se poster à côté de l'intendant. D'un sifflement, il appela Hori et Kasaya, qui attendaient dans la pièce voisine. Lorsque les deux jeunes gens furent entrés, Hori, souriant, montra une jarre rouge à long col comme celles utilisées au pays d'Amourrou, dont Ougarit constituait le port principal.

— Nous avons trouvé cette jarre enterrée dans le jardin, derrière l'autel du dieu Inheret. Les rouleaux qu'elle renferme décrivent une propriété située à Ougarit, dont le propriétaire est désigné sous le nom de Pahourê...

L'intendant enfonça son coude au creux de l'estomac d'un des Medjai qui l'encadraient et assena un coup de genou dans l'entrejambe de l'autre. Leurs lances résonnèrent sur le sol tandis qu'ils se pliaient en deux. Avant que quiconque ait pu réagir, il courut vers la porte. Hori tenta de lui barrer la route, mais Pahourê, d'un coup d'épaule, le projeta contre Kasaya. La jarre rouge se fracassa par terre et les papyrus roulèrent dans toutes les directions, tandis que l'assassin, d'un bond, s'échappait de la salle d'audience.

Tout en se lançant à sa poursuite, Bak hurla à Psouro et aux deux Medjai indemnes de le suivre. Il franchit la porte avant eux et aperçut, à l'opposé de la cour intérieure, Pahourê qui disparaissait par un portail au sommet d'un escalier. Malgré sa taille épaisse, mesure de sa réussite, l'intendant n'avait rien perdu de la vivacité et de la force acquises durant sa vie de marin sur la Grande Verte.

Bak traversa la cour à toutes jambes, à la profonde stupeur d'un serviteur aux bras chargés de pains frais, et se précipita dans l'escalier en colimaçon. Il entrevit Pahourê qui dévalait les marches. Le chemin était chichement éclairé, les paliers

encombrés de grosses jarres d'eau aux formes allongées et de vases arrondis, moins poreux, servant à conserver la nourriture. Derrière, Bak entendait la course rapide de Psouro et des Medjai. Il perçut un bruit sourd, un juron, une jarre se mit à rouler. Une exclamation triomphale lui apprit qu'un des hommes avait rattrapé le récipient avant qu'il ne dégringole le long de l'escalier.

Arrivé au bas des marches, Pahourê écarta une vieille servante de son chemin et s'engouffra dans une antichambre. Bak redoubla de vitesse, mais l'intendant avait trop d'avance. Il ouvrit la porte d'entrée à la volée et se précipita dans la rue fourmillante, où la foule convergeait vers Ipet-resyt.

Jetant un coup d'œil en arrière, Bak vit Psouro et les Medjai débouler de l'escalier. Sitepehou courait derrière eux, offrant un spectacle insolite, paré qu'il était de son plus riche costume de prêtre. Hori et Netermosé le talonnaient de près.

Tout en priant pour que Pahourê n'ait pas l'idée de prendre un otage, Bak lui donna la chasse dans la rue encore plongée dans les ombres du matin. Au-dessus des maisons à un ou deux étages qui la flanquaient, Kheprê à peine levé déroulait des rubans rouges et jaunes sur l'horizon oriental. Les odeurs du pain chaud, du fumier et du fleuve montaient dans l'air tiède.

Pahourê fonçait vers Ipet-resyt. Il repoussa un homme qui portait un petit garçon sur ses épaules, maudit trois jeunes femmes marchant côte à côte et bouscula un couple âgé. Des protestations éclataient sur son passage, des enfants qui gambadaient derrière leurs parents s'arrêtaient pour le regarder. Un gamin plus grand passa sa tête par une porte ouverte. Un sourire espiègle aux lèvres, il allongea la jambe pour lui faire un croche-pied. Au lieu du rire indulgent auquel il s'attendait, il reçut une gifle à la tempe qui le fit chanceler.

Bak ne ralentit pas. Il savait qu'Hori réclamerait de l'aide pour quiconque en avait besoin.

En approchant de la cour extérieure du temple, Pahourê ralentit et regarda autour de lui comme pour prendre ses repères. Il bifurqua à droite, vers la partie nord du mur d'enceinte. Bak le suivait toujours et, lui aussi, observa à la ronde.

Une foule dense emplissait la cour dans l'attente du plus grand des dieux, de sa fille et de son fils terrestres, qui sortiraient sous peu du sanctuaire. Bak ne pouvait distinguer l'allée processionnelle au-delà, mais la cohue devait être aussi imposante tout le long du chemin menant au fleuve. Là-bas, d'autres badauds se seraient massés sur la berge, admirant la nef royale, la barque d'or d'Amon et les navires qui haleraient les deux vaisseaux jusqu'à Ipet-isout. Sur l'eau, une flottille de petits bateaux attendait sans doute le moment de se joindre à la procession.

Quand Pahourê tourna au coin de la cour, Bak se trouvait à une trentaine de pas derrière lui. L'un après l'autre, ils traversèrent la partie nord de l'allée processionnelle, par où le cortège était arrivé onze jours plus tôt.

La clameur des trompettes annonça au monde que le cortège quittait le sanctuaire. Un murmure d'excitation s'enfla dans la cour alors que douze porte-étendards apparaissaient sous le pylône, dans le mur d'enceinte massif. Bak ne voyait rien au-dessus des têtes, excepté les statues d'or étincelantes qui surmontaient les hampes des drapeaux, les longues oriflammes rouges flottant sur le pylône, et un nuage d'encens.

Pahourê tourna encore à l'angle de la cour et courut vers la foule, puis, obliquant à nouveau, il monta sur un large talus qui séparait les spectateurs de plusieurs groupes d'habitations, clos par un mur blanc.

Bak ne discernait plus aucun signe de Psouro, des Medjai ou de Sitepehou, derrière lui. Ils avaient dû tenter de couper par la cour et se trouver bloqués.

L'herbe était détrempée ; souvent, il s'enfonçait jusqu'à la cheville dans des flaques laissées par la décrue. Dans son renouveau, la verdure surgie de la terre gorgée d'eau était drue, luxuriante, trop tentante pour être ignorée par les hôtes des habitations voisines. Une bonne dizaine d'ânes broutaient, attachés à des piquets ; un vieux berger et son chien, assis sous un acacia, observaient la multitude tout en surveillant un troupeau de chèvres et de moutons qui paissaient l'herbe tendre.

Pahourê remonta son pagne pour être plus à l'aise et courut vers le troupeau, poursuivi par Bak. L'eau jaillissait sous leurs pieds qui martelaient le sol, éclaboussant leurs jambes. Le chien se mit à aboyer et le bétail devint nerveux. Quelques personnes se tournèrent dans leur direction, mais la plupart étaient si concentrées sur la procession imminente qu'elles ne pouvaient être distraites. Les trompettes résonnèrent une seconde fois et les acclamations montèrent en l'honneur des souverains, qui sortaient d'Ipet-resyt après une semaine de rites célébrant leur naissance divine et leur puissance spirituelle régénérée.

Un superbe bélier blanc, son ventre laineux tout crotté de boue, se mit à trotter vers le fleuve, croyant éloigner les siens d'un danger. Le troupeau se regroupa pour le suivre, forçant Pahourê à s'approcher des spectateurs qui bordaient l'allée. Le chien lança des aboiements frénétiques et entreprit de poursuivre les bêtes. Le vieux berger se leva et se mit à vociférer en agitant le poing. Les moutons et les chèvres qui fermaient la marche accélérèrent, poussant les autres à avancer. Le public se retourna, mais un autre appel de trompettes ramena les regards vers la cour, où Amon quittait sa demeure du Sud.

Bak espérait que Pahourê resterait sur le talus, à l'écart de l'allée processionnelle, et qu'il ne retournerait pas vers le temple. Il ne voulait pas semer la perturbation en avançant à contre-courant au milieu des prêtres, des danseuses et des musiciens et, surtout, se retrouver face à Hatchepsout. Alors, l'intendant parviendrait à s'enfuir – et, pour Bak, cela ne serait que le commencement des ennuis.

En dépit des appels désespérés du vieillard, le chien avait rejoint le bétail ; tout excité, il aboyait au milieu des dernières bêtes, qui bêlaient de terreur en s'égaillant dans toutes les directions. Plusieurs faillirent même renverser Pahourê. Bak, lui aussi pris dans la mêlée, tâchait de ne pas perdre le fugitif de vue.

Le bélier fit volte-face et chargea tête baissée sur le chien. Avec un glapissement aigu, celui-ci s'enfuit, la queue entre les pattes. Moutons et chèvres, affolés, se ruèrent parmi les spectateurs, piétinant de leurs petits sabots pointus les pieds chaussés de sandales. Les gens se dispersèrent malgré

l'approche de la procession. Les hommes hurlaient et s'énervaient en essayant de refouler les animaux, tandis que les enfants riaient aux éclats. Les soldats rompirent leur haie pour prêter main-forte.

L'allée processionnelle, vide jusqu'au bord de l'eau, offrait à Pahourê une tentation irrésistible. Il jaillit d'entre les spectateurs et fonça sur la voie large, recouverte d'éclats de calcaire scintillants. Bak fendit la foule à son tour, ouvrant sans le vouloir un chemin au bélier. À sa droite approchaient les porte-étendards conduisant la procession. L'estomac noué, il s'élança après Pahourê, qui courait à toutes jambes. Le fleuve s'étirait à moins de cinquante pas devant lui.

Soudain, les soldats de part et d'autre rompirent les rangs et se précipitèrent sur le chemin. Bak crut d'abord qu'ils allaient poursuivre Pahourê, puis il comprit : la moitié du troupeau avait suivi le bélier à travers la foule et envahissait la voie, devant la procession qui approchait.

Horrié à l'idée de la catastrophe imminente, le sergent responsable cria à ses hommes :

— Sortez-moi ces maudites bêtes de là !... Le bélier ! clama-t-il en s'arrachant presque les cheveux. Attrapez-le ! Éloignez-le ! Égorgez-le, si vous ne pouvez pas faire autrement !

Les soldats, dont beaucoup étaient novices en la matière, tentèrent de repousser le bétail vers les spectateurs ; au lieu de quoi ils provoquèrent sa débandade. Les hommes et les femmes installés le long de l'allée avaient sans doute conscience de la gravité de la situation, mais, à l'exemple de leurs enfants, ils commencèrent à rire. Même Bak était sensible à la cocasserie de cette scène, tout en se doutant qu'il en serait tenu pour responsable. Surtout s'il ne capturait pas le coupable.

À force de persévérance, Bak avait réduit l'écart entre Pahourê et lui. Devant eux, la nef royale était amenée contre la berge, au bout de l'allée processionnelle. Derrière la coque en bois luisant, rattachée à celle-ci par d'épais cordages, la barque dorée d'Amon oscillait doucement sur l'onde. Et devant, les dix barges de halage étaient retenues par des piquets fichés dans le



limon. Chacune avait été huilée et repeinte. Des oriflammes colorées flottaient aux mâts et aux étais.

Le pont de la barque sacrée s'élevant au-dessus de la rive, les prêtres à la proue voyaient parfaitement les soldats courir après le bétail sur l'allée processionnelle. Tout de blanc vêtus – hormis deux d'entre eux, qui arboraient une peau de léopard sur leurs épaules –, ils s'alignèrent le long de la rambarde, consternés par cette bousculade.

Les marins de la nef royale bénéficiaient encore d'un meilleur point de vue. Loin de montrer la gravité de mise en la circonstance, ils riaient de bon cœur devant ces efforts frénétiques pour rassembler des chèvres et des moutons entêtés. Les spectateurs sur la rive, eux, tendaient le cou pour distinguer ce qui se passait.

Pahourê approchait du fleuve ; d'un coup d'œil par dessus son épaule, il se rendit compte que Bak le talonnait. Devant, les vaisseaux lui barraient la route ; toute retraite était coupée. Il courut sur la rive bourbeuse, longeant la coque de la barque sacrée.

— Hé, toi, là-bas ! brailla un soldat. Tu n'as pas le droit... Et toi... ! tempêta-t-il en repérant Bak.

— Police ! s'écria le lieutenant, qui brandit son bâton de commandement à la vue de tous. Arrêtez cet homme ! C'est un criminel !

Les spectateurs se pressèrent contre la haie de lanciers et ceux-ci, au lieu d'aider Bak, durent repousser la foule pour dégager la voie réservée aux membres de la procession.

Maudissant la curiosité qui privait si souvent l'homme de sa raison, Bak continua sa course. L'intendant, désarmé, s'était arrêté près de la proue de la barque sacrée. Ce moment d'hésitation lui fut fatal. Bak se jeta sur lui. L'intendant l'esquiva, glissa et tomba dans les eaux limoneuses.

Il remonta à la surface, hors de portée, et leva les yeux. L'avant doré de la barque d'Amon se dressait loin au-dessus de lui. La proue effilée était surmontée d'une immense tête de bélier à cornes retournées, symbole du dieu, émergeant du lis sacré. L'idole peinte arborait sur son crâne le disque solaire et

sur son front le cobra dressé. Une réplique en bois d'un plastron multicolore pendait à son cou.

Les traits de Pahourê s'assombrirent, comme s'il sentait le souffle du dieu courroucé sur sa nuque. Il nagea au-delà de la proue, puis, se maintenant sur place, scruta la rive opposée, si lointaine. Rares étaient ceux qui auraient tenté la traversée et plus rares encore ceux qui l'auraient réussie – surtout s'ils étaient à bout de forces après une longue course. Bak, ressentant la lassitude dans tous ses membres, le guettait de la berge, prêt à continuer la poursuite dans le fleuve.

Les prêtres sur la barque se penchaient avec inquiétude à la rambarde pour mieux voir les deux hommes. Bak partageait leur crainte. Par-dessus les vivats des spectateurs, on entendait déjà les tambours qui marquaient la cadence de la procession, ponctués par les sistres et les claquoirs.

Pahourê prit sa décision. Nageant à contre-courant, il disparut derrière la barque dorée. Bak enfonça sa dague dans l'étui afin de ne pas la perdre, jeta son bâton de commandement et plongea. Il refit surface et contourna la coque, repéra l'intendant qui fendait l'eau avec vigueur le long de la paroi étincelante. Aux yeux d'un nageur, elle ressemblait à un mur d'or massif, orné de scènes montrant Hatchepsout louant son père céleste.

Tout en avançant, Bak entendait à travers l'eau dans ses oreilles les voix animées des gens sur la rive, conjecturant sans doute où Pahourê et lui étaient passés, les intentions du criminel, l'endroit où tous deux reparaitraient. Le policier ne pouvait imaginer ce que Pahourê espérait gagner. Il ne parviendrait pas à traverser le fleuve et, dès l'instant où il poserait le pied sur la terre ferme, il serait pris. Il était perdu, d'une manière ou d'une autre.

Devant lui, l'intendant dépassait les doubles rames ornementales, recouvertes d'une mince feuille d'or où étaient ciselés le lis sacré et les deux yeux d'Horus. Alors qu'il laissait derrière lui la seconde tête de bélier, montée sur la poupe étroite, il aperçut Bak et s'enfonça sous l'eau. Bak recula en battant des jambes afin de s'accrocher à l'une des rames, de crainte que Pahourê ne cherche à l'entraîner vers les

profondeurs. Quelques prêtres couraient d'un bord à l'autre de la poupe et se penchaient pour le voir, affolés à l'idée qu'il puisse briser la rame gracieuse.

Pahourê refit surface un peu plus loin en amont et se propulsa à longs gestes rapides. Au mépris de ses muscles douloureux, Bak continua lui aussi. L'intendant semblait se diriger vers un acacia surplombant le fleuve, que Bak avait remarqué le jour où il était venu là en compagnie de Netermosé.

Même si Pahourê atteignait cet arbre et réussissait à se hisser sur la rive, il ne pourrait s'échapper. Trop de gens suivaient sa progression en courant sur le talus. Cependant, Bak tenait à capturer le meurtrier lui-même.

Pahourê agrippa une branche, qui s'inclina sous son poids. Bak le rejoignit juste à temps pour le retenir par les jambes. L'intendant, s'accrochant de toutes ses forces, tenta de se débarrasser de lui à coups de pied. Les mains de Bak glissèrent, se refermèrent sur les chevilles du fugitif en même temps qu'il entendait le craquement sec du bois qui rompt. La branche céda, et Pahourê se retrouva dans l'eau jusqu'à la taille.

Un sourire dur mais victorieux aux lèvres, Bak leva les yeux vers son prisonnier. Il ne lut pas la peur sur les traits de Pahourê, seulement une volonté farouche de lutter jusqu'à son dernier souffle. Sur la berge, où des spectateurs accouraient, plusieurs soldats armés les avaient rejoints, ainsi que quatre hommes, aux muscles noueux, chacun chargé d'un roc arrondi – les concurrents d'un concours de lancer.

Le soldat le plus proche leva sa lance et, les lèvres serrées dans sa détermination, la projeta avec vigueur. Au même instant, Bak entendit un choc qui lui fit présager le pire. Pahourê, soudain inerte, glissa dans l'eau pendant que l'arme filait au-dessus de son épaule. Au moment où il sombrait sous la surface, Bak vit qu'il avait le côté du crâne fracassé.

Stupéfait, il fixa le soldat, qui paraissait tout aussi surpris. Derrière, il remarqua alors les lanceurs de pierres ; l'un d'entre eux souriait d'un air de triomphe, les autres l'entouraient en le couvrant de louanges.

## 19

— Ils arrivent ! Ils arrivent !

La voix de l'enfant sonna haut et clair, portée par un caprice des divinités jusqu'à Ipet-isout. Tous les yeux se tournèrent vers l'ouest, avides de découvrir les deux premières barges entrant dans le canal. Les murmures s'enflèrent en une clameur d'espoir.

Une foule immense était venue voir Amon regagner son sanctuaire nord. Sur les chemins surélevés, elle se pressait contre le cordon de gardes royaux campés le long du lac et du canal qui le reliait au fleuve. Des gens humbles craignant de se mettre en avant, ou habitués à se contenter de peu, attendaient parmi les arbres et les buissons. Des enfants s'étaient perchés dans les branches pour dominer la multitude de têtes.

Bak avait été convoqué par Amonked alors qu'il enfilait des vêtements propres au cantonnement medjai. Il s'était hâté de le rejoindre sur l'esplanade blanche qui surplombait le lac. La confiance que lui témoignait sa cousine royale étant connue de tous, l'intendant d'Amon bénéficiait d'une place d'honneur. À ses côtés se trouvaient des prêtres de haut rang et des dignitaires venus de tout le pays de Kemet.

Les officiants se tenaient au bord du lac devant l'esplanade ; les uns étaient munis de vases de lustration, les autres répandaient de l'encens qui montait en volutes, picotant le nez de Bak. Quatre serviteurs royaux, chargés d'éventails en plumes d'autruche, attendaient à proximité. Les porte-étendards s'étaient postés au pied des marches, au bas de la voie rejoignant le domaine sacré.

— Il est mort ? interrogea Amonked, qui dut presque crier afin que Bak l'entende.

Celui-ci n'eut pas besoin de lui demander de qui il voulait parler.

— Le coup était si fort qu'il aurait tué un bœuf.

L'éclat strident d'une trompette perça l'air. Les deux premiers bateaux tournèrent tout au bout du canal, chacun arborant sur sa proue une effigie dorée de la reine de Kemet dans une pose victorieuse. Tous ceux qui suivaient étaient ornés de même.

Derrière les bateaux, guidés dans le canal par des haleurs postés sur les berges, venait la nef sur laquelle Hatchepsout et Touthmosis avaient voyagé depuis Ipet-resyt. Assis sur des trônes côte à côte, ils étaient vêtus de la longue tunique blanche étroite de cérémonie. Lorsque le navire approcha avec une lenteur auguste, les voix s'élevèrent, pleines d'adoration.

— Mais qu'espérait-il, au nom d'Amon ? cria Amonked.

Bak haussa les épaules en signe d'ignorance. La question n'était pas nouvelle. Tous ceux qui avaient été témoins de l'ultime tentative de Pahourê pour regagner la berge la lui avaient posée.

— Je suppose qu'il croyait s'échapper plus facilement sur la rive. Ou peut-être espérait-il y trouver une mort rapide et sans souffrance, de la main d'un soldat.

— Une attitude de lâche, dit Amonked, réprobateur.

— Qui peut se résigner à affronter le pal ou le bûcher ?

La barque dorée du dieu apparut. Les acclamations retentirent avec un regain de vigueur lorsque les marins manœuvrèrent pour aborder le virage serré vers le canal.

Bien qu'elle fût reliée à la nef royale, une compagnie de soldats la halait depuis chaque berge. La tâche ne réclamait aucun effort ; c'était un honneur octroyé par les souverains.

Pendant que tous les spectateurs retenaient leur souffle en attendant que la nef ait touché terre, Amonked demanda :

— On voit bien ce qui l'a poussé à tuer Ouserhet et Meri-amon, mais il n'a pas expliqué pourquoi il pensait qu'après plus de trois ans Marouwa révélerait la trahison de dame Meret.

— On ne lui en a pas laissé la chance. C'est une question, hélas, qui demeurera à jamais sans réponse.

— Il a connu une mort beaucoup plus douce qu'il ne le méritait, estima Amonked, sévère, en tamponnant son cou avec un carré de lin. J'espère que ses complices subiront un châtiment exemplaire.

— Le grand prêtre insistera sans doute en ce sens auprès du vizir.

La nef royale heurta le débarcadère. Des hommes d'équipage sautèrent sur la terre ferme pour installer une passerelle, tandis que d'autres maintenaient le vaisseau. Les deux souverains se levèrent et, avec une dignité compassée, ôtèrent les tuniques dont ils étaient enveloppés, les remirent à un prêtre, ainsi que les emblèmes qui y étaient associés, et se laissèrent vêtir du costume qui convenait pour la procession finale.

Au son des trompettes, Maakarê Hatchepsout franchit la passerelle la tête haute, vivante incarnation de la majesté. Au moment où ses pieds touchèrent le sol, la foule lança des vivats. Au même instant, Menkheperre Touthmosis bondissait vers la berge en deux longues enjambées. Combien de ces acclamations lui étaient-elles adressées ? C'était impossible à dire, cependant Bak voulait croire que le peuple vouait au jeune roi autant d'adoration qu'à la souveraine.

Dès que les illustres passagers furent descendus, l'équipage dégagea la passerelle afin de laisser place à la barque d'Amon. Sur le débarcadère, les prêtres s'avancèrent afin de purifier le sol que fouleraient les monarques. Les serviteurs vinrent agiter les éventails en plumes au-dessus du couple royal.

Amonked cria à Bak des paroles indistinctes, puis le prit par le bras pour l'entraîner loin de l'esplanade bondée. La place immense répercutait les voix des prêtres, des hauts fonctionnaires et des courtisans. Le long des deux murs bas qui la délimitaient, on avait dressé sur des tables les offrandes de nourriture, de boissons et de fleurs, les plus belles qu'ait portées la terre de Kemet. Quatre bœufs noirs d'apparence parfaite se tenaient près de la porte du pylône. Face au bétail, de l'autre côté de l'allée processionnelle, des prêtres tenaient par les ailes des oies et des canards, eux aussi destinés au sacrifice.

Bak et Amonked se glissèrent derrière la haie de gardes et se frayèrent un chemin vers un coin en retrait, à faible distance des offrandes vivantes de nourriture. Aussitôt, Amonked reprit leur conversation comme si elle n'avait pas été interrompue.

— Les pensées de Pahourê étaient tortueuses et ses ambitions chimériques.

— Chacun sait que Menkheperrê Touthmosis élève ceux qui démontrent leur compétence, objecta Bak. Or, je crois que l'intendant était extrêmement capable.

— Dans les régiments qu'il commande, Touthmosis agit à sa guise, cependant ma cousine est plus traditionnelle dans le choix de ceux à qui elle octroie une haute position.

Bak remarqua qu'Amonked avait employé le nom familier, « Touthmosis », plutôt que la titulature formelle. Il savait que le gardien des greniers d'Amon occupait une place spéciale dans le cœur de la reine, et se demanda quelle confiance lui accordait le jeune corégent. Mais l'approche des porte-étendards interrompit le fil de ses pensées.

Bak était reconnaissant que la cérémonie progresse rapidement. Une brise ténue faisait parfois frissonner les oriflammes dressées au-dessus des pylônes, mais ne pouvait atténuer le souffle brûlant de Rê, qui transformait en fournaise la place noire de monde devant l'enceinte sacrée.

Les porte-étendards passèrent. Chacun brandissait l'emblème doré d'un lieu ou d'une divinité évocatrice aux yeux de Maakarê Hatchepsout. À sa grande surprise, Bak vit Netermosé marcher parmi eux, représentant This d'où était issu, selon la tradition, le premier souverain de Kemet. Les yeux du secrétaire se posèrent sur le policier et sur Amonked, et il inclina la tête pour les saluer.

— Je suis stupéfait que Pentou se soit souvenu d'envoyer un porte-étendard, fit remarquer Bak. La dernière fois que je l'ai vu, il était trop bouleversé par la trahison de Taharet, qui avait aidé sa sœur à ses dépens, pour se soucier d'autre chose que de la fin de son bonheur conjugal.

— C'est moi qui ai recommandé à Netermosé de se joindre à la procession. Je tenais à éviter que les dissensions au sein de la maison du gouverneur ne deviennent publiques.

Il confia après une hésitation ;

— J'ai de la peine pour dame Meret. Toi aussi, sans doute.

— Il est vrai. C'est une jeune femme généreuse et sensible, qui s'est détournée de Maât afin d'aider un autre à accomplir ses rêves.

— Le vizir la déclarera coupable.

— Je sais.

Aucun des deux ne voulut évoquer le châtiment qui l'attendait. Le suicide. Par le poison.

— Et dame Taharet ? s'enquit Bak.

— Si Pentou plaide sa cause, elle conservera la liberté, mais Ouaset lui sera à jamais interdite – ou du moins, à coup sûr, la maison royale.

— Parlera-t-il en sa faveur ?

— Pas pour l'instant. Je ne sais ce qu'il ressentira dans un ou deux jours.

Tandis que les porte-étendards passaient sous la porte du pylône pour pénétrer dans le domaine sacré, les prêtres traversèrent la cour, aspergeant d'eau le chemin et emplissant l'air d'une forte odeur musquée. Alors, sur une longue note aiguë des trompettes, Maakarê Hatchepsout et Menkheperrê Touthmosis, flanqués de leurs porteurs d'éventails, gravirent les marches et parvinrent sur l'allée processionnelle. Les spectateurs massés devant Ipet-isout lancèrent une clameur fervente.

Bak dit sans réfléchir :

— Chaque fois que je la vois, je trouve qu'elle ressemble un peu plus à son défunt frère et époux, Aakheperenrê Touthmosis.

— Oui, n'est-ce pas ? répondit Amonked avec un sourire affectueux. Elle n'a jamais été belle – impossible, avec ce nez et ces dents en avant qui sont la marque de la famille – et maintenant elle est presque aussi grasse que lui. L'excès de luxe et de mets trop riches...

Elle n'avait pu les entendre, néanmoins elle tourna les yeux vers son cousin, qui inclina la tête en signe de soumission. Le regard de la reine glissa, s'arrêta imperceptiblement sur Bak, puis, sans le moindre changement d'expression, elle passa. Il la comprenait bien. Aussi longtemps qu'elle feindrait de ne pas remarquer sa présence, il n'existerait pas et, quels que puissent être ses mérites, elle n'aurait pas à lui accorder l'or de la vaillance.

Menkheperrê Touthmosis, le port auguste, regarda dans leur direction. Si Bak n'avait été plus avisé, il aurait pu croire que le jeune homme contenait son envie de rire. Se concentrant à



nouveau sur le chemin devant lui, il franchit avec sa corégente la porte à tourelle du domaine sacré.

— Nos souverains savent-ils qu'un troupeau de moutons et de chèvres a failli interrompre la procession ?

— J'étais parmi les spectateurs quand on a emmené la dernière bête, le bélier blanc. La tête du défilé ne se trouvait pas à plus de dix pas. Tous ceux qui venaient derrière ont pu voir ce chaos, et la hâte des gardes à reprendre leur place le long de l'allée processionnelle.

— Maakarê Hatchepsout devait être furieuse !

Amonked lui répondit en souriant :

— Une rumeur commence à circuler dans tout Ouaset. Amon, son père céleste, revêtant la forme d'un bélier, s'est joint au cortège pour aider à châtier l'auteur de sacrilèges.

Bak se retint de rire. La reine était des plus expertes pour tourner tous les événements, bons ou mauvais, à son avantage.

Sans plus un mot, ils regardèrent passer les prêtres portant, haut sur leurs épaules, la barque sacrée d'Amon, invisible dans sa châsse fermée. Entourés d'une nuée d'encens, ils traversèrent la cour et disparurent derrière les souverains sous la porte du pylône.

La divinité avait regagné sa demeure terrestre, marquant ainsi la fin de la Belle Fête d'Opet.

FIN